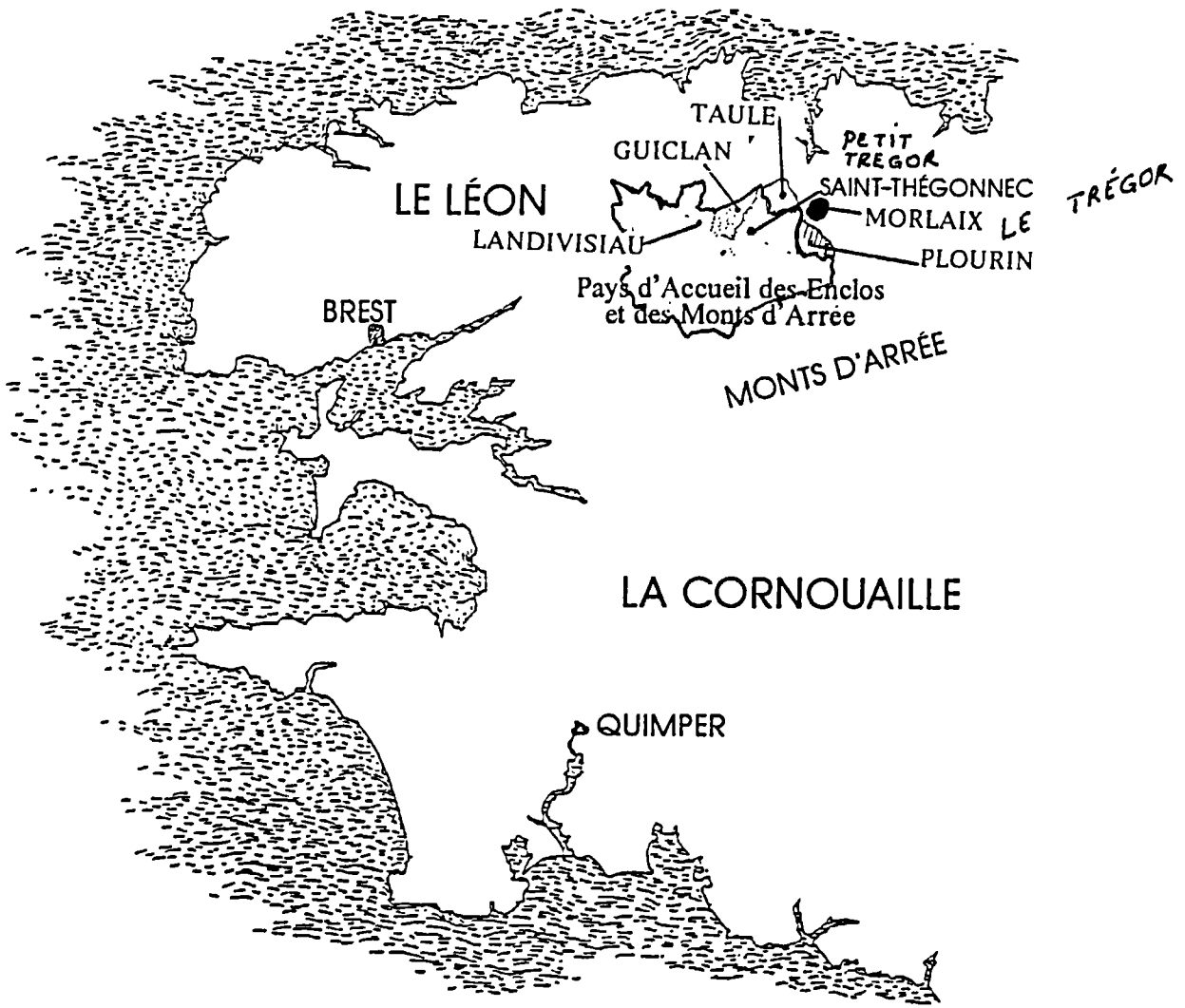


DU BON USAGE DE L'HISTOIRE  
DANS LA PROMOTION TOURISTIQUE  
D'UNE REGION

Anne GUILLOU  
Marie-Armelle BARBIER

### Note

La première partie de cette recherche a été rédigée par Anne GUILLOU, la seconde par Marie-Armelle BARBIER. La conclusion générale est commune.



AIRE D'OBSERVATION

# PREMIERE PARTIE

## Sommaire

### Avant-propos

#### I - LE CADRE DE LA RECHERCHE

- 1- Le cadre théorique
- 2- Des recherches sur le phénomène patrimonial
- 3- Le cadre géographique et culturel de la recherche
- 4- La construction d'une image de marque

#### II - MANIFESTATIONS FESTIVES ET MISE EN SCENE DU PAYS

- 1- Une vie festive locale sans témoin
- 2- La mise en scène du local pour un regard extérieur
- 3- La création d'un espace touristique

#### III - L'ETUDE DU RAPPORT AU PASSE

- 1- Le cadre de l'observation, l'Université d'été
- 2- La diffusion des contenus historiques et ses effets
- 3- Les usagers de l'histoire locale

#### IV - LA FRESQUE MEDIEVALE ou LA THEATRALISATION DE L'HISTOIRE

- 1- Les leçons de vacances
- 2- Un spectacle pour soi et pour l'autre
- 3- Le rapport à l'argent ou l'imprécise frontière entre professionnels et amateurs bénévoles
- 4- Un nouveau rapport à l'espace et au temps
- 5- La culture et le jeu social et politique

#### V - CULTURE SAVANTE - CULTURE POPULAIRE. QUAND L'OBJET CULTUEL DEVIENT OBJET CULTUREL

- 1- La restauration de l'orgue de Guimiliau
- 2- L'orgue, un objet cultuel en mutation

### Conclusion partielle

## AVANT-PROPOS

Le thème de la recherche intitulée "DU BON USAGE DE L'HISTOIRE DANS LA PROMOTION TOURISTIQUE D'UNE REGION" a été programmé dans ses grandes lignes alors qu'une région bretonne, une fraction du Léon (Finistère), accentuait son engagement dans une politique de mise en valeur de ses richesses historiques. Par richesses historiques, nous désignons ce qui est déclaré tel aujourd'hui : paysage, patrimoine naturel, patrimoine architectural religieux ou non, spécificité linguistique, etc...

Longtemps, ce que l'on considère actuellement comme marques notables du passé est demeuré occulté et, sans être tout à fait ignoré, a été absorbé dans une compréhension globale de l'héritage culturel.

Souligner le legs du passé afin de le rendre lisible aux visiteurs est un souci très récent des collectivités et cette tendance s'inscrit dans une politique générale de promotion du pays. Ce phénomène est perceptible dans de nombreux espaces sociaux touchés par une crise économique doublée d'une interrogation identitaire.

Les travaux de recherche présentés ci-après ont été menés en quelques mois (Juin 91-Juin 92) selon un mode que l'on peut appeler l'observation participante. La proximité des chercheurs avec le terrain est réelle, les chercheurs étant impliqués dans certaines phases de la mise en valeur du patrimoine local.

La relation qui est faite de ces travaux d'observation s'alimente nécessairement aux productions théoriques parues ces dernières années tant en sociologie qu'en ethnologie. Car, si le titre fait référence à l'histoire et à son usage, il s'agit ici d'une approche anthropologique de l'incorporation de la matière historique dans les rapports sociaux et de l'appropriation des objets historiques par certains groupes.

Une dernière remarque : la plus grande partie des travaux porte sur le Pays d'Accueil des Enclos et des Monts d'Arrée, pays regroupant vingt-quatre communes autour de la cité commerçante de Landivisiau. A cela s'ajoute une étude particulière menée sur une commune limitrophe, Plourin-les-Morlaix, dont les données de base, culturelles et structurelles, diffèrent sensiblement de l'ensemble précédent. Une approche comparative sera effectuée entre ces deux terrains d'observation, les deux espaces étant l'objet d'actions de patrimonialisation.

Si ce rapport de recherche se veut, avant tout, une contribution à l'analyse de la mise en scène des pays menée dans une optique économique, il est aussi, d'une certaine manière, une évaluation de l'impact de la politique régionale en matière de greffe d'une industrie touristique.

## I - LE CADRE DE LA RECHERCHE

### 1- LE CADRE THEORIQUE

Une telle recherche met en oeuvre un certain nombre de principes et de concepts. D'abord, la situer dans le champ d'études des politiques sociales et des pratiques culturelles mais aussi dans sa dimension économique puisqu'il s'agit d'opérer une greffe solide d'activités touristiques. Enfin, l'imposition d'une nouvelle représentation de l'espace est un domaine d'étude qui émerge aux nombreux chapitres de la sociologie rurale.

La mobilisation d'une population autour d'un projet de mise en valeur des objets historiques suppose l'organisation de manifestations à caractère culturel. Elle désigne, à cette occasion, les groupes sociaux les plus qualifiés pour les orchestrer et les concrétiser.

Cette mise en valeur trouve dans le pays même les premiers bénéficiaires d'une telle action, les habitants du lieu. Mais la politique de développement et de consolidation du tourisme laisse entendre qu'il s'agit d'accroître les capacités d'attraction d'une contrée destinée à la "consommation" de visiteurs venant de l'extérieur.

Dans cette perspective, on s'interrogera sur les dispositions inégales en faveur d'un tourisme organisé. Dans le périmètre étudié, qui se préoccupe de l'accueil des estivants ? qui aménage un espace dans la sphère domestique pour l'étranger de passage ? On mettra en lumière les facteurs qui favorisent une telle démarche.

La politique de mise en valeur du patrimoine, diffusée par toutes sortes de canaux, sollicite la population entière mais seule une fraction des habitants de ces agglomérations s'engage dans une réflexion et une recherche d'actions susceptibles de la promouvoir. Comme il a été dit ailleurs, à maintes reprises, la situation matérielle et le statut social, le rapport au savoir, au savoir dominant et à l'histoire, sont prépondérants.



Pour les uns, les "vieilles choses" doivent être détruites et anéanties. Pour les autres, il faut les réhabiliter, les conserver. Comment se départagent ces opinions ? Quels sont les groupes sociaux qui intègrent l'histoire, la dimension historique à leurs pratiques ordinaires, a fortiori, à leurs pratiques culturelles ? La recherche tentera d'élucider cette question.

Dans une région rurale bouleversée en trente années (1955-1985) par la révolution agricole, peut-on, dans les interstices du travail nécessaire, voir mûrir un projet de développement des richesses symboliques ? Peut-on concilier et garantir la proximité paisible d'un foncier à exploiter et d'un paysage à contempler ? Peut-on alimenter le goût pour les choses d'hier tout en répondant à l'urgence des travaux d'aujourd'hui ?

Etant donné l'importance du patrimoine architectural religieux, on ne peut éviter la question du sacré. Dans le Léon, la religion, la pratique religieuse, l'autorité cléricale ont été, des siècles durant, des éléments de cohésion sociale. Si les pratiques se sont édulcorées, les représentations perdurent : un enclos paroissial est, pour beaucoup, un lieu cultuel, même s'ils ne le fréquentent qu'à l'occasion des enterrements. Comment introduire d'autres usages dans ces espaces sacrés et faire des objets cultuels des objets culturels ?

On ne manquera pas de s'interroger sur l'engagement différencié des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, dans ces opérations de renouvellement du visage du pays et de sa visibilité. On verra la part irremplaçable des femmes dans l'exposition des objets historiques alors que les hommes ont pratiquement le monopole de leur désignation puisqu'ils occupent généralement les postes d'autorité. Mais la pression collective que peuvent exercer les femmes pour faire aboutir un projet révèle chez elles un rapport différencié à la culture, à l'expression culturelle de la collectivité.

Une question, apparemment secondaire, peut se poser dans ce contexte de recherche en terre bretonne : dans une région fortement charpentée par les liens de parenté, peut-on déceler un impact particulier de la structure familiale en matière de mobilisation des personnes ? Vient-on en famille travailler à l'embellissement d'un site ? L'appropriation des objets historiques est-elle liée aux éventuels droits anciens sur l'objet ? La proximité spatiale à l'objet n'est-elle pas le facteur principal de mobilisation des personnes ?

## 2- DES RECHERCHES SUR LE PHENOMENE PATRIMONIAL

Sans vouloir tenter un exposé exhaustif des travaux réalisés dans ce domaine, il est utile de rappeler les principales productions théoriques et les faits ou événements problématisés qui fondent cette thématique "valorisation du patrimoine". Des travaux voient le jour sous forme de bilan établi au cours de séminaires. Ainsi, "Patrimoines en folie" sous la direction de Henri-Pierre Jeudy, (1990), recense, dans la Cahier numéro 5 de la Collection "Ethnologie de la France", les réflexions d'un groupe de chercheurs du CNRS, de l'EHESS et d'universitaires réunis dans le cadre du séminaire Patrimoines.

Oeuvre collective encore, "Des hauts-lieux. La construction sociale de l'exemplarité" aux Editions CNRS (1991) est un ensemble de textes réunis par André

Micoud et qui, par la contribution de nombreux ethnologues, éclaire le lecteur sur le processus de désignation et de consolidation des lieux exceptionnels. Cette démarche alimente très heureusement une approche des protocoles de patrimonialisation.

Vient de paraître le numéro 9 des Papiers du GRESOC de l'Université de Toulouse-Le-Mirail, intitulé "Patrimoines en débat. Construction de mémoire et valorisation du symbolique". Ce document rassemble les conclusions d'un séminaire axé sur la "Valorisation du patrimoine et (le) développement local : lectures croisées des sciences sociales". L'interrogation porte sur le sens de l'action patrimoniale, sa structuration et son articulation à l'économie locale.

Il y a quelques années, en mars 1988, les Rencontres de Chambéry avaient réuni des personnes intéressées par l'anthropologie culturelle ainsi que des praticiens de l'exposition et de l'aménagement des circuits ethnologiques. C'était l'occasion de définir ce que l'on entend par "itinéraires culturels" ainsi que les conditions nécessaires à une bonne pédagogie des lieux. Publiés dans un numéro de la revue de l'ARA (Association Rhône-Alpes d'Anthropologie), les Actes de ces rencontres donnent à la fois une réflexion de fond et des conseils pour l'organisation de ce type de "divertissements culturels".

Le Colloque de Nantes (novembre 1990) posait plus généralement le problème de l'articulation de l'économique et du culturel, question essentielle dans une réflexion sur la valorisation du patrimoine. Les Actes de cette rencontre publiés sous le titre "Identités et Economies Régionales", éditions L'Harmattan, 1992, rassemblent des travaux bretons, français et étrangers et enrichissent le débat fondamental de la mutuelle fécondation des données économiques et des données culturelles.

Des recherches individuelles de sociologie dont l'objectif premier n'est pas l'action de patrimonialisation, proposent des chapitres spécifiques sur cette question et viennent compléter les débats orientés dans ce sens. La magnifique monographie de Yvon Lamy sur les "Hommes de fer en Périgord au XIX<sup>ème</sup> siècle" et l'extinction de la mine s'achève sur le chapitre intitulé "L'industrie et le musée". L'auteur de cette thèse pose la question de la muséographisation d'un lieu de production désormais désaffecté : conserver un site pour l'exemple, pour la mémoire, site saisi généralement dans son état de développement ultime est l'objet de son dernier chapitre.

On ne reprendra pas ici les écrits pionniers comme celui de Marc Guillaume "La politique du patrimoine", éditions Galilée, ou les articles de la revue *Ethnologie française* et *Terrain* qui accompagnent et alimentent toutes les prestations menées dans des contextes particuliers. Tous ces écrits ont contribué à formaliser l'appréhension du terrain privilégié ici, le pays des Enclos en Nord-Finistère.

Par ailleurs, on doit signaler aussi que ces travaux problématisés, cités plus haut, ont fait l'objet d'un cours de sociologie spécialisée en licence de sociologie en 1990-91 et d'une contribution au séminaire du DEA de sociologie à l'Université de Nantes.

Longtemps demeuré dans le champ de réflexion des ethnologues et des anthropologues, le phénomène de la patrimonialisation s'avère un biais particulièrement fructueux pour introduire les apprentis sociologues à une sociologie des changements, des enjeux et des antagonismes sociaux. L'audience qu'il a reçue témoigne de l'intérêt que les jeunes sociologues portent à ce thème qui sensibilise à un champ professionnel qui ne fera que s'élargir dans les années à venir.

Pour ce qui est de mon propre engagement dans ce champ de recherche faiblement exploré en sociologie, il s'agit d'un glissement peu surprenant de la sociologie rurale qui fut le champ d'inscription de mes principales recherches jusqu'ici( dont la thèse : Les femmes, la terre, l'argent, Editions Beltan) vers une sociologie des cultures rurales. Sensible à la réflexion générale portant sur les nouvelles approches de la campagne, j'ai privilégié cette investigation autour de l'objet "patrimoine", objet susceptible d'éclairer le jeu social qui définit les nouvelles utilités de la ruralité.

La lente émergence d'une nouvelle problématique du monde rural fait sa place à la dimension anthropologique des conduites, des comportements, des expressions culturelles. Désormais, loin de se satisfaire de l'étude des producteurs directs (les agriculteurs), de leurs structures de regroupement et de production, la sociologie rurale prend en compte la diversité des occupants de l'espace rural, de leur mode d'utilisation de cet espace, des nouvelles représentations qui y prennent forme.

D'une sociologie rurale, on passe, entre autres, à une sociologie de l'espace rural, de ses marques d'identification, de ses repères sociaux et culturels. C'est pourquoi le phénomène de patrimonialisation, promu par une politique culturelle volontariste et s'appuyant sur une application "en vraie grandeur" dans la région dite du Pays des Enclos, particulièrement riche en objets historiques, justifient ce choix de recherche.

### 3-LE CADRE GEOGRAPHIQUE ET CULTUREL DE LA RECHERCHE

La recherche menée sur l'aire du Pays d'Accueil des Enclos et des Monts d'Arrée bénéficie d'une base d'observation privilégiée, une fraction du territoire finistérien qui, sans être tout à fait homogène, contient tout de même une cohérence interne.

Alors que ces nouveaux découpages (les Pays d'Accueil) paraissent, à première vue, artificiels, une lecture plus attentive en laisse percer la base très ancienne. Il en est ainsi du Pays d'Accueil des Enclos et des Monts d'Arrée. Chevauchant les limites cantonales sans se soumettre aux limites de l'arrondissement, le Pays des Enclos redessine une vieille unité territoriale arrêtée en ses frontières par l'impérieuse règle des cours d'eau et des aspérités de terrain.

Une observation méthodique des fantaisies des seigneurs du Moyen-Age prompts à s'attribuer des espaces d'influence et toujours menacés par la convoitise ducale, celle des aires spécifiques du développement de la proto-industrie linière aux XVI<sup>ème</sup>, XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles et, enfin, celle de l'implantation d'une caste de propriétaires fonciers appelés "les Juloded" au XIX<sup>ème</sup>, nous permettent de conclure à l'identité spécifique de cette fraction du Léon intérieur.

Plus concrètement, la carte de la châtellenie du Daoudour aux mains de la seigneurie du Penhoat au XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles, la carte des métiers à tisser (leur densité optimale) dressée par Jean Tanguy et témoignant de la fécondité des forces de travail sous l'Ancien Régime, la carte de l'aristocratie foncière gestionnaire des terres, des choses de l'Eglise et des hommes jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle, établie par Yves

Le Gallo et, enfin, celle du Pays d'Accueil tout récemment constitué (1987) se superposent. Ce qui nous autorise à dire que nous sommes face à un "pays" dont on peut par ailleurs établir l'unité ethnique, l'unité linguistique, l'unité religieuse.

Contrairement à son appellation "des Enclos et des Monts d'Arrée" qui laisse supposer une hétérogénéité de la structure, ce pays d'accueil se fonde sur une base unique ancienne. Car les franges des Monts d'Arrée (le nord du massif auquel s'adosse le pays léonard) ont toujours constitué une partie du pays léonard.

Comme tout pays, celui-ci a son centre, Landivisiau, sa périphérie qui frôle la mer et la montagne (malgré la modestie des sommets, 300 mètres, on désigne ainsi les contreforts des Monts d'Arrée). De tous temps, ce pays a entretenu avec les pays voisins, la Cornouaille au sud, le petit Trégor à l'est de la rivière de Morlaix, des relations particulières et identifiables. On peut les analyser à travers des rapports économiques et des pratiques matrimoniales.

Autrefois (jusque entre les deux guerres), les Léonards allaient chercher au sud des matières premières (la bruyère destinée à la litière), des bovins à engraisser. Ils recevaient les marchands qui en provenaient, acheteurs de chiffons pour les moulins à papier et colporteurs d'histoires, de chansons et de scepticisme. Mais ils n'accordaient pas leurs filles à ces "sauvages" de la montagne dont la seule richesse résidait dans leurs talents de danseur. Leurs maigres champs ne faisaient pas d'assez bons patrimoines et leur esprit ne s'accordait pas à celui du léonard, pieux, travailleur et totalement dévoué à l'église et à ses régisseurs.

A l'Est, le petit Trégor ou Trégor finistérien était considéré comme une terre de colonisation où le surplus

de main d'oeuvre des familles prolifiques du Léon trouvait une terre à exploiter. Le Léonard déplorait aussi la légèreté avec laquelle on y traitait les affaires divines et celles de l'église . La pensée communiste qui y fit souche dès 1930 n'a fait que conforter l'opinion des Léonards de l'intérieur. Ce pays est peu recommandable. L'évêque de Quimper partageait le même point de vue, expédiant en Trégor, dans les paroisses aux maigres dîmes, les prêtres trop frondeurs ou dont le zèle évangélique n'était pas en harmonie avec les préceptes épiscopaux.

Les Léonards du Pays d'Accueil perçoivent encore aujourd'hui les limites de leur pays qui sont aussi, d'une certaine manière, des limites culturelles. Une infirmière de trente ans, exerçant à l'Hôpital de Morlaix, déclare que l'aveu d'un projet de mariage avec un homme "de la montagne" provoque encore aujourd'hui quelque réticence dans les familles. L'infortuné élu ne pourra gommer le passif qui s'attache à ses origines (il est né à La Feuillée, à Botmeur ou à Brasparts) qu'en déclinant ses titres, sa parfaite insertion professionnelle dans les réseaux marchands, éducatifs ou bancaires.

Les Trégorrois et les Cornouaillais, de leur côté, taillaient aux Léonards de solides réputations : avaricieux et brutaux, soumis aux prêtres et dépendants. Les stéréotypes ont agi longtemps comme dans toute société qui se définit, aussi, par rapport à l'autre. Et, toujours, la sauvagerie commence au-delà de la frontière.

Ce qui est susceptible de faciliter notre étude, c'est peut-être cette identité qui se fonde sur une histoire et un héritage culturels communs ainsi qu'une forte intégration au cours du temps.

Les caractéristiques du pays, dessinées à grands traits, sont géographiques : un plateau érodé, labouré par des cours d'eau contraints de creuser leur lit pour rejoindre la rade de Brest (l'Elorn) ou la baie de Morlaix (la Penzé) ; une altitude modérée culminant à deux cents mètres ; un sous-sol granitique, gréseux et schisteux ; un climat océanique, doux et humide avec précipitations croissantes lorsqu'on va plus avant dans l'intérieur breton ; une occupation intense du sol, un paysage



travaillé, une agriculture intensive exhibant ici et là ses unités de production industrielle de porcs ou de volailles ; enfin, une densité de clochers qui dit l'importance des populations paroissiales jusqu'au milieu du XIX ème siècle, flèches de granit défiant le temps et exprimant la volonté des hommes de relier la terre au ciel.

Récemment la voie expresse Paris-Brest a lacéré le pays dans sa partie nord. Considérée comme un atout exceptionnel dans le développement économique, la voie expresse est aussi le canal qui draine les voyageurs, les touristes de l'été et les communes qui ont une "porte" sur la voie expresse sont sensibles à ce hasard géographique qui leur vaut une migration estivale supplémentaire.

La voie de chemin de fer Paris-Brest parcourt le pays d'accueil légèrement plus au sud. Construite il y a plus d'un siècle, elle fut le chemin de l'exil, consenti ou souhaité, de milliers de fils et de filles nés dans les villages densément peuplés.

La ville de Landivisiau a, depuis des siècles, joué le rôle de cité marchande au milieu de ces communes rurales . Mais toute la partie est du Pays d'Accueil reste sous l'influence de Morlaix, ville de caractère, de négoce et sous-préfecture.

On ne saurait passer sous silence les efforts faits actuellement pour élucider la profondeur historique de ce pays qui porte la trace d'une occupation humaine fort précoce. Les recherches archéologiques du XIX ème siècle, menées par des érudits morlaisiens, avaient mis en exergue le site de Roc'h Toul, situé sur la commune de Guiclan, dont l'occupation remonterait au paléolithique supérieur, ses habitants glanant leur silex dans le lit de la Manche, alors étroite, à la hauteur de Roscoff ou de Plouescat.

L'époque de l'Age du bronze, du fer, l'époque romaine y sont repérables. Des sites ont été dégagés et étudiés livrant leurs lots de pièces travaillées, monnaies et fragments d'urnes funéraires, céramiques, etc... La période romaine y a laissé de solides marques sous forme de tronçons de routes rectilignes encore en usage.

Mais le Pays d'Accueil des Enclos et des Monts d'Arrée se distingue principalement par ses enclos paroissiaux érigés aux XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles et dont l'ornementation se poursuit au siècle suivant. On reviendra abondamment sur ce patrimoine architectural qui se situe au coeur même du débat concernant la valorisation touristique du pays. Classées monuments historiques dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, ces églises constituent aujourd'hui le principal gisement culturel de la région.

#### 4-LA CONSTRUCTION D'UNE IMAGE DE MARQUE

Chaque territoire est contraint, aujourd'hui, de se construire une image de marque, au même titre qu'une entreprise ou un établissement de formation. Le Pays des Enclos et des Monts d'Arrée obéit à cette nécessité en accentuant certains caractères et en empruntant aux diverses projections effectuées sur lui-même.

Car chaque espace humain développe plusieurs images qui, d'une manière ou d'une autre, le caractérisent. Il y a celle forgée au dehors par les voisins, les protagonistes voire les concurrents. Il y a une image produite à l'intérieur à son propre usage.

Il y a enfin une représentation plus objective résultant de facteurs clairement identifiés, fruits de l'histoire, qui ont forgé l'esprit du lieu, les mentalités, les pratiques.

Les gens du Pays d'Accueil partagent avec l'ensemble des habitants du Léon un héritage culturel et religieux spécifiques. Nul ne nie ici l'importance prépondérante de la religion et de l'église jusqu'à une époque très récente. La christianisation remonte aux premiers siècles et, à partir du XVII<sup>ème</sup> siècle, le Léon fut soumis à un cléricisme vigoureux exercé par de zélés missionnaires à la foi ardente et passionnée.

L'ouvrage de Fanch Roudaut, Alain Croix et Fanch Broudic "Les chemins du Paradis, Taolennou ar Baradoz", éditions de l'Estran, nous donne de la pédagogie de Michel Le Nobletz les objectifs et les méthodes. Le salut est une longue conquête qui se matérialise sur des parcours périlleux semés d'embûches et de tentations.

Cette pédagogie basée sur la sensibilité (il fallait engendrer la peur de l'enfer) et non sur l'apprentissage raisonné d'une règle sociale et divine à la fois, a perduré en Bretagne bien plus tard que dans les autres régions françaises et le Léon a continué à abriter et à faire place à d'implacables prédicateurs qui, jusque dans les années cinquante, venaient périodiquement réveiller les croyances endormies.

La conjonction de traits culturels fortement enracinés et d'une socialisation religieuse efficace a sans doute marqué les habitants du pays. Culte du travail hissé à la hauteur d'une dévotion, engagement corporel dans l'ouvrage parfois jusqu'à la démesure, âpreté au gain (on dit des Léonards qu'ils ont le chapelet à la main droite et la main gauche dans la poche du voisin), enfin sensibilité fantasque refoulée et contenue qui parfois explose de façon surprenante.

Longtemps, les Léonards se sont senti une sorte de peuple élu, une Terre Promise féconde en séminaristes et en religieuses. Ils ont nourri une certaine condescendance vis-à-vis des Cornouaillais, plus dilettantes, des Trégorrois aux moeurs moins rigides, s'apitoyant sur les premiers, scandalisés par les pratiques des derniers. "Dans le Léon, on chante des cantiques, en Trégor, on chante des chansons" (Yves Le Gallo, "Clergé, religion et société en Basse-Bretagne", Editions Ouvrières).

Les voyageurs des XVIII ème et XIX ème siècles n'ont pas manqué de produire une littérature stéréotypée sur les Léonards comme sur l'ensemble des Bretons. L'étrangeté de la langue ajoutait au dépaysement des observateurs. Le pays qu'ils parcouraient était un pays qui avait vécu dans l'isolement, un isolement dû à sa position géographique en cul de sac. Leur implantation péninsulaire priva les Bas-bretons des échanges de toutes sortes dont bénéficièrent les peuples situés sur les marches d'ensembles constitués ou sur les grands itinéraires. C'est à la belle époque des échanges par voie de mer que les Bas-Bretons développèrent leurs réseaux internationaux (voir les travaux de Ronan Leprohon sur la Bretagne puissance maritime aux XV ème et XVI ème siècles).

Le Haut-Léon n'a pas vu se développer de grandes villes, lieux d'échanges et de brassages idéologiques. Morlaix est une ville frontière entre Léon et Trégor. Il en est résulté une forte cohérence dans la culture rurale jusqu'à la moitié du XXème siècle.

Ce portrait de pays tracé à grands traits livre quelques ingrédients qui entreront dans la confection de l'image de marque. Les reliefs de la foi religieuse alliée à une mentalité industrielle figurés dans ces églises multiséculaires en sont un élément capital. S'y ajoutent les nombreuses traces de l'occupation de l'espace et de l'exploitation des ressources naturelles aux fins humaines.

Après ce rapide tour d'horizon, il s'avère que l'aire circonscrite par cette recherche semble constituer un espace pertinent d'investigation. On peut même prudemment sans doute avancer qu'une politique de promotion patrimoniale à vocation marchande semble logique étant donné l'attente contemporaine des voyageurs-observateurs assoiffés de certitudes anciennes et d'espaces culturels caractéristiques.

Profondeur historique avec ses marques, industrie locale fluctuante, forte structuration sociale, nécessité d'un renouvellement des forces de production, tout semble concorder pour faire de cet espace un laboratoire d'observation des transformations structurelles et culturelles à la campagne.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, cette région bretonne est dans un état de développement médiocre. Les manuels scolaires qui n'ont pas été renouvelés, soulignent la maigreur des récoltes et la surpopulation de certaines zones. Seule la ceinture dorée, la frange nord et maritime du pays léonard et trégorrois, échappe à la stagnation générale grâce à la production de primeurs.

La recherche historique locale est faible. Les folkloristes, les érudits et les clercs produisent des études confidentielles ou hagiographiques. D'une certaine manière, on continue à publier des vies de saints. De rares visiteurs parcourent la région des enclos paroissiaux. Ils n'ont, pour ainsi dire, aucun contact avec la population et guère plus d'impact sur l'économie des lieux.

Dans les années soixante, le regroupement des potentialités de recherche au sein de l'Université de Bretagne Occidentale, le tout conforté par la création, en 1970, du Centre de Recherche Bretonne et Celtique, vont poser les bases d'une structure de recherche historique et linguistique régionale (la Bretagne) et internationale (les Pays Celtiques).

Les effets d'une telle unité sur les représentations locales sont lents à se faire sentir mais il s'avère que le Centre joue un rôle important dans le phénomène de réappropriation de l'histoire bretonne. En un premier temps, les recherches sont essentiellement historiques et linguistiques, l'ethnologie ne se consolidant que récemment. Les médiévistes dévoilent un passé breton insoupçonné et d'autres historiens explorent les sous-basements de la province sous la monarchie absolue.

Alors que le Léon est engagé dans une révolution des structures agricoles, qu'il fait la preuve de sa pugnacité à contenir les concurrences nationales ou internationales, l'histoire des origines tombe à point pour cimenter les représentations ébranlées par le progrès.

Tout se passe comme si une relative expansion économique, à partir des années 1970, autorise un retour sur le passé. A la fin du XIX<sup>ème</sup> et au début du XX<sup>ème</sup> siècles, l'acculturation forcée dont a été l'objet la Basse-Bretagne (persécution linguistique et négation des spécificités culturelles) avait stigmatisé dans la population ce que certains nomment "l'identité négative" des Bretons, processus d'intériorisation de la négation de soi.

Se prévalant de succès économiques, de capacités à innover, les travailleurs de la terre reprennent confiance en eux et reconsidèrent leur image, une image produite à l'extérieur et trouvant à l'intérieur de solides relais. La production augmente, le niveau de vie de ceux qui demeurent au pays s'élève, l'exil d'un grand nombre en étant la condition nécessaire.

Le niveau d'instruction s'améliore également. La formation agricole institutionnalisée supplante en grande partie une transmission diffuse des savoir-faire familiaux.

De nouveaux leaders apparaissent comme Alexis Gourvennec, David frondeur parti de rien, qui s'attaque aux structures féodales de la commercialisation agricole et dont la figure charismatique se détache sur le panorama des forces combattantes.

Les travaux des historiens se diffusent par l'Université et les structures de vulgarisation des connaissances. Le grand public, longtemps dépossédé de l'histoire locale qu'occulte la Grande Histoire, découvre alors les étapes de la constitution de l'Etat breton. Il découvre aussi, et ceci pour la région qui nous concerne, la période de la proto-industrie linière qui aboutit à l'édification du patrimoine religieux, les enclos paroissiaux. La réappropriation de l'histoire locale des XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles n'a pu se faire que par la diffusion des travaux de recherche de Jean Tanguy et de Ronan Leprohon. Ces derniers se sont attelés à reconstruire les rouages de l'économie domestique et la position de la Bretagne dans les réseaux internationaux à l'aube des temps modernes.

Les connaissances en matière architecturale produites sur le pays baptisé récemment "le pays des enclos" furent longtemps le seul fait des érudits et des spécialistes. "On ne nous a jamais appris ce que représentaient ces constructions. Dans l'église, on nous demandait surtout de baisser la tête ou de fixer le tabernacle. On ne nous a jamais appris à regarder, à étudier les styles et les époques", dit une personne âgée de Guimiliau. Les statues et les retables étaient avant tout des objets de pitié figurant des saints et des saintes dont on sollicitait l'intercession.

La diffusion des connaissances historiques dans la population locale marque donc un tournant dans le rapport que celle-ci entretient avec son environnement religieux. Avec l'analyse des mécanismes de l'accumulation monétaire et de la structure régissant la paroisse, beaucoup découvrent la logique de la construction de ces églises multiséculaires, objets de tant de curiosité aujourd'hui.

L'action des historiens sur laquelle on reviendra longuement plus tard, a contribué à redessiner un profil identitaire de cette ethnie léonarde. Les couches les plus modestes de ce groupe qui, sous l'effet d'une éducation péjorative, ont entretenu longtemps une image négative d'elles-mêmes, trouvent dans ce dévoilement du passé, une manière de réhabilitation.

On risque la caricature par trop de simplification. Cependant l'image reconstruite à partir de la lecture des travaux se résume à ceci : le passé de cette région est un passé glorieux, fait par des hommes doués d'esprit d'aventure, industriels et infatigables, à la recherche du gain, organisés et fidèles à Dieu, soumis à l'autorité religieuse et dont les innombrables savoir-faire se sont incorporés dans des édifices indestructibles et inaltérables (1). Certaines catégories de population, mobilisées aujourd'hui par l'action touristique et son organisation inclinent, tout naturellement, à exprimer ces ancêtres taillés sur mesure à l'aune de la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes.

.....

(1) cf. Anne GUILLOU : "La valeur marchande d'un concept : le cas de l'enclos" in "Identités et économies régionales", Actes du Colloque de Nantes, 1990, L'Harmattan, pp. 55-66.



## II - MANIFESTATIONS FESTIVES ET MISE EN SCENE DU PAYS

### 1- UNE VIE FESTIVE LOCALE SANS TEMOIN

L'église fut longtemps la grande ordonnatrice des festivités paysannes. Dans le Léon où la population cléricale était nombreuse jusqu'à la dernière guerre (un recteur et plusieurs vicaires dans beaucoup de paroisses), les fêtes locales, les pardons, les kermesses des écoles libres, les rencontres sportives au sein du Patronage, concernaient la majorité des paroissiens.

La fête religieuse et la fête profane s'entremêlaient laissant cependant la priorité à la première. On allait à l'église avant d'aller à la taverne. Ces fêtes vivifiaient la vie sociale et domestique. L'organisation des fêtes supposait le bouleversement des espaces publics (pour les stands et les manèges), la mobilisation des groupes sociaux pour des tâches précises.

Les commerçants du bourg et de la ville proche tiraient parti de ces rassemblements annuels qui exigeaient le renouvellement des vêtements, une amélioration de l'ordinaire des repas, une sociabilité accrue au sein des groupes de parenté. Le bourg était sensible à ces agrégations de populations habituellement dispersées dans les hameaux. Les bistrots faisaient ces jours-là l'essentiel de leurs chiffres d'affaires.

L'église bien entendu était la première bénéficiaire de ces fêtes rituelles. Les dons, les quêtes, l'obole donnée par les porteurs de bannières, les soins gracieux rendus à l'édifice (nettoyage, ornementation), des réparations éventuelles en vue du grand jour, tombaient dans le tronc ecclésial. En contrepartie, il était demandé au clergé une activité redoublée (des heures de présence au tribunal de la confession !), une solennité exceptionnelle de l'office afin que tous sentent le rapprochement momentané du ciel et de la terre.

Pour ce faire, les prêtres disposaient d'ingrédients multiples. De riches paroisses possédant un orgue séculaire, le faisaient tonner ce jour-là jusqu'à ébranler les moins sensibles des paroissiens. D'autres effets se faisaient sentir. L'encombrement ordonné des autels par des fleurs multicolores frappait le regard. Les prêtres de la paroisse soulignaient également l'importance du moment en invitant des confrères voisins ou exerçant dans des établissements de formation. On se réjouissait aussi de la présence de quelque enfant du pays de retour de la terre de mission où il luttait pied à pied avec le sorcier, les forces du mal, l'obscurantisme. Le nombre de clercs dans le chœur était une mesure fiable de la solennité du jour. La présence d'un curé-doyen, d'un évêque auxiliaire, soulignait la personnalité du recteur invitant et le prestige du visiteur retombait sur la collectivité tout entière.

Longtemps les municipalités de la région qui nous intéresse furent tenues par des hommes fidèles à l'église. Il était courant, entre les deux guerres et jusqu'aux années cinquante, que les conseillers municipaux fussent aussi conseillers paroissiaux. En Léon, les maires furent très massivement "de droite", le basculement ne s'y produisant que récemment.

Prenant peu à peu conscience de leur devoir d'animation, les municipalités mirent sur pied les Comités des Fêtes dont les fonctions s'apparentaient à celles qui furent assurées plus tôt au sein des patronages. Structures mixtes, les Comités des Fêtes agrégeaient des membres du conseil municipal et des personnalités sans mandat mais toutes gagnées à la nécessité d'organiser des moments de réjouissances collectives. Chaque année, le Comité des Fêtes arrêtait l'ordonnancement des festivités communales dont la course cycliste fut longtemps l'un des plus beaux fleurons.

La vitalité d'un Comité des Fêtes a coexisté avec une activité paroissiale intense, une bonne partie de la

population prenant part aux deux sphères d'animation. Cependant des clivages se sont introduits et des fractures se lurent entre assemblée "libre" et assemblée "laïque".

Les Comités des Fêtes connurent leur apogée dans les années 60-70, organisant des fêtes de quartier avec fabrication de chars fleuris, des fêtes thématiques (fête des labours, de la moisson, des battages) où l'émulation stimulait à la fois les gens du bourg et ceux de la campagne.

Dans les mêmes années et alors que l'influence de l'église déclinait, la vie des quartiers ruraux reprit de manière plus autonome. Ne se contentant plus d'être mis en compétition avec les quartiers voisins, des parties souvent excentrées de la commune remirent à l'honneur des pratiques anciennes, célébrèrent le saint en sa chapelle, consacrant l'après-midi à une fête profane aux séquences inattendues.

L'esprit créatif se révéla plus vif dans ces quartiers qui rompaient avec la solennité désuète des fêtes du bourg. Course de lits sur roulettes, déguisements iconoclastes, stock-car, sauts en parachute de l'enfant du pays, ou baptême de l'air en ULM furent proposés à tous par les habitants de la périphérie. La volonté d'affirmer son existence sociale en tant que partie de la collectivité et de montrer sa capacité à mettre en scène un pan du territoire communal s'exprimait alors que se dessinait le déclin des activités du centre. Affaiblissement dû à l'essoufflement de la paroisse, du comité des fêtes, du tissu commerçant.

L'église déclinante assiste alors à la reconduction de certains rites qui s'avèrent squelettiques, dévitalisés. Le pardon n'est plus que l'ombre de lui-même et si les kermesses de l'école privée

et les pièces de théâtre au profit des écoles, privées elles aussi, provoquent encore de réels rassemblements, c'est que l'attachement aux institutions que la paroisse a suscitées perdure au-delà même de l'influx communautaire qui l'a fait naître. Ce n'est pas le lieu ici mais il serait intéressant d'analyser les thématiques privilégiées lors de ces manifestations : pièces de théâtre choisies au répertoire ancien de la belle époque du théâtre populaire, textes conformistes et nostalgiques ou bien, dans un registre plus moderne, imitations et parodies de sketches télévisés.

L'affaiblissement du réseau commerçant du bourg qui est dû davantage à l'agressive concurrence des grandes surfaces installées à la périphérie des villes moyennes qu'à l'affaiblissement réel de la population communale, l'élimine comme acteur essentiel de la vie festive. Par ailleurs, le renouvellement récent des équipes municipales, avec apparition d'équipes "de gauche" relance la question de l'animation locale. Tout en étudiant les nouvelles lignes d'orientation prises par les assemblées locales, on tentera de discerner quelles sont les forces légitimes de mise en scène du pays aujourd'hui.

Un autre facteur doit être pris en compte, c'est la modification de la formation sociale dans les communes rurales depuis 1975. L'arrivée de jeunes ménages ouvriers, tentés par un logement peu coûteux à la campagne et travaillant dans l'agglomération urbaine proche, se situe dans les années 1975-80. Leur installation est effective. Les maisons offertes à la location sont occupées. Il reste cependant, dans toutes les communes du pays d'accueil, un patrimoine immobilier en attente d'acquéreur, ce qui traduit l'extinction définitive de certaines lignées.

A côté des catégories ouvrières, d'autres immigrants sont repérables dans les communes rurales. Les employés et cadres moyens, originaires de la région, déclinant une parenté plus ou moins proche avec l'une

des branches solidement implantées dans la commune, achètent des maisons de caractère, les restaurent et en font leur résidence principale. Témoinnant d'une acculturation urbaine (le temps de la formation et les premiers postes probatoires les ont contraints à l'exil), ils exigent -pour y prendre part- une sociabilité et des festivités renouvelées. Interviennent ici des niveaux de culture générale plus élevés (qui s'accommodent mal des jeux "débiles"), un rapport à l'histoire des lieux différent de celui qu'entretiennent les purs sédentaires, des moyens matériels et symboliques d'expression de soi supérieurs à la moyenne.

## 2- LA MISE EN SCENE DU LOCAL POUR UN REGARD EXTERIEUR

On a dit plus haut la mise en touche de l'église en tant qu'ordonnatrice des fêtes populaires. Parallèlement, la structure Comité des Fêtes s'est essouffée et tout se passe comme si les communes rurales demeuraient dans l'attente de nouveaux metteurs en scène. Au cours de conversations, on entend exprimer la nostalgie de temps pas si lointain où l'on s'amusait follement à la préparation du char du quartier. Toutes les classes d'âge y participaient et quelques jeunes et adultes se costumaient en figurants. L'hilarité surgie des formes était bienvenue. "Maintenant, il n'y a plus rien", déplorent les aînés, les jeunes gens trouvant dans les boîtes de nuit une autre manière de se mettre en scène.

Avec l'élévation des revenus, la généralisation des voyages (1), la population locale découvre l'éclat des spectacles réalisés ailleurs, pensés pour le regard extérieur dans les sites touristiques. Le "Son et Lumière"

.....

(1) voir Anne GUILLOU, "Les vacances des agriculteurs" in Autrement "LES VACANCES", n°111, Janvier 1990, pp. 29-38.

ravit la plupart des voyageurs et émeut une population habituée à moins d'audace, recluse sur de pâles imitations télévisuelles.

Mais la mise en scène d'une parole puisant aux sources historiques, agrémentée des effets de la technique (jeux de lumière) est demeurée longtemps une entreprise hors de portée des communes rurales. Malgré toute la richesse sociale et les savoir-faire techniques que peut recéler une collectivité d'agriculteurs, d'artisans, de couturières, d'électriciens, une telle production exige un savoir théorique, un savoir historique ainsi que la connaissance des mécanismes de son exposition.

Longtemps le pays a vécu, et vit encore, dans une situation de domination culturelle. La tradition, la langue originelle ont été occultées, combattues et l'acculturation française s'est faite en trois quarts de siècle. L'école a produit, comme dans d'autres zones colonisées, une élite remarquable qui s'est exilée pour servir l'institution scolaire à tous les échelons.

Durant les vingt dernières années, les retours au pays d'"héritiers urbains" pour reprendre l'expression de Michel Marié se sont multipliés et il se trouve de plus en plus d'hommes et de femmes à la campagne légitimement autorisés à parler de culture et à la mettre en scène. Disons qu'ils n'en sont pas les véritables détenteurs (ceux-là sont les êtres plus enracinés mais moins aptes à produire un discours sur elle) mais ils s'érigent en écrivains d'une histoire locale dont ils ont tôt fait de retrouver les grandes lignes dans les archives ou les ouvrages généraux.

Titulaires d'une formation générale de base acquise à l'école ou au gré des formations professionnelles, ils sont épargnés par toutes sortes d'inhibitions qui paralysent les vrais ruraux quand il s'agit d'écrire l'histoire du lieu. Ces "héritiers urbains"

qui ont choisi de vivre à la campagne à cause de son agrément, de l'environnement, de l'espace, veulent aussi y trouver une animation qui réponde à leur attente culturelle. Ne la trouvant pas forcément dans les formes ludiques traditionnelles, ils s'érigent en nouveaux metteurs en scène du local, entraînant une partie de la population dans la recherche de soi dans l'espace et dans le temps. Ils n'hésitent pas à s'atteler aux archives, cherchent des conseils dans leur réseau de sociabilité (universitaires et chercheurs), procèdent à la mise en commun des trouvailles et des imaginations.

A côté d'une trop grande déférence par rapport à la culture savante, un second blocage dans les couches populaires doit être levé si l'on veut les voir s'atteler à une mise en scène du local destinée à un regard extérieur. La tradition paysanne qui prévaut dans le travail comme dans le loisir est que toute collectivité compte sur ses propres forces, qu'il y a plus de noblesse à répondre par soi-même à toutes les exigences du moment que d'être contraint de demander secours. Ce trait psychologique, cette qualité que l'on attribue aux personnes qui se maintiennent dans une réelle autonomie, est évoquée également à propos des manifestations collectives.

La réussite festive repose avant tout sur un immense travail coordonné, sur le dévouement des acteurs convaincus de travailler ainsi pour le bonheur de tous. Il est entendu que le peuple est le producteur de sa propre mise en scène, que celle-ci est affaire de densité et de qualité relationnelles, de charisme du leader et non d'argent. On fait tout soi-même, de la conception à la réalisation.

Dans les usages anciens, l'argent circule des trésoreries individuelles et familiales vers l'institution qui coiffe et patronne la fête : l'église, l'école, l'association organisatrice de l'animation. La réussite de la fête se mesure alors au degré de mobilisation des acteurs et, par ricochet, à l'importance de l'assistance et, plus précisément, au bénéfice réalisé.

Qu'il s'agisse d'aider l'école, qu'il s'agisse de convivialité rituelle, chaque groupe initiateur de la fête mesure son impact à l'importance de la monnaie recueillie. En matière de collecte monétaire, les méthodes les plus efficaces s'avèrent d'ailleurs être celles qui exigent le moins d'imagination créatrice mais tablent sur des croyances enfouies : loto, tombola, jeux de hasard.

Il va de soi que de telles pratiques n'ont rien de spectaculaire, qu'elles ne répondent nullement aux attentes d'un observateur extérieur. Ici, dans ce rite annuel de rencontre, "il n'y a rien à voir".

L'arrivée des "héritiers urbains", sans entraîner la remise en cause de ces activités ludiques, leur appose d'autres manières de faire. Leur projet d'animation se résume en une mise en scène du local pour le non local. On parle même, dans les régions qui bénéficient d'un flux migratoire estival, d'attentes du touriste. En résumé, il faut hisser le divertissement "familial" ou communautaire à la hauteur d'un "divertissement culturel" et ceci parce que le touriste éclairé est à la recherche de la culture locale, parce qu'il exprime des exigences apprises en d'autres lieux.

L'organisation de telles manifestations remet en cause la logique des fêtes anciennes. Pour la rendre visible, il faut changer la mise en scène. Comme tous les autres secteurs de la vie sociale, il faut envisager une "professionnalisation" des acteurs comme on a accepté la professionnalisation de la médecine, du métier agricole, etc...En accédant à une visibilité plus large, citadine pour simplifier, la fête a vu multiplier son prix. Car les savoir-faire locaux ne suffisent plus. Ils ont atteint le plafond de leur expression dans la sphère ludique (détournement d'objets de travail en objets de compétition, jeux du corps, par exemple).



Ce qui est tout à fait étranger à la pratique traditionnelle, la demande d'aide extérieure, s'avère indispensable. L'idée, pourtant, choque la mentalité paysanne, rodée par ailleurs aux âpres demandes professionnelles. On conçoit une demande d'aide pour un secteur économique en difficulté, pour une population démunie. On conçoit une demande de subventions pour l'achèvement d'une construction scolaire, l'extension de la maison de retraite, la consolidation de l'église-monument historique. On ne conçoit pas une demande d'aide à une manifestation qui n'est autre que la mise en scène de soi.

Une telle démarche est jugée malvenue, une sorte de gaspillage mêlé de servitude. L'honneur de l'homme est dans sa capacité autarcique. S'il veut acquérir une plus grande visibilité sociale, qu'il la mérite à la force du poignet. Telle est la représentation largement partagée dans les communes rurales où beaucoup ignorent jusqu'à ce système d'aides.

Mais le refus tacite d'une telle pratique est ailleurs. On y reviendra plus tard. Solliciter et obtenir des subventions, c'est non seulement permettre aux associations un changement d'échelle dans leurs animations, c'est aussi provoquer un redéploiement des forces actives dans la sphère culturelle et ce redéploiement se fait inévitablement au profit des classes moyennes plus aptes à manier le culturel.

L'obtention de subventions comme aide à l'expression de la culture du lieu est nécessaire si l'on veut étendre et diversifier le public lors des manifestations. Le "bricolage" dans l'approximation, l'improvisation bon enfant qui conviennent parfaitement à une réjouissance locale (on est entre soi !) ne s'accordent plus avec une ambition de théâtralisation de l'événement. D'où la nécessité d'instaurer de nouveaux rapports avec l'espace et le temps.

La valorisation du lieu par une manifestation culturelle nécessite aujourd'hui des moyens d'amplification de la parole (son), des soulèvements de l'espace (lumière). Le coût technique de la représentation est une donnée nouvelle qui n'intervenait pas dans "la fête entre soi et pour soi". Or, le coût technique est, en général, le motif de la recherche d'aide. La mise en scène de soi pour l'autre, le visiteur, l'étranger, suppose l'adoption de règles nouvelles, une sorte d'éthique de l'expression et, du même coup, une aide extérieure.

Les espérances des organisateurs seront modestes : équilibrer le budget. Là aussi, on s'éloigne de la logique ancienne qui veut que le succès de la fête se mesure à l'importance des rentrées nettes. Celles-ci permettent des gestes de solidarité (pour les enfants de Roumanie, pour le voyage en Angleterre des sixièmes du collège) ou de plantureux repas collectifs.

Pour les initiateurs d'animations nouvelle formule, le sens de l'aide est multiple. Certes, obtenir des aides départementales, régionales et/ou nationales est la condition même de la création festive. Mais il y a, dans la subvention, plus qu'un soutien monétaire. Il y a délivrance d'un certificat de qualité, ce qui est tout aussi important que l'équilibre budgétaire. En même temps, il y a légitimation du groupe social habilité à produire de la culture. Cela correspond, indirectement, à une consolidation de la position de classe des "culturels" dans une formation sociale massivement "laborieuse".

L'attitude des "traditionnels" (partisans de l'autonomie des festivités locales) vis-à-vis de cet argent venu d'ailleurs, tombé du ciel, non gagné par la lente et rébarbative collecte, le porte-à-porte des enfants vendant les billets de tombola ou la recette des jeux de hasard, est particulière et sera analysée plus loin.

Il s'avère, en tout cas, que la manifestation festive qui veut déborder l'objectif initial, l'animation locale, introduit de nouveaux rapports de force à l'intérieur de la collectivité tout en développant de nouveaux rapports entre celle-ci et la société globale.

### 3-LA CREATION D'UN ESPACE TOURISTIQUE

Un espace de production, un espace de vie, un lieu où s'articulent des rapports sociaux de diverses natures, un lieu où, ancestralement, se sont noués des liens propres à la reproduction du groupe, peut-il devenir un lieu touristique, un lieu spectaculaire, un "haut-lieu" de la migration saisonnière citadine ?

On admet aujourd'hui qu'une base minimale de départ est nécessaire. Il est malaisé de faire d'un "non-lieu", d'un "lieu minimum, défini comme par omission (...), lisse, sans histoire"(1) un haut-lieu. Mais ce serait sousestimer le pouvoir des mots que de le penser impossible. Cependant il est plus facile de partir d'un espace parsemé, au hasard du temps, de signes, de symboles, de hiérophanies, d'objets et de traces historiques.

Mais là encore, il ne s'agit, au point de départ, que de données brutes, sans efficacité aucune, tant qu'elles ne sont pas traitées par l'analyse, habillées de sens, exposées voire exploitées. Reprenant Jean Viard et

.....  
 (1) Voir Martin de la Soudière : "Des hauts-lieux...mais les autres ? in : "DES HAUTS-LIEUX. La construction de l'exemplarité", textes rassemblés par André Micoud, Editions CNRS, 1991, pp. 17-31.

J. Meynier, Michel Marié fait remarquer que pour devenir "touristique" l'espace doit être soumis à des processus de "monumentalisation". D'autres ont utilisé le terme de "patrimonialisation" qui comporte sans doute une acception plus large et inclut la notion précédente.

Pour devenir touristique, l'espace a besoin d'être souligné étant invisible sans cette précaution aux visiteurs. Ce soulignement est le fait d'un long traitement. Concrètement, il doit être repérable (marqué sur les cartes, cité dans les guides), accessible (itinéraire fléché), attrayant (nettoyé et agréable à l'oeil). Il doit également témoigner de qualités plus subtiles. Il doit être lisible, informatif et laisser place à l'imaginaire social. Et surtout, on doit y sentir l'épaisseur du temps.

La région qui nous préoccupe, le pays dit des enclos, est de ceux-là. La marque du temps y est visible. Déclarés hauts-lieux architecturaux à la fin du XIX ème siècle et popularisés à la fin du XXème, les enclos paroissiaux constituent un corps matériel historique qui s'impose dans le contexte actuel. C'est une manière de réponse à une demande sociale caractérisée par le besoin d'approcher l'histoire par les traces qu'elle a laissées.

Le repérage des objets et lieux historiques ne suffit pas à leur "monumentalisation". Ils doivent faire l'objet de reconstructions multiples qui passent par l'analyse économique, l'analyse sociale, la lecture savante et esthétique, etc...

L'exemple de l'enclos est révélateur de ce phénomène. Tant que les calvaires, les porches, les entrées triomphales, les ossuaires ont reçu la seule visite de la bourgeoisie lettrée, initiée à l'histoire de l'art, pratiquant une lecture comparative des styles, des apports, des influences, des antériorités, on ne peut pas

dire que les enclos étaient des espaces touristiques. Au mieux étaient-ils des sites historiques. Ils ne sont devenus espaces touristiques qu'à la faveur d'une accumulation de sens dont les auteurs sont à la fois les voyageurs, les chercheurs historiens, la population locale se travestissant peu à peu en peuple commerçant.

Les acteurs de cette accumulation de sens ont été aussi les prêtres qui se sont fait guides dans cet espace où ils exerçaient, en même temps, leur fonction sacerdotale. A côté d'eux, les érudits locaux diffusant dans quelque plaquette confidentielle l'originalité du lieu. A noter aussi les municipalités s'engageant dans des travaux d'aménagement propres à faciliter l'accès aux lieux.

La dernière étape de cette monumentalisation est en cours. Sans négliger les apports des précédentes, elle se donne comme objectif "d'épaissir le temps" tout en le scrutant, de démonter les mécanismes d'un système socio-historique qui a produit ce lieu, d'en dévoiler la logique de construction. C'est donc à une lente maturation de la pensée historique à l'endroit même où se trouvent les vestiges du passé que l'on assiste aujourd'hui au pays des enclos.

En même temps qu'elle s'étoffe (nouvelles recherches, nouveaux exposés), cette pensée historique se "territorialise". Elle est le fait d'acteurs culturels professionnels, intégrés à la société locale, d'"intellectuels organiques" comme on le disait dans les années soixante-dix, avec la complicité des couches moyennes qui expriment d'autres schèmes culturels que ceux de la paysannerie traditionnelle. Cette pensée historique qui éclaire les espaces et les lieux et établit entre eux le liant nécessaire à leur compréhension, est exprimée au cours de manifestations culturelles, à travers les mémoires collectives, les représentations sociales.

Ce travail sur le temps et l'espace des hiérophanies

aboutit à la production d'une "mémoire du lieu" (Michel Marié). Cette identification par l'épaisseur historique a une finalité double : restituer à la population locale la connaissance de son paysage humanisé, construire pour les usagers venant de l'extérieur une image de marque du pays.

### III - L'ETUDE DU RAPPORT AU PASSE

#### 1-LE CADRE DE L'OBSERVATION: l'Université d'été

Dans l'espace dit des enclos, l'analyse du rapport au passé fut menée -entre autres- au cours du stage de l'Université d'été qui avait pour titre "Patrimoine et environnement culturel". Le public de ce stage était constitué d'enseignants du premier et du second degrés venant des différentes académies françaises ainsi que de personnes relevant des divers secteurs de l'animation culturelle. L'objectif du stage était la création d'une dynamique entre, d'une part, les autochtones, gardiens et témoins directs des lieux historiques et, d'autre part, des observateurs venus d'ailleurs, initiés à l'approche patrimoniale mais ignorant les particularités locales.

C'est dans cette situation d'interaction que l'on a tenté de mesurer et de qualifier ce rapport au passé. Le support de l'analyse était les entretiens portant sur les représentations mais aussi les connaissances historiques produites par les chercheurs et diffusées au cours de ce stage. La méthodologie pratiquée était celle de l'exposé général du processus de patrimonialisation suivie de l'approche de terrain. L'objectif second était d'exposer, à l'une et l'autre parties (les autochtones et les visiteurs), les grandes lignes d'un système économique qui avait donné naissance aux enclos et ceci en accompagnant l'exposé doctoral de lectures visuelles des sites de production du XVII<sup>ème</sup> siècle ou du moins de leurs traces sensibles.

Au cours de ce stage et surtout de sa préparation, on a pu mettre en lumière un rapport différencié aux temps anciens, aux temps historiques, au passé révolu. Toutes les catégories de population ne sont pas également disposées à étudier l'histoire des lieux où elles vivent. On verra plus loin ces différences d'attitude

et on tentera de les expliquer.

En remarque préalable, on peut dire que l'Université d'été qui entre dans les multiples formes d'éducation permanente offertes aux personnels de l'Education Nationale, trouve en elle-même sa propre finalité (parfaire les compétences pédagogiques des maîtres). Elle pourrait s'en tenir là. Mais, s'inscrivant dans un pays préoccupé de développer son capital de connaissances sur lui-même, elle participe à ce que certains ont nommé la construction de la mémoire du lieu. Il va de soi que les travaux de recueil de la mémoire et des représentations sont versés au tronc commun du savoir collectif et diffusés, sous une forme adéquate, auprès des multiples "consommateurs" dont les organismes charger de canaliser et d'intensifier l'activité touristique.

Aussi à l'usage didactique s'ajoute l'usage quasi ludique de la connaissance qui est, même dans le milieu des enseignants, une demande sociale légitime de l'été. Longtemps considérés de façon péjorative, les "divertissements culturels" (expression consacrée par le Ministère de la Culture lui-même) constituent une autre forme d'apprentissage, proposée hors des salles d'archives ou des amphithéâtres universitaires. Ces "savoirs de l'été" rassemblent désormais un vrai public. Bien des chercheurs ont émis de réelles résistances à se prêter à ces travaux estivaux. Persuadés que l'acquisition du savoir ne va pas sans douleur, sans travail, sans solitude, sans angoisse, ils ont longtemps jugé cette manière de diffusion du savoir suspecte, superficielle et obligatoirement approximative. Quand il s'agit de personnel enseignant volontaire, on est en droit de penser qu'un tel public ne se lasse guère de la posture d'apprenti et il semble au contraire que tout lieu soit bon pour apprendre pour peu que les contenus soient le produit d'un travail préalable, méthodique et structuré.



Un autre aspect mérite d'être souligné. La venue au pays (des communes rurales) d'observateurs curieux des réalités locales attise l'interrogation des habitants sur eux-mêmes. "Si l'on vient de si loin pour apprendre notre histoire, ne mérite-t-elle pas d'être apprise ? et d'abord par nous-mêmes ?" La cécité d'une grande partie de la population locale par rapport au legs patrimonial peut s'expliquer par toutes sortes de facteurs. Aussi l'ouverture du pays à un tourisme diversifié oblige la population à se réconcilier avec son passé et les richesses qu'il a produites.

## 2-LA DIFFUSION DES CONTENUS HISTORIQUES ET SES EFFETS

La région des enclos a fait l'objet de recherches historiques qui jusqu'à ces dernières années sont restées confidentielles. Menées essentiellement par les chercheurs du Centre de Recherche Bretonne et Celtique, elles ont été publiées, ou non, mais demeurent assez méconnues du grand public. L'Université d'été était l'occasion de les remettre sur le devant de la scène. Les chercheurs ont été conviés à exposer les grandes lignes de leurs travaux à l'occasion du stage mais aussi lors de conférences ouvertes à un large public.

Ayant longuement travaillé sur les archives de Saint-Thégonnec, Jean Tanguy, professeur d'Histoire à l'Université de Bretagne Occidentale, a diffusé des documents cartographiés soulignant l'importance des métiers à tisser à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle. L'intensité optimale de la production toilière (toiles de lin) se situe sous le règne de Louis XIV et l'on peut voir sur une carte de J.Tanguy qu'à cette époque les "paroisses toilières" étaient les plus riches (représentation graphique des recettes globales des paroisses et trèves du Léon).

La diffusion de ces documents qui ne constituent qu'une petite fraction des travaux du chercheur participe à la reconstruction du passé local. Son exposé est, selon lui, abordable par le plus grand nombre. Les ingrédients de la réussite économique sont : une sorte de paysans entrepreneurs, une formation sociale cohérente, des terres louées aux familles démunies de capital foncier. L'hiver, à la morte-saison, hommes et femmes, enfants et vieillards tissent les toiles à façon, blanchissent les pièces à l'eau de la rivière et sur le pré. Les toiles sont collectées par le paysan-marchand toilier, livrées à Morlaix ou à Landerneau d'où elles partent pour la Flandre, l'Angleterre et l'Espagne. Elles ornent les tables seigneuriales comme elles vêtissent les corps de noble extraction.

Le commerce international basé sur la transformation quasi gratuite d'une matière première permet l'accumulation de bénéfices. Les paysans marchands toiliers se bâtirent des maisons cossues qui ont surmonté l'usure des siècles mais ne se bâtirent pas de châteaux. Leurs ambitions architecturales se portèrent sur le temple divin et l'église devint le site où s'investirent les deniers issus de la toile. Ainsi, l'église de Saint-Thégonnec dont la facture actuelle est le résultat d'aménagements s'étendant sur un siècle et demi (1587-1725), a absorbé l'essentiel des liquidités produites par la proto-industrie toilière. La déclinaison des étapes de la construction, de l'amélioration et de l'ornementation de l'église et des accessoires de l'enclos est désormais connue . 1599-1626 : on bâtit la grande tour; 1610 : on bâtit le calvaire ; 1714-15 : l'église est exhaussée, etc...

La découverte de ce pan de l'histoire locale satisfait le voyageur anonyme comme le stagiaire, l'autochtone comme le dernier venu. Les habitants de la commune particulièrement se satisfont de combler les plus grosses lacunes, étoffent leur savoir et, quand quelque parent ou ami passera au pays et exprimera le souhait de visiter l'église paroissiale, ils s'en feront le guide avisé, tirant un bénéfice appréciable de ces connaissances nouvelles.

Mais c'est un autre effet qui prédomine. Il est de nature psycho-sociologique et se produit partout où l'on entreprend de lever le voile sur le passé. Dans cette région du Haut-Léon, le dix-neuvième siècle et le début du vingtième ont laissé se développer dans le pays ce que, plus haut, on a dénommé une "conscience négative", une sorte d'accablement collectif diffus que ressentent toutes les populations opprimées, déclarées pauvres, sous-développées.

Au dix-neuvième siècle, une nouvelle catégorie sociale occupe les hautes marches de la paroisse-commune. Le temps des paysans-marchands toiliers, entreprenants et âpres au gain, est révolu. Ceux qui se distinguent désormais dans les paroisses de ce Haut-Léon intérieur que nous étudions, ce sont les "Julots" ou "Juloded" (la deuxième écriture transcrit la forme bretonne). Cette caste foncière enrichie par la vente des biens nationaux se comporte en propriétaires terriens plus qu'en entrepreneurs. Ils gèrent les affaires de la paroisse et celles de la commune.

A la fin du dix-neuvième siècle, le pays s'est refermé sur lui-même, n'ouvrant ses portes que pour expulser le trop plein de ses fils et de ses filles, qui vers les chemins de fer, qui vers l'armée coloniale, la marine, qui vers le service domestique de la bourgeoisie des grandes villes.

De plus ce passé récent du dix-neuvième siècle finissant est mal connu, les historiens répugnant aux révélations qui, cent ans plus tard, mettent en cause des lignées, des branches familiales encore bien représentées dans le pays étudié. Or occulter le dix-neuvième siècle, c'était occulter l'histoire toute proche dont la relation pouvait émaner des archives-innombrables- mais aussi de la mémoire des plus anciens dont les grands parents vécurent le dernier empire.

C'est donc avec satisfaction que la population locale a entendu le récit des chercheurs. le patrimoine architectural religieux dont on mesure toute la portée

aujourd'hui, n'est pas né de la seule ferveur religieuse des ancêtres (comme le disent les plaquettes-guides de 1960) mais d'un système socio-économique dont l'efficacité n'est plus à démontrer.

Le résultat de l'exposition de ces travaux se concrétise dans ce qu'ailleurs (1) j'ai appelé "la fabrication des ancêtres". Le rapport au passé se caractérise par un regard positif ou négatif, heureux ou malheureux, inhibant ou stimulant sur ce qui s'est passé des siècles plus tôt. La révélation des chercheurs tombe à point nommé. Les ancêtres de ce lieu étaient de dynamiques producteurs-commerçants puisant dans la terre et les hommes toute l'énergie qu'ils récelaient, la transformant en produits de qualité remarquables sur le marché mondial.

A côté de Jean Tanguy, Ronan Leprohon brossait également un tableau dynamique de la Bretagne des XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles, époque à laquelle les armateurs ont su détourner à leur profit l'excentricité géographique désavantageuse de la province bretonne. La route des mers fit la prospérité des ports bretons, champions du cabotage, alors que les barrières terrestres isolaient la péninsule des siècles durant.

Ici on touche à ce que l'on nomme les qualités intrinsèques du patrimoine. Ce dernier, admet-on en général, doit être visible, identifiable, explicable et répondre à une certaine rationalité. Il doit aussi, pour être approché par le plus grand nombre, laisser place à l'imaginaire social. Et c'est ce qui se passe dans le cas des enclos. Ces derniers autorisent l'invention d'ancêtres conformes à un certain idéal du moment, des ancêtres faits sur mesure, à la taille des vivants d'aujourd'hui.

.....

(1) Anne GUILLOU, La valeur marchande d'un concept : le cas de l'enclos, op. cit.

L'image qui se répand à la fin des années 1970 en Bretagne, période de progrès économique, est celle d'un Breton actif et innovateur, décuplant son ouvrage grâce à une technicité qu'il maîtrise, s'ouvrant au monde par des voyages qui l'instruisent et lui permettent des comparaisons, le stimulent dans la création de nouveaux réseaux.

La découverte d'ancêtres industriels venait à point nommé pour consolider cette image de soi qui avait besoin, pour acquérir une réelle légitimité, de puiser à on ne sait quelle hérédité biologique ou culturelle.

### 3-LES USAGERS DE L'HISTOIRE LOCALE

La connaissance de l'histoire des lieux est encore très embryonnaire. Pour un ou deux siècles de relative clarté (l'époque de la proto-industrie toilière), le pays des enclos s'accommode de siècles d'obscurité dont seul un travail systématique, d'archives essentiellement, viendrait à bout.

Quelle que soit l'importance des connaissances mises à jour, l'intérêt porté à ces contenus est très divers. Certains lui tournent le dos ostensiblement, convaincus que la mémoire et les représentations du passé sont de peu d'utilité dans la gestion du temps présent. Une bonne part de la population partage ce point de vue parmi laquelle se trouvent les jeunes, les célibataires comme les jeunes ménages.

On a noté, dans de multiples enquêtes effectuées au cours de l'enseignement de sociologie dispensé à l'université de Nantes qu'en effet les jeunes générations, totalement absorbées par le processus d'intégration sociale et économique, font peu de cas des temps historiques qui ne sauraient leur apporter quelque aide à se mouvoir dans les arcanes du temps présent.

C'est cette projection de soi en avant, une disposition psychologique jointe à une situation socio-économique (la compétition à l'entrée du marché du travail mobilise toutes les énergies) qui expliqueraient la faible popularité des recherches et des manifestations historiques chez les 18-30 ans.

On pourrait aussi admettre que les jeunes couples, absorbés par la vie domestique et la vie professionnelle consacrent peu de temps à l'élucidation des données historiques. En fait, il semble qu'une expérience relativement longue de la vie amène fréquemment à se retourner en arrière. On ne se penche sur son passé que lorsqu'il a pris un peu d'épaisseur et l'attention semble se porter plus aisément sur le passé lointain lorsqu'on a soi-même une assez longue perspective derrière soi. Cependant tous les groupes d'intérêt historique, tous les groupes d'histoire locale comptent quelques représentants jeunes. Ils ne sont pas obligatoirement étudiants en Histoire, en Archéologie ou en Architecture.

Les classes d'âge les plus mobilisables semblent bien être les anciens, les pré-retraités et les retraités, tous détenteurs d'une mémoire fractionnée des lieux, des usages, des rituels plus ou moins conservés, plus ou moins escamotés.

L'écoute des anciens est satisfaisante à bien des points de vue : elle donne des informations inédites, permet de lire l'histoire à la pointe de ses souliers, c'est-à-dire inscrite dans des espaces réduits parfaitement identifiables. Elle révèle surtout à l'interlocuteur un trait de culture spécifique aux classes populaires (quand elle est pratiquée dans ces milieux). Ce trait spécifique serait une perception et, par le fait même, une expression "étroite" de son destin personnel.

Ce terme ne se veut pas péjoratif. Il veut dire simplement que, et ceci se dégage des multiples interrogations effectuées au cours des stages et des

enquêtes, la plupart des personnes issues du milieu populaire n'intègrent pas dans le récit de leur vie les événements historiques qui constituaient la toile de fond de leur existence individuelle passée. Ils ne donnent que rarement l'impression d'avoir participé à de "grands jours" même si, avec le recul, on s'aperçoit qu'ils étaient aux premières loges (telle bataille du débarquement, tel événement capital pour la résistance).

C'est d'ailleurs l'un des étonnements des apprentis sociologues que de découvrir cette faible capacité à épaissir et à élargir sa destinée en faisant référence aux situations dont ils n'avaient sans doute pas une conscience claire au moment où ils les vivaient mais dont ils ont pu prendre connaissance par la suite (témoignages, journaux, films, ouvrages).

Par contre, chez les personnes au capital culturel plus important ou bien issues de familles riches symboliquement de la place occupée par les ancêtres sur le devant de la scène historique, ce qui frappe c'est cette tendance et cette capacité à se réapproprier l'Histoire pour un usage et un récit personnels. Si bien qu'un enfant encore au biberon au moment du Front Populaire expliquera de façon crédible tout le frémissement que ce grand moment de l'Histoire a pu lui apporter.

Ceci est vrai également quand il s'agit de travailleurs politisés, syndiqués, entraînés à croiser leur propre existence et celle du groupe, de l'usine, de la région ou de la nation tout entière.

De toutes manières, l'écoute des anciens et des autres doit être soumise à une analyse de contenu, tant sa forme et ses données sont tributaires de la culture dont ils relèvent.

Cependant, plus que le phénomène de "classe d'âge", il convient de faire entrer en compte le rapport théorique à l'Histoire. Et là, le niveau de formation générale, le capital culturel sont des facteurs primordiaux.

Il faut une longue familiarisation avec le fait historique pour l'intégrer à sa propre vie, pour en faire l'un des éléments d'appréhension du monde et un des éléments d'exposition de sa propre destinée. C'est donc dans ce qu'on nomme les classes moyennes et les cadres que l'on a des chances de trouver les plus vigoureux zélateurs de la recherche historique sur le local.

En priorité, les enseignants et les acteurs culturels en général constituent la population de base dans laquelle se recrutent les défenseurs du patrimoine et les actions de patrimonialisation. Mais tous les enseignants des écoles de l'endroit ne s'engagent pas dans de tels projets. Les historiens de métier les plus proches et les plus accessibles sont, d'emblée, interrogés par les précédents en tant que spécialistes et si, d'instinct, ils ne s'érigent pas en chefs de file de la réhabilitation d'un site, ils consentent généralement à rejoindre un groupe local qui les sollicite. Le résultat en sera une aimable coopération, une action commune fructueuse donnant lieu à des publications de toute nature.

Il se peut aussi que l'action du professionnel de l'histoire ait des effets négatifs. Transposant dans les campagnes profondes les règles strictes de la méthode historique, le spécialiste peut créer plus d'inhibition que d'élan collectif, sapant un travail d'exploration pour lequel il a été sollicité. En effet, tout en connaissant le besoin d'ordre et de méthode dans l'investigation du passé, on doit admettre divers niveaux d'exigence en matière historique. La mise à jour d'événements passés à usage collectif festif s'accommode de moins de rigueur que la confection d'une thèse. On peut bâtir un "Son et Lumière" sur quelques vérités historiques dûment attestées et combler les manques par une démarche imaginative appropriée.

D'ailleurs, quelle que soit la fécondité des recherches, les zones d'ombre concernant le grand siècle et, plus encore la période médiévale, demeurent



très nombreuses. Au vrai, attesté par tous les chercheurs du XIX ème siècle ou contemporains, il faut adjoindre le vraisemblable, ce qui n'est jamais qu'une projection raisonnée des représentations des acteurs eux-mêmes.

La démarche de la construction d'un récit historique, construction qui se bâtit sur des faits et des hypothèses, demeure le terrain des "intellectuels". Penser l'Histoire à l'échelle du collectif, à l'échelle du pays, à l'échelle de la région est un acte difficile sinon présomptueux auquel la grande majorité des populations rurales ne se hasardent pas. Et il y a dans cette modestie vis-à-vis de l'expression historique plus qu'un sentiment d'incompétence, une sorte d'inhibition inculquée dès l'enfance .

Au contraire du savoir pratique, des savoir-faire et des habiletés ouvrières qui s'acquièrent aisément par l'imitation et les essais répétés, le savoir abstrait, théorique, est complexe et inaccessible. La plupart ne s'y aventure pas. On se contente d'une évocation ponctuelle de faits.

Les lignes précédentes semblent nous éloigner du chapitre ouvert : "les usagers de l'histoire locale". En fait, ce détour avait pour but de cerner les conditions concrètes nécessaires à la production du savoir historique. Il s'avère que cette production humaine est le fait d'une fraction très réduite de la population rurale. La connaissance des lieux et de leur passé est le fait de quelques-uns et leur parole est admise si elle a reçu des historiens eux-mêmes une sorte de garantie d'authenticité. Gare à qui omettrait de solliciter une sorte d'imprimatur ! Son ouvrage resterait entaché d'un soupçon.

C'est dans de telles activités rassemblées sous le chapitre large de l'histoire locale, que se révèle les deux perceptions du savoir, la savante et la vulgaire. Le chercheur s'accommode de clartés provisoires . "En l'état actuel de nos connaissances" est leur formule quotidienne et elle annonce leur démarche dynamique et leur soumission à une perpétuelle interrogation. Quand d'autres sources, d'autres faits viendront contrarier leurs intuitions, ils réviseront leur exposé.

Rien de tel que cette prudence scientifique pour déstabiliser un public populaire. Celui-ci s'impatiente . Le passé est ou n'est pas. Le fait héroïque a eu lieu ou non. Le déplacement des armées s'est fait par cet itinéraire ou par un autre. Se contenter d'hypothèses n'est pas un état confortable et on a vite fait de remettre en question un chercheur qui ne s'exprime que par interrogations et appels à la prudence. Ces recommandations sont parfois perçues comme un encouragement à l'inaction, à l'abandon. On va jusqu'à supposer que ces précautions méthodologiques cachent un désir inavouable de s'approprier une chasse gardée.

Une initiation sérieuse aux savoirs historiques par le biais universitaire a familiarisé un petit nombre à cette lente et incertaine pérégrination dans les temps révolus. D'autres, dont la formation générale a escamoté cette discipline, s'y adonnent à cinquante ans ou plus avec un enthousiasme qui n'exclut pas la méthode. Dans la région observée, c'est dans la population des migrants revenus au pays que l'on trouve les plus ardents défenseurs de la recherche et de l'animation à caractère historique.

Cette donnée a été mise en lumière maintes fois pour constituer aujourd'hui une régularité sociologique. Les employés, cadres moyens et cadres supérieurs qui ont à leur actif des affectations multiples aux quatre coins du territoire national ou outre-mer, rentrent au pays avec un vif besoin d'intégration.

Leur exil, volontaire ou non, les a conduits à rechercher les fondements historiques de la région où ils étaient affectés. A défaut de s'intégrer socialement à une collectivité par trop lointaine ou trop fermée, le cadre s'approprie la ville où il doit servir par le biais de son histoire, de sa culture spécifique. Pour combler le vide du déracinement, il entreprend, les premiers mois de sa vie professionnelle, une exploration des lieux, des monuments, des bornes témoins du passé urbain ou de la

ou de la région qui l'enserme. Avec le développement progressif des réseaux de sociabilité, son appétit de connaissances historiques s'estompe sans doute mais la démarche est courante aux premiers temps de l'installation.

Le retour au pays, pays natal ou pays de référence, est l'occasion de renouveler une telle pratique. Même si les racines familiales présentes dans la commune attestent de son appartenance sociale à ce groupe humain, son héritage culturel urbain l'en rend quelque peu étranger. S'il participe aux manifestations festives locales, c'est à la fois pour dire "je suis des vôtres" et pour déceler quelques aspects compatibles avec sa propre attente.

Sa première attitude est souvent de dénégation, de refus, de réprobation. Les manifestations collectives de la place lui semblent, à tort, d'une indigence culturelle évidente. Sa réaction peut être de deux ordres : faire seul ou avec quelques complices quelque chose d'autre ; ou s'infiltrer dans l'association dont les projets lui paraissent les plus proches de son idéal d'animation. Selon le tempérament, le capital culturel, selon sa légitimité sociale à entreprendre le renouvellement des formes d'expression locale, il opte pour l'action personnalisée ou pour l'organisation associative.

Ainsi sont nées des structures nouvelles, des traditions, des manières d'être et de se mettre en scène qui ont reposé sur l'infiltration et l'intégration d'immigrants dans des groupes constitués prêts à affronter une réforme des usages.

Ainsi sont nées des infrastructures culturelles comme les musées locaux qui sont plus le fait d'individus isolés, à forte personnalité, marquant le paysage conquis par une oeuvre muséale qui, parfois surprend le voyageur.

Quoi qu'il en soit, si les collectivités humaines se transforment de l'intérieur par des mouvements complexes que l'on peut analyser, elles se transforment également en acceptant l'intrusion de groupes sociaux migrants dont l'intégration passe par des tentatives de mimétisme comme par des actions pensées en rupture.

Inaptes à transformer le tissu socio-économique (elles n'ont ni le capital monétaire ni le statut de chef d'entreprise) et à défaut de pouvoir insuffler une dynamique commerciale, ces catégories sociales s'investissent dans la transformation des manifestations festives et culturelles.

L'Histoire est l'un de leurs outils privilégiés. Elles en possèdent la clé ou savent où la trouver. Elles savent négocier les aides indispensables au renouvellement des mises en scène. Elles participent à la rénovation des formes associatives et, si le désir d'intégration est total, elles se créent, éventuellement, au gré des repas médiévaux et des fresques historiques, une clientèle politique qu'elles sauront solliciter le moment venu.

Aussi, sachant que la route qui mène de l'engagement associatif au statut d'élus local est large, les élus en place examinent avec attention ces activités culturelles d'un nouveau genre. Parfois l'union des deux parties se réalise aisément, les élus étant persuadés que de tels événements participent à l'élaboration d'une image de marque de la commune. Les "héritiers urbains" s'identifient à la commune plus qu'à l'un des clans alternativement au pouvoir et peuvent trouver chez les notables une compréhension active. Ceci se produit d'autant plus aisément que la municipalité s'est engagée dans une politique délibérée d'ouverture au tourisme.

Parfois l'alliance est plus problématique et de trop grandes divergences sur les représentations de la mise en scène du local se font jour. Elles peuvent mener à la rupture. Il s'ensuit une dégradation des rapports sociaux et une épuisante émulation qui est plutôt une concurrence néfaste entre les deux groupes.

La mise en scène du local, sous des formes renouvelées intégrant l'histoire, constitue l'un des ingrédients susceptibles de soutenir l'activité touristique. Il s'agit de souligner les richesses à montrer en plaçant entre celles-ci et les visiteurs les habitants eux-mêmes.

#### IV - LA FRESQUE MEDIEVALE ou LA THEATRISATION DE L'HISTOIRE

##### 1-LES LECONS DE VACANCES

On a dit plus haut que les recherches historiques trouvaient aujourd'hui de nouvelles finalités, celles de fonder une éphémère réalisation picturale et sonore comme les "son et lumière". Cette forme d'exposition des périodes de l'histoire trouvent dans les voyageurs de l'été un public attentif, soucieux de s'instruire agréablement. Ce type de spectacle pourrait être rangé dans ce que l'on nomme les "divertissements culturels".

A peu de frais, une soirée payante, le touriste se voit gratifié d'un balayage rapide et concis de quelques siècles, d'une évocation dramatisée de personnages éminents ayant marqué le passé du lieu. Certains spectateurs, touchés par l'argument festif, prolongeront leur exploration provinciale en consultant les encyclopédies : qui était donc ce seigneur de Penhoat ? A-t-il réellement existé ? Figure-t-il dans les ouvrages scientifiques ?

Ces soirées illuminées sont basées sur l'émotionnel et ont pour argument une parcelle d'histoire locale. Elles satisfont les attentes d'un public insatisfait des images réduites de la télévision. Les "son et lumière" sont des "péplum" vivants, en direct dont les ingrédients sont une bande magnétique récitative et musicale, une foule de figurants costumés, les gens du pays. Les cavaliers des clubs hippiques trouvent là une scène brillante après le manège et la promenade en sous-bois.

A ces ingrédients s'ajoutent la lumière et la science de son usage, les poursuites comme les pleins feux. Généralement, la thématique du spectacle évoque les deux classes de la féodalité ou de l'ancien régime. Gens de pouvoir et gens de peine se côtoient ou s'affrontent. Entre eux des médiateurs, personnages héroïques et loyaux réincarnant les figures emblématiques d'une histoire de France de l'école primaire.

Cette production populaire est très répandue et est devenue la mise en scène par excellence de l'été. Elle exige l'engagement de spécialistes de l'histoire, un déploiement technique relativement sophistiqué et permet l'agrégation de foules par la démultiplication du son et donc des voix préalablement enregistrées. Par l'effet sonore et lumineux, le spectacle provoque une certaine magie, intensifiée par les feux d'artifice, les feux de Bengale, les fumigènes et autres accessoires de fête.

Cette manière de théâtraliser l'histoire comporte aussi des risques. Ce sont des manifestations de plein air et, quoique situées dans le calendrier estival, doivent compter avec le facteur temps. Nés dans le Sud où la météorologie est moins incertaine, les "son et lumière" ont aussi trouvé dans le Nord, malgré cette menace naturelle, des conditions de réussite satisfaisantes.

En Bretagne où les risques demeurent grands, ils réunissent des foules de spectateurs. Certaines communes pérennisent leur spectacle. Il est reproduit plusieurs années consécutives avec améliorations successives. A la longue, après quatre, cinq, six années, le public est épuisé, insuffisamment renouvelé par les visiteurs de l'extérieur. Seules les régions côtières bretonnes, à la longue tradition balnéaire, érigent de tels spectacles en tradition, en institution pourrait-on dire.

Pour la région qui nous préoccupe, le Haut-Léon intérieur, une telle manifestation est produite au coeur de l'été à Plouvorn, commune limitrophe du Pays d'Accueil mais non intégrée dans cette structure. Cette commune, au riche patrimoine naturel (plan d'eau) est moyennement touristique et équipée de gîtes ruraux et de chambres d'hôtes . Elle bénéficie de ce qu'on nomme le "tourisme vert" dont les consommateurs sont des familles françaises ou étrangères. La proximité de la mer (moins de vingt kilomètres) ajoute à l'attrait du lieu.

Ici le spectacle "son et lumière" ne repose pas réellement sur une histoire singulière. La petite histoire, sur laquelle se sont insuffisamment penchés les historiens, affleure sans doute, ça et là, de la grande histoire des manuels scolaires. Mais le héros local est absent.

Les initiateurs du "son et lumière" ont voulu tracer à grands traits l'histoire de la civilisation, mettant en scène les Romains et leurs légions impitoyables, les Barbares et, enfin, les grands personnages de l'Ancien Régime. Au fur et à mesure que l'on s'approche des temps modernes, l'évocation des faits de Bretagne se précise et l'on finit au temps présent par une aubade au pays d'ici, soulignée par un feu d'artifice ruisselant descendant du clocher ajouré de Lambader.

Au sein même du Pays d'Accueil, les manifestations de ce type n'ont pas encore vu le jour, les animateurs locaux misant sur des fêtes plus traditionnelles. Lampaul-Guimiliau et Sizun, deux communes possédant des enclos paroissiaux renommés, ponctuent l'été par des pardons remis au goût du jour par le port du costume breton lors de la grand'messe solennelle.

A Sizun surtout, ce "pardon costumé", le pardon de saint Ildut, est une célébration sociologiquement intéressante. Promue par une femme élue, épouse d'un



entrepreneur, fille d'un commerçant de Landivisiau, cette fête religieuse et profane mobilise un grand nombre de "paroissiens" se prêtant à ce déploiement de pompes ecclésiastiques. Plus de cent personnes (hommes, femmes et enfants portent le costume breton.

En amont de cette fête, une activité fébrile de collecte de vêtements authentiques remisés dans les armoires, l'embauche de la dernière repasseuse de coiffes au savoir-faire subtil et trop rarement transmis aux jeunes générations, l'apprentissage d'un code du "bien porter breton" qui est à la fois leçon de maintien, leçon de morale, rite d'initiation (1).

Le résultat en est un spectacle coloré et retenu à la fois, nostalgique et recueilli, en accord avec la demande actuelle de démonstrations folkloriques. En mettant au centre le rituel dominical, la fête de Saint Ildut renoue clairement avec la mise en scène traditionnelle de la collectivité.

La paroisse de Lampaul-Guimiliau demeure fidèle au pardon de Sainte Anne, pardon d'une chapelle de quartier excentré, en pleine campagne. Ce pardon relève d'une très ancienne coutume. Il est l'occasion d'une procession de bannières portées par des fidèles costumés mais, contrairement à Sizun, les responsables du Pardon de Sainte Anne sont moins attachés à l'orthodoxie du port du costume breton, tolérant quelque liberté (chaussures de cuir jaune au lieu des chaussures noires d'antan, par exemple) qui irrite les puristes. Dans ce quartier, la volonté de faire un spectacle est moins grande que le désir d'être ensemble. La rencontre annuelle est pensée pour soi, réalisée entre soi, même si elle attire toujours un public modeste de vacanciers.

.....

(1) voir Anne GUILLOU : Mise en scène des corps costumés : pratique culturelle et enjeu social, in : DU FOLKLORE A L'ETHNOLOGIE, Actes du Colloque de Riec-sur-Belton, 1988. Editions Beltan, Brasparts, 1990, pp.161-173.

On ne s'étendra pas ici sur les manifestations traditionnelles, maintes fois décrites, les "fest-noz" qui sont au coeur même de l'expression culturelle bretonne. Danses et chants alternent au cours de ces réunions où tout le public est invité à danser les gavottes et autres pas spécifiques. Les visiteurs de l'été y savourent l'exotisme des sons et des gestes et se laissent emporter par le rythme de la ronde.

A côté de ces événements locaux qui prolongent des usages anciens, on va maintenant analyser un spectacle théâtral historique dont la construction suppose le rappel des traditions, l'apprentissage de formes codées et neuves d'expression collective, un usage optimal des données historiques.

## 2-UN SPECTACLE POUR SOI ET POUR L'AUTRE : la fresque historique théâtrale "D'ors et de peine".

L'impulsion est venue de l'extérieur. Lors d'une réunion du Conseil Scientifique et d'Animation de l'Institut Culturel de Bretagne, en novembre 1990, le président de celui-ci apprend aux membres présents que les élus de la Région Bretagne ont décidé de mener l'opération "Bretagne des Châteaux", qu'un budget spécial de promotion de cette opération a été voté. Il convient donc que tous les membres de l'Institut, dans la sphère d'action qui est la leur, réfléchissent dans ce sens, mettent au point des animations dans des lieux historiques, animations compatibles avec des sites habités ou non.

Il faut préciser que l'Institut Culturel de Bretagne est une association rassemblant environ sept cent membres dont l'objectif est l'expression et la promotion de la culture bretonne sous toutes ses formes. Il ne pouvait donc rester étranger à cette orchestration régionale soutenue et promue par le Comité Régional du Tourisme.

La campagne d'incitation intitulée "1991. Bretagne des Châteaux" amène de seigneuriales demeures à s'ouvrir à des fêtes estivales. Des cours de châteaux accueillent des groupes folkloriques. Des "son et lumière" naissent ici et là. L'objectif des promoteurs de cette opération vise avant tout à conforter l'image de la Bretagne terre touristique. Il s'agit de proposer aux visiteurs de l'été, amateurs d'histoire, des ponctuations esthétiques en des lieux prestigieux.

Le Pays d'Accueil des Enclos et des Monts d'Arrée s'enorgueillit de posséder sur son territoire le magnifique château de Kerjean, propriété du département et lieu de divertissements culturels depuis de très longues années. Il n'en sera pas question ici, l'animation de cet espace relevant d'une administration interne se référant aux canons de la culture réservée.

Par ailleurs, aux deux extrémités du Pays d'Accueil, deux sites comparables de ruines, l'un à l'Ouest, à La Roche-Maurice, l'autre à l'Est, à Saint-Thégonnec. Ces ruines médiévales de bel aspect sont comme un décor en attente des acteurs qui les feront renaître.

Les secondes, les ruines du château de Penhoat, sont tombées dans l'oubli. Visitées il y a vingt-trente ans par les curieux de vestiges médiévaux, terrain de jeu pour les enfants, les ruines de Penhoat étaient aussi un lieu de flânerie pour les amoureux : on disait autrefois qu'une promenade aux ruines donnait aux fiancés une chance supplémentaire de bonheur.

Avec les changements culturels intervenus dans l'agriculture, les ruines et leurs alentours sont redevenus une jachère alors qu'ils étaient pâturés jusque dans les années cinquante-soixante. Les arbres ont poussé à tel point que les tours sont désormais invisibles de la route qui serpente en contrebas. C'est la raison de leur oubli.

Bâti au treizième siècle par le seigneur de Penhoat qui revient des croisades, le château de Penhoat a été détruit dans les dernières années du seizième siècle au moment des guerres de la Ligue. Situé à la pointe d'un promontoire naturel, il fait office de vigie à l'estuaire de la rivière Penzé. L'une des tours (dix-huit mètres de hauteur) s'est maintenue malgré le pillage des prédateurs qui, au cours des siècles, y ont vu une carrière avantageuse. Les moellons de schiste noir (le schiste noir de Saint-Thégonnec) devaient donner à la noble demeure une allure austère. Il en est ainsi des maisons du bourg construites à l'aide de ces pierres de taille.

Stimulée par l'action régionale en faveur des châteaux, quatre personnes des communes proches du site se concertèrent en un premier temps pour donner le coup d'envoi aux recherches historiques concernant Penhoat. L'objectif premier est de lever un pan du voile séculaire tombé sur cette noble bâtisse. Professeurs d'histoire, retraités de la fonction publique s'adjoignent rapidement le concours de deux auteurs-comédiens du Théâtre de la Corniche de Morlaix, ces derniers s'étant déjà distingués par la création de fresques historiques.

La demande initiale qui leur est adressée est relative à l'écriture de la fresque. Mais la réponse des professionnels du théâtre fut, non seulement un accord pour l'écriture de la pièce mais une proposition de mise en scène et de représentation.

La décision du groupe initial de passer d'un projet de simple écriture au projet de représentation décuplait les problèmes mais trouva l'assentissement du petit groupe. On était fin décembre 1991. La nature de l'opération projetée changeait les perspectives. Au lieu d'un travail de salle d'études, on passait au terrain du théâtre et du théâtre de plein air.

L'opération supposait la recherche d'un site

approprié, des moyens techniques, des acteurs et des figurants. Des dossiers de demande d'aide sont confectionnés et envoyés au Conseil Général du Finistère, au Conseil Régional de Bretagne, à la Caisse Nationale des Monuments Historiques, à la Mission du Patrimoine Ethnologique. Les trois premières instances répondirent favorablement, mais tardivement, alors que le processus était enclenché, la population mobilisée, les grandes lignes du spectacle arrêtées.

Pour obtenir le financement départemental, il est exigé du groupe de pilotage de se constituer en association loi 1901. Une assemblée générale constitutive est organisée dès février 1991. Un public nombreux, percevant mal les objectifs du groupe de pilotage, assiste à cette réunion. L'association "Mémoire de Penhoat" naît de cette assemblée. Le conseil d'administration rassemble des enseignants, des employés, des artisans, des femmes sans profession très engagées dans la vie associative, des retraités de l'agriculture ou de l'entreprise. Les élus des trois communes concernées par la proximité des ruines, Saint-Thégonnec, Guiclan et Taulé, y figurent également en qualité de membres de droit.

Le printemps 1991 voit se multiplier les réunions générales. Toutes les personnes intéressées par la figuration, les rôles parlés, sont invitées à venir prendre connaissance des besoins et de l'état d'avancement du projet. Tout est mené de front : l'écriture du scénario (en groupe restreint, en fait le groupe de pilotage). L'écriture des actes de la pièce suit de près (elle est le fait des comédiens de Morlaix et bien des scènes tiennent compte des personnalités qui se sont présentées comme volontaires). Les recherches en matière de costumes mobilisent les personnes initiées qui veulent à tout prix éviter les anachronismes.

Le choix du site fut arrêté rapidement. Les ruines de Penhoat présentent trop de danger et sont impropres, en l'état, à recevoir un tel rassemblement. Cependant, l'association "Mémoire de Penhoat" s'est constituée dans le but de réhabiliter le site pour en faire une aire d'agrément, d'animation et de création artistique.

On décline les besoins d'une telle mise en scène : des couturières, des électriciens, des charpentiers. On répertorie les accessoires indispensables, gradins, podium, échafaudage, chevaux et cavaliers. Le site retenu est le Moulin de Trévilis, magnifique cadre de verdure, lieu de détente et d'activités de loisirs qui relaient une vieille tradition de meunerie.

Par sa nouveauté, par l'importance du budget nécessaire (cent mille francs sans compter la valeur des prestations gracieuses des habitants), la fresque historique théâtrale "D'ors et de peine" s'est peu à peu mise en place créant autant d'inquiétude que d'enthousiasme.

Les artistes du Théâtre de la Corniche de Morlaix, au nombre de six, soutenaient ces représentations et étaient entourés de près de deux cents figurants. Il faut dire qu'il ne s'agit pas ici d'un "son et lumière". Pas de bande pré-enregistrée mais un jeu en direct où chacun doit tenir son rôle et donner sa contribution au bon moment. C'est le choix des acteurs morlaisiens très engagés par ailleurs dans ce qu'on pourrait nommer la pédagogie par le théâtre. Leur objectif est de responsabiliser l'acteur, quel qu'il soit, qui doit jouer de tous ses poumons et de son corps tout entier.

L'étonnement des premiers mois de répétition fut provoqué par cet entraînement des groupes et des individualités. La nécessité de s'extérioriser, de clamer, de se faire entendre à la ronde (des moyens d'amplification ne viendront qu'au dernier moment), déconcerta plus d'un mais il n'y eut pas de démission. Certains volontaires avaient déjà l'habitude de la scène et jouaient les pièces de théâtre annuelles au profit des écoles. Mais les manières de faire à propos de la fresque étaient tout autres, professionnelles en somme.

L'expérience achevée et réussie l'été 1991 (mille cinq cents spectateurs en deux soirées, fin juillet), renouvelée et étoffée l'été 1992 à la même époque peut

être aujourd'hui soumise à l'analyse. Elle constitue un bon exemple de ce qu'on peut désigner par l'articulation et parfois l'opposition de deux cultures. Une mise en scène que l'on pense susceptible de répondre à l'attente d'un public extérieur comme à un public local suppose une sophistication des moyens et des méthodes, des savoir-faire professionnels dans tous les domaines. Ceci entraîne un coût important de la réalisation et, pourtant, ne peut voir le jour que grâce à l'aide d'une multitude de bénévoles.

Ce n'est pas sans créer des interrogations, des heurts, des suspicions, qui n'empêchent pas une satisfaction collective d'avoir contribué à une oeuvre spectaculaire et inédite. On verra dans les points suivants : le rapport à l'argent, le rapport à l'espace et au temps et, enfin sera posée la question du rapport à la culture. Servir la culture, se servir de la culture et de ses manifestations : la question est sous-jacente dans toutes les initiatives locales.

### 3-LE RAPPORT A L'ARGENT ou l'imprécise frontière entre professionnels et amateurs bénévoles

Dans la tradition populaire, on est rarement rémunéré pour se mettre en scène. Le conteur d'autrefois gagnait la considération générale par la qualité de ses récits. Il gagnait aussi sa soupe et sa bouillie d'avoine, ses rasades de "gwin ardent" (eau-de-vie) là où il avait été invité. Il est probable que quelques pièces de monnaie alourdissaient sa poche lorsqu'il quittait le quartier où il avait semé le rire et les larmes. C'était une rémunération-pourboire dont on dit qu'elle était modeste.

Que les acteurs professionnels soient reconnus

pour leur compétence et rémunérés, cela va de soi. Ils ont droit à la rétribution de leurs talents comme les saltimbanques d'autrefois. Ils le méritent doublement puisqu'ils s'érigent en pédagogues du groupe, en professeurs de théâtre et les amateurs engagés en tirent de réels bénéfices.

Que l'écriture de la pièce qui a demandé des heures et des heures de peine soit un acte payant supplémentaire va moins de soi. La majorité des gens présents ne conçoivent pas l'écriture comme un métier. A la rigueur un passe-temps. Le travail le mieux identifié est celui qui mobilise le corps et le corps, n'est-il pas au repos lorsque, penché sur un coin de table, on remplit une page, un formulaire, une carte postale ?

Est-ce bien du travail ces samedis après-midi passés dans la prairie à indiquer les déplacements, à hurler que l'on recommence, qu'il y a trop de lenteur, trop de précipitation ? Que les paysans sont trop retenus, les moines pas assez recueillis ? Ce travail, objectivement, relève du jeu, d'un jeu collectif qui satisfait un bon nombre, heureux avant tout d'être ensemble.

Lorsque les amateurs eurent connaissance des coûts des diverses prestations des professionnels (une enveloppe de cinquante mille francs) beaucoup furent surpris. Se posa alors dans les têtes la question de la professionnalisation. Les spectacles traditionnels ne mettent en jeu que des amateurs bénévoles, donnant de leur temps et de leur sueur pour l'animation de la collectivité. Où placer ces acteurs amateurs dont la prestation, in fine, rejoint en qualité celle des professionnels ? N'auraient-ils pas mérité, eux aussi, rétribution ?

Les discussions allaient bon train à la base. Rien de tel que l'introduction dans un collectif d'une somme d'argent non gagnée de l'intérieur pour poser la légitime question de sa distribution.



L'amateur doué se contente du plaisir des applaudissements. Le lendemain, il retourne au bureau auréolé de prestige et terrassé de fatigue. Le plantureux buffet campagnard qui a clos la dernière représentation a soutenu la fête jusque tard dans la nuit et les noctambules sont rentrés au petit matin.

La fresque historique fut l'occasion d'une relecture des rapports sociaux et des traits culturels propres à la région. Des travaux, efficaces et ingénieux furent fournis par des êtres discrets et dévoués mûs par une tradition de service muet aux autorités quelles qu'elles soient. Vingt couturières coupèrent et cousurent plus de deux cents tenues de scène sans réclamer la moindre rétribution. Des entrées gratuites furent accordées aux membres de leur famille.

Par contre, on assista à toutes sortes de fanfaronnades de la part d'êtres extravertis plus doués pour le jeu social que pour l'action efficace. Sachant l'enveloppe des aides importante, (l'association bénéficia, la première année, de quatre-vingt mille francs de subventions), certaines personnes offrirent leurs services en tant que professionnels, facturant leur prestation comme à l'occasion de n'importe quel chantier. Il n'y avait pas de raison de se dévouer pour une action soutenue ostensiblement de l'extérieur.

De tels événements sèment le doute dans les populations. D'un côté, par l'ampleur des moyens réunis, la collectivité franchit un pas dans la mise en scène de soi. Le spectacle est inédit, démesuré, novateur, impressionnant. Il supporte un regard extérieur exercé à juger toutes sortes de manifestations. Il se veut une exemple des capacités d'expression du pays qui se penche sur son passé, en extrait les grandes lignes, les colore et les anime par la mobilisation des bonnes volontés.

En même temps, il ramène dans la sphère du divertissement, toutes les oppositions, les discriminations qui émergent dans les autres sphères de la vie (le travail, le voisinage, etc...).

Or, l'aire du divertissement n'était-elle pas la dernière place de vie sociale où l'égalité régnait ? Dans cette aire, traditionnellement, c'est le plus adroit, le plus habile de son corps, le plus drôle, le plus chanceux qui gagne, qui est, un soir au moins, le premier ! Et ce talent n'est pas une qualité vénale. Tout au plus un don, parfois même une espèce d'hérédité.

En donnant à la mise en scène locale un caractère marchand (vendable au-delà de la sphère qui l'a produite), le groupe ravive les antagonismes sociaux qui ont pour fondement ici, le capital culturel. Le spectacle ne peut se monter sans remettre à jour la division sociale du travail. D'une part, les manieurs de symboles, de l'autre les manieurs d'objets.

Ceux que la formation met du côté de la symbolique sociale entrent en scène les premiers : conception, exposition, plaidoiries, interventions de toutes sortes, c'est le domaine des "intellectuels" pris dans un sens large. Rien de surprenant qu'ils rechignent aux tâches de la onzième heure, le collage des affiches ou le montage du podium. Ils ont travaillé des mois durant portant seuls, ou presque, la charge mentale que représente l'ensemble de ce projet.

D'autres apparaissent à cette heure. Ils sont restés en dehors de la préparation, persuadés d'être dépassés ou réticents à servir un projet étranger aux coutumes locales. Cependant, le temps passant, il semble qu'ils se ravisent, à moins que ce ne soit une stratégie délibérée. Ils offrent leurs services pour des tâches qu'ils connaissent bien : la sécurité, la lutte contre la fraude (un cadre naturel est mal clos), la billetterie, etc...Du même coup, ils participent, à leur manière, à cette aventure culturelle d'un nouveau genre.

On ne dira jamais assez la part irremplaçable des femmes dans ce type de mise en scène. Certes quelques tâches de dernière minute leur sont épargnées. Celles-ci relèvent des travaux lourds qui demandent un

engagement corporel sérieux. Par contre, elles sont présentes dès les préliminaires. On peut bien admettre que pas un spectacle ne se réaliserait dans les campagnes sans le travail féminin. De tous temps, les femmes de condition rurale furent mobilisées pour les fêtes, préparant les corps et les vêtements qui les enveloppent pour la cérémonie religieuse, préparant la table pour des repas améliorés, préparant la maison à l'évènement par un rinçage systématique.

Il se peut aussi que les charges maternelles et éducatives les maintiennent mentalement plus proches du jeu et de ses différentes formes d'expression. Toujours est-il que les premiers appels furent massivement entendus par les femmes, persuadées de détenir quelque savoir-faire utile à l'opération. Elles répondirent également selon un réflexe culturel bien connu dans les campagnes : "si je peux faire quelque chose", "si je peux vous être utile". Elles vinrent s'informer par petits groupes, rarement seules. "Si ma voisine veut bien m'accompagner, j'irai". Le recrutement se fit ainsi, par un procédé de tâche d'huile. Souvent les femmes mobilisèrent les hommes, plus réticents à s'engager dans un jeu codifié et contraignant.

Il est certain que dans les classes d'âge les plus élevées, au-delà de soixante ans, l'isolement menace les hommes et les femmes par l'éloignement des enfants adultes. Par réaction, les clubs du troisième âge sont très fréquentés et la pétanque et le domino sont d'excellents prétextes pour se retrouver. Les répétitions de la pièce ont été considérées par les plus anciens comme des occasions de retrouvailles, une nouveauté dans leur quotidien, l'occasion de côtoyer des inconnus au métier ambigu, les comédiens, et pourtant si aptes à créer une atmosphère chaleureuse et rare.

Des individus isolés, ne trouvant dans les multiples formes associatives existantes aucune satisfaction, s'inscrivirent dans ce projet et vécurent tout le printemps dans cette obsession de bien faire au bon moment. Des hommes âgés firent le pari de monter le podium sans trébucher alors que le metteur en scène exigeait l'abandon des lunettes (treizième siècle oblige !)

C'est sans doute l'un des bénéfices sociaux d'une telle initiative que de renouveler les manières d'être, de se porter, de se mouvoir, d'appréhender le monde. Chez les plus jeunes, c'est une leçon de maintien et de mouvement collectif comme en assure chaque jour l'école. Chez les adultes, c'est un réapprentissage corporel, une excitation nouvelle des sens.

#### 4- UN NOUVEAU RAPPORT A L'ESPACE ET AU TEMPS

On l'a déjà dit plus haut, souligner les aspérités de l'histoire locale afin de la rendre lisible de l'extérieur, oblige à réviser les méthodes traditionnelles de mise en scène. Et par les moyens que cela suppose, cela revient à fabriquer un produit marchand, à se soumettre à la loi de l'offre et de la demande, à escompter une plus-value aux multiples visages (monétaire, symbolique).

Ce qui frappe dans la préparation de cette fresque historique, c'est, à travers le choc de deux cultures (paysanne et savante, pour dire vite), le rapport à l'espace et au temps.

D'abord le rapport à l'espace. Toute la souffrance des apprentis acteurs vient, des semaines durant, des manques de repères. Bien que ces répétitions se passent en un terrain familier, la prairie où se déroulera le spectacle, leur désarroi est grand : "où dois-je me mettre ?" Vingt fois, il a été répondu à la question, mais vingt fois le sol semble se dérober, le chemin théorique à emprunter demeure invisible. L'immense connaissance paysanne ne semble servir à rien. On ne compte plus les

pas entre deux bornes bien réelles. On doit, tout en déambulant, imaginer, à droite, une bande interdite réservée au passage des chevaux, à gauche, l'arête du podium. La demande de tracés à la chaux au sol fut satisfaite et l'anxiété diminua d'autant. Reste l'apprentissage de l'orientation : étant donné l'emplacement du public, tous doivent en tenir compte et abolir définitivement l'une des dimensions de l'espace : on ne tourne pas le dos, ce qui est le refuge de tout néophyte embarrassé.

Ce dressage des corps, individuellement ou en groupe, s'impose quelle que soit la mise en scène. Elle est d'autant plus nécessaire que l'espace scénique est vaste (outre le podium de quatre-vingt mètres carrés, une surface au sol de plus de cent mètres sur cent). Là encore, il va de soi que ceux qui exercent les métiers du paraître (ils sont nombreux : le vendeur derrière son étal, le maître à sa chaire, le syndicaliste dans la salle de conférence) ont quelque avance en matière d'entraînement.

Et l'on s'aperçoit que dans la sphère ludique comme dans la sphère de travail, l'homme doit s'incliner devant les exigences de la technique. Ici, les débordements sont exclus : le faisceau de lumière a une trajectoire définie, elle contraint le figurant à un parcours sans écarts.

Il en est de même du temps. Si la mise en scène traditionnelle s'accommode de "blancs", de silences inopinés, ce retard de la réplique est mis au compte de la distraction, bien compréhensible, de l'acteur-amateur. Dans un spectacle tel que la fresque, ces manques sont une faute grave. Chacun doit anticiper, amorcer le mouvement avant même qu'il ne soit exigé, le faire naître de manière à ce qu'il apparaisse -tout naturellement- au spectateur, alors qu'il est le fruit d'un long travail sur soi qui exige un effort particulier du non initié.

L'effet de ce doublage des comportements (ici un geste s'achève alors qu'un autre est amorcé) est une

densité de l'instant, une atmosphère peuplée où chacun a consenti à se fondre dans un collectif vivant. D'une certaine manière, cette expression de soi fondue dans l'ensemble va à l'encontre du théâtre traditionnel où chacun est attendu et mis en valeur plus nommément.

Par les contraintes dictées par la technique, par les contraintes liées à la mise en scène contemporaine, les acteurs volontaires semblent soumis à des règles que l'on retrouverait dans l'industrie. Bien entendu, il s'agit ici de formes euphémisées de contraintes. Cependant, elles sont réellement ressenties tout au long de l'apprentissage et ce, d'autant plus que les amateurs de la figuration sont, en majorité, de culture paysanne, des travailleurs indépendants et souvent solitaires.

#### 5-LA CULTURE ET LE JEU SOCIAL ET POLITIQUE

Si une telle manifestation peut être désignée sous l'appellation "événement culturel", elle semble révélatrice de l'état des relations sociales au sein des collectivités qu'elle touche et du rapport qu'entretiennent les différents groupes sociaux à la culture.

Une telle opération qui fut, grâce à une météorologie favorable, sans déficit, apparaît, aux yeux de certains, comme une grosse entreprise de gaspillage. Car, comme il a été dit plus haut, les subventions doivent être consacrées à des problèmes sociaux réels non à une mise en scène de soi, activité se satisfaisant de bricolages confirmés. Le coût des spécialistes est estimé démesuré. Ne pourrait-on, à moindres frais, user de la lumière et du son selon des protocoles qui seraient maîtrisables par les gens du coin ?

Pour d'autres, le bénéfice est incertain. Encore heureux si l'on échappe au déficit ! Et que faire si la malchance vous accompagne ? N'est-on pas coupable d'avoir vu trop grand ? Ce qui déconcerta certains fut de constater que l'ensemble des aides échappait à l'association elle-même à cause du coût des forces engagées ( technique et savoir-faire théâtral) et que la trésorerie de l'association ne s'en trouvait que mollement reconstituée. Comment admettre un tel déploiement d'énergie sans jouir de cette contrepartie monétaire qui, bien que stérile des mois durant, satisfait ses détenteurs ?

Au cours des fêtes patronales anciennes, une partie importante des trésoreries familiales fondait aussi dans les manèges, les stands et les loteries et l'argent partait à l'extérieur, dans l'escarcelle des forains. Une partie demeurait sur place, comme il a été dit plus haut, dans les épiceries et les bistrots. Ces nouveaux spectacles comme "D'ors et de peine", s'exilant dans la nature, loin du bourg, ne rapportent rien au commerce local. Comment les défendre ?

La perception de l'enrichissement symbolique du groupe est inégale. Le fait que l'association regroupe des personnes relevant de trois communes ajoute à la confusion. En définitive, qui en tire profit ? Saint-Thégonnec où sont situées les ruines prétexte à mise en scène ? Guiclan ou Taulé dont les populations ont été plus nombreuses à fréquenter le site ?

Dans la tentative de réappropriation de l'évènement, les cartes ne sont pas claires. Un tel site et les perspectives envisagées (la réhabilitation des ruines) laissent augurer bien des interrogations. Quelle urgence à consolider un vieux tas de pierres ? Vers quelles contraintes supplémentaires va la population sommée de repenser l'espace en son centre, en sa périphérie ?

Toute nouvelle mise en scène, envisagée sous des prétextes divers dont la course au public extérieur, les

touristes, entraîne plus qu'un changement d'échelle, plus que l'adjonction de moyens techniques et de savoir-faire nouveaux. Elle repose, chaque fois, la question du sens et de la fonction sociale de la fête. Elle entraîne un redéploiement des statuts des metteurs en scène de la place (généralement les présidents d'associations). Introduisant un élément de comparaison, elle oblige à reconsidérer les autres manifestations locales.

Soutenues et organisées par les classes dominantes culturellement, ces opérations de l'été destinées à donner du pays une sorte de certificat "du bon usage de l'histoire", entraîne inévitablement une sorte de déstabilisation du consensus. Il n'est pas surprenant de constater les démissions de l'association de certains membres très actifs qui, à la réflexion, sentent qu'ils maîtrisent mal les facteurs sociaux, techniques et politiques mis en jeu dans de telles opérations. C'est, d'une certaine manière, reconnaître un autre pouvoir.



V-CULTURE SAVANTE-CULTURE POPULAIRE,  
QUAND L'OBJET CULTUEL DEVIENT OBJET CULTUREL

1-LA RESTAURATION DE L' ORGUE DE GUIMILIAU

"Ils nous l'ont changé !" L'avis était largement répandu et, à l'étonnement se mêlait une certaine indignation. L'instrument sacré qui s'était tu de longues années avait retrouvé son souffle mais non ses sonorités. A tout prendre, les paroissiens regrettaient presque les accents souffreteux qu'il rendait avant la réparation. L'oreille s'était faite à ses imperfections et n'en était nullement incommodée. Maintenant, quasi neuf puisque refait dans les timbres d'origine, l'instrument leur semblait étranger.

L'orgue de Guimiliau a été construit dans les années 1675-80 par Thomas Dallam, Sieur de la Tour, facteur d'origine anglaise, auteur de nombreux instruments en Basse-Bretagne. Les informations concernant les orgues de Guimiliau ont été mises à jour grâce aux recherches de Michel Cocheril qui a récemment soutenu une thèse sur cette instrumentation religieuse et ses facteurs anglais.

L'orgue de cette église baroque qui appartient à l'ensemble des enclos célèbres est placé dans une tribune très basse, la faible hauteur de la nef ne permettant pas un emplacement plus élevé. Si bien que les visiteurs peuvent admirer aisément les détails des panneaux sculptés qui ornent les côtés sud et est.

"L'orgue de Guimiliau comporte deux buffets dont la silhouette générale est bien dans la ligne des buffets Thomas Dallam, tels qu'on peut les voir à Sizun, Saint-

Melaine de Morlaix, Rumengol, Pleyben, Ergué-Gabéric ou Ploujean. Trois tourelles encadrent les plates-faces, la tourelle centrale plus élevée s'avancant comme une proue de navire. Le Positif est particulièrement riche de détails baroques : angelots lisant dans le même livre, aigle étendant ses ailes, trophées musicaux avec partition, feuillages et denticules extrêmement fins, sur les côtés, emblèmes de la noblesse et, sur les dômes, trois statues de musiciens, tout cela sculpté à profusion"(1).

Les particularités techniques de l'orgue sont connues également puisque le facteur d'orgues, Gérard Guillemin, auteur de sa restauration (20 000 heures de travail) en fait mention dans une plaquette-présentation à grand tirage. La vie de l'orgue ressemble à la vie des hommes : heures heureuses et années de tourment. Selon Michel Cocheril, au milieu du XIX ème siècle, il resta longtemps muet. On le rafistole et il sonne encore jusqu'en 1909. Mais, à cette date, il est devenu "injouable".

En 1939, une intervention malheureuse aggrave ses maux et c'est de nouveau le silence. Une réparation en 1959 permet d'en tirer les sons nécessaires à l'animation des offices mais l'orgue est à l'agonie. On le dit "pourri", "mort".

"Il menace de s'effondrer. A l'intérieur, les tuyaux s'affaissent, tombent les uns sur les autres. C'est un spectacle de désolation qui s'offre aux téméraires venus examiner l'instrument et qui alertent les services des Monuments Historiques. En 1983, la partie instrumentale est classée et, en 1986, la restauration complète de l'orgue -buffet et partie instrumentale- est confiée à Gérard Guillemin, facteur d'orgues à Malaucène. Elle sera menée avec succès de 1986 à 1989 et permet de faire entendre aujourd'hui l'orgue Dallam dans ses sonorités retrouvées".(2)

.....

(1) et (2) Michel COCHERIL, Guimiliau, plaquette de présentation de l'orgue restauré.

## 2- L'ORGUE, UN OBJET CULTUEL EN MUTATION

L'orgue a été, de tous temps, un instrument d'église. Immense, aux potentialités innombrables, il a orné les cathédrales comme les modestes églises rurales. Il a été également objet de rejet de certaines communautés religieuses estimant sans doute qu'il pouvait détourner l'homme pieux de son austère méditation.

De facture complexe, il est apte à exprimer des mélodies à caractère intime comme les accents guerriers les plus tonitruants. Il se distingue par l'étendue de son pouvoir sonore qui, lorsque l'organiste sort le grand jeu, fait rouler au-dessus des têtes des paroissiens, le tonnerre du ciel.

Les fidèles de la paroisse de Guimiliau ont perçu ainsi l'instrument de leur église. Bien que malade et affaibli, l'orgue donnait aux célébrations marquantes une solennité incomparable. Les entrées et sorties de messes, l'introduction aux chants traditionnels ou encore celle des Magnificat réveillaient les sensibilités des paroissiens les plus endurcis. Longtemps, ces populations n'ont disposé que de rares sources musicales : accordéons, pipeaux et, pour les plus nantis, cornemuses et bombardes.

D'une certaine manière, l'orgue a été aussi l'instrument d'initiation musicale du peuple. Les cohortes d'enfants des écoles privées (des filles essentiellement) suivaient les répétitions de chants préparant les grands événements d'église auprès d'un harmonium essoufflé dans un coin de salle de classe. Mais les chants devaient s'accompagner, le jour de la fête, de la force claironnante de l'orgue. Pour les enfants des écoles laïques que les parents dirigeaient tout de même vers l'église (au moins jusqu'à douze ans) l'orgue était l'instrument musical par excellence.

Pour tous, l'orgue assurait les ponctuations nécessaires à la vie des hommes. Il traduisait la joie des amours neuves le jour du mariage, exaltait la communauté le jour de Pâques ou de l'Assomption, soulignait la nostalgie des jours sombres de la Toussaint où on l'entendait égrener sa plainte.

A Guimiliau, l'instrument était devenu fragile, versatile comme un vieillard capricieux dont on tire quelques bribes jusqu'à son dernier souffle. En fait, tant que la ferveur communautaire a exigé ces rencontres périodiques empreintes de solennité, l'orgue a été soumis à de perpétuels rafistolages.

Et puis tout s'est relâché. La conversion obligatoire de l'assemblée aux psalmodies nouvelles (effet de Vatican II) a relégué quelque peu la pompe ecclésiale à l'arrière-plan. Les messes sont désormais des "moments et des lieux de paroles", ce qui n'exclut pas le chant d'ailleurs. Les offices sont devenus bavards, l'assemblée use de plus en plus de mots, mots étranges et obscurs pour des paroissiens bretonnants bercés dès leur enfance dans une liturgie latine et bretonne.

On peut noter que l'instrument musical est soumis aux mêmes règles que toute autre machine déclarée obsolète. Le moulin, le lavoir ne deviennent objets d'usage symbolique qu'à la mort du système socio-économique qui les a produits. Ici, on peut dire également que l'on est dans une phase de transition. C'est la fin d'une ère culturelle où l'hégémonie de l'église dans les communes rurales est ébranlée.

Cette fois, on n'envisage plus de rafistolages. L'orgue va être démantelé, désossé. Ses organes vont être transportés au loin, le sud de la France, pour de longues années afin d'y subir une totale restauration. Une association locale "Les amis de l'orgue", un recteur

gagné à la politique de sauvegarde du patrimoine, vont porter ce projet et collecter les fonds nécessaires à cette restauration, une part du coût de l'ouvrage revenant à la collectivité locale.

La longue gestation dans l'atelier du facteur d'orgues ne provoque pas l'oubli. Au contraire, la métamorphose programmée de l'appareil est dite, proclamée et l'orgue prend dans les esprits une importance qu'il n'avait pas auparavant. La privation momentanée de l'orgue est partagée avec le public des visiteurs de l'église, priés dès l'entrée d'excuser l'absence du grand musicien qui prépare un retour triomphal. Pour cela, ils sont invités également à joindre leur obole à celle des multiples donateurs où les pouvoirs publics se distinguent au premier rang.

Le souci de l'association, du recteur de la paroisse, du facteur d'orgue est la réhabilitation de l'orgue en tant qu'instrument culturel. Il ne s'agit plus, prioritairement, de donner de la pompe aux offices divins qui se sont accommodés d'un orgue électronique. Il s'agit d'ajouter à l'attraction des lieux visités chaque année par cent mille personnes. Et, dans un tel contexte, l'orgue, instrument prestigieux s'il en est, a toute sa place.

La cérémonie qui ponctua le retour de l'orgue fut très solennelle. L'église de Guimiliau était pleine à craquer. Dans le chœur, les autorités politiques, culturelles et religieuses (le Président du Conseil Général, l'évêque du diocèse et leurs suites). Au près d'eux, la famille de la dernière organiste. Tout ce groupe faisait face à l'orgue, à la foule assemblée dans la nef centrale. Cette dernière était occupée par des choristes, des élèves de cours d'orgue, des organistes confirmés, bref des initiés. Sur les bas-côtés, derrière les piliers, les gens de Guimiliau qui figuraient, par l'espace qui leur était réservé, le petit peuple.

L'amertume des Guimiliens, quelque peu dépouillés de leur fête, s'accrut au vu de cette rélegation. Certains quittèrent l'église dès le début de la cérémonie. L'objet "orgue" était captif d'autres maîtres, les mélomanes, qui détiennent les clés de son nouvel usage. Un exposé très technique, inaudible pour la plupart, sur les caractéristiques exceptionnelles de l'instrument, précéda la prestation musicale proprement dite. Puis l'orgue se fit entendre.

Tendant le cou et n'en croyant pas leurs oreilles, les Guimiliens furent introduits à une musique inconnue, venue de loin, comme le précisaient les initiés. Au fond d'eux-mêmes, les paroissiens se disaient : "Ils nous l'ont changé !" L'impression d'étrangeté était accentuée par le fait que, pour présenter aux érudits les richesses spécifiques de l'orgue de Dallam, l'organiste exécuta les morceaux les plus rares, les plus hermétiques à l'assemblée populaire. Les sonorités "tirées" au maximum vers les tonalités du clavecin, irritèrent la plupart.

Les fidèles, les personnes âgées demeurées attachées à toutes les choses de l'église, se sentirent dépouillées, trompées, malgré les efforts de leur pasteur les conviant à se réjouir d'une telle restauration.

La soirée inaugurale (le vendredi soir) fut qualifiée par les Guimiliens de "soirée du Ministère". Le dimanche suivant, une grand'messe solennelle qui fit grossir les rangs de l'assistance habituelle, marqua le retour véritable de l'orgue dans sa paroisse.

L'organiste Michel Cocheril qui en avait soutenu et suivi la réhabilitation, fut nommé titulaire de l'orgue restauré de Guimiliau. Sa charge lui fait devoir de se produire seul ou accompagné d'autres musiciens (bombarde ou flûte) dans le cadre de quelques concerts annuels. Ils ont lieu surtout l'été et sont fréquentés par les touristes. Chaque concert rassemble une centaine de personnes groupées dans la nef. Moins de dix Guimiliens sont présents. Le concert d'orgue demeure une pratique réservée.

Les obligations de l'organiste portent également sur le service ecclésial. Un dimanche sur deux, il accompagne l'office dominical et la maigre assemblée des fidèles peut de nouveau jouir de l'instrument qui souligne les moments-clé de la grand'messe. Et pour la plus grande satisfaction des présents (l'organiste y compris), celui-ci, la messe finie, prolonge sa prestation en jouant des morceaux de son choix. Bien des paroissiens demeurent dans l'église, un quart d'heure ou plus, savourant cette musique qui leur est spécialement dédiée.

Pour la modeste assistance dominicale, il y a donc eu une manière de réappropriation de l'instrument musical. Par contre, le concert, à dix-sept ou à vingt et une heures, au coeur de juillet ou août, lui reste étranger. L'orgue demeure un instrument d'église et il ne sonne jamais mieux qu'à l'heure divine, le dimanche matin, exceptionnellement à l'heure des vêpres.

Parmi les Guimiliens (rares) qui ont assimilé les deux usages (accompagnement de l'office et concert), des points d'interrogation demeurent. Quelle est la véritable mission de l'orgue ? Quelle est la musique qui lui est destinée ? Les antiennes, les Magnificat, les Credo, sans aucun doute. Mais par ailleurs ? Quelle est donc, à part ces partitions qui portent le nom de messes, la nature de ces compositions musicales qui datent de Louis XIV ? Est-ce bien de la musique d'église ? N'est-ce pas plutôt de la musique de cour plus propice à égayer le corps qu'à élever l'âme ?

Du coup, les morceaux choisis et offerts au public des concerts ne s'éloignent-ils pas des contenus religieux ? L'incertitude règne d'autant plus que, dans les paroisses voisines, dotées également d'orgue multisentenaire, la réticence des prêtres à céder l'église pour ce type de manifestations, certes de qualité mais ambiguës, est réelle. "L'église n'est pas une salle des fêtes-bis", dit l'un d'eux.

Il y a là une illustration des résistances à voir les lieux culturels devenir des lieux culturels. Un moyen, mollement dissuasif, de freiner des pratiques ou, du moins, d'en souligner le caractère exceptionnel, a été d'exiger une contribution monétaire. La paroisse reçoit mille francs en contrepartie de la mise à disposition de l'église pour le concert. Par ailleurs, on dit dans ces paroisses du Pays d'Accueil que l'"évêché n'est pas favorable à trop de concerts". De toutes manières, les virtuoses doivent remettre au prêtre le titre de tous les morceaux qui seront joués. De même lorsqu'il s'agit d'une chorale.

La restauration de l'orgue de Guimiliau illustre bien le glissement de fonction de l'instrument d'église par excellence. Elle révèle que ce glissement incertain vers des usages plus culturels que religieux ne se fait pas sans heurts et sans interrogations.

Au commencement de ce processus, une intervention de l'Etat, l'attribution de crédits, sans laquelle aucune opération n'est possible. Sur les lieux mêmes de la transformation, une association, un organiste et un prêtre farouchement partisans de la restauration. Ici, comme ailleurs, le processus de patrimonialisation aboutit à un élargissement des usages de l'instrument. En l'ôtant au cercle restreint des derniers fidèles, tous ceux qui ont soutenu sa réhabilitation le socialisent en somme. De relique de la paroisse, l'orgue devient le bien de tous. C'est là une des formes de la rencontre de l'Etat et du corps social local.



### Conclusion partielle

Depuis quelques années, la région dite des enclos est soumise à une politique patrimoniale conçue comme une mise en valeur du patrimoine collectif ou privé. Cette politique se désigne succinctement par la désignation, l'exposition et l'exploitation des ressources et des biens à valeur historique. Elle peut s'exercer sur des sites, des monuments, des savoir-faire et toutes formes d'industrie humaine.

Une politique incitative à la valorisation du patrimoine a nécessairement un impact sur les collectivités concernées. La mise en scène de la culture locale en direction d'observateurs étrangers entraîne des modifications sensibles de l'expression culturelle traditionnelle. Elle bouscule les pratiques, s'attaque aux représentations, engendre un redéploiement des forces sociales détentrices de ces savoir-faire particuliers.

Il convient alors de mesurer l'impact de ces formes nouvelles d'animation sur la société locale elle-même, d'évaluer sa capacité à renouveler ses modes d'expression. Si la région considérée demeure avant tout une région productive de biens (agricoles, industriels) et de services, il s'avère que la fragilisation du système socio-économique, les crises qui le secouent, amènent à poser la question de l'exploitation des biens symboliques.

Sans s'illusionner sur la rentabilité immédiate de telles ressources, on peut cependant prendre en compte les effets d'une exploitation des lieux historiques (sociabilité renouvelée, intégration sociale et profits).

La seconde partie de ce rapport introduit le lecteur dans un autre contexte, une commune péri-urbaine travaillée également par la question de sa mémoire et engagée dans la construction d'une image identitaire.

**DEUXIEME PARTIE**

**LA VIE AUTOUR DU LIN**

**UNE PATRIMONIALISATION**

**EN MARCHE**

## **SOMMAIRE**

**CHAPITRE 1**

**LE TERRAIN, L'OBJET D'ETUDE, SON APPROCHE**

1. Le Terrain

2. L'objet de l'étude : la patrimonialisation du lin dans une commune.

2.1. un événement culturel local important, la célébration de la Révolution Française

2.2. une patrimonialisation "en marche"

**CHAPITRE 2**

**LA MISE EN SCENE D'UNE CULTURE POPULAIRE,**

**AFFIRMATION D'UNE IDENTITE**

**I. Les acteurs engagés dans l'édification d'un patrimoine**

1. Les acteurs locaux

2. Les acteurs "extérieurs"

**II la mise en scène d'une identité :  
partage de savoirs et de pratiques, une  
méthode pour remonter le temps.**

**1. L'échange, un "outil" de travail  
pour la mémoire**

**2. Un appel aux pratiques et savoir-  
faire des "familiers" du lin.**

**2.1. mise en valeur des expériences  
acquises hier**

**2.2 prise en compte des savoirs  
d'aujourd'hui**

**3. Un aperçu des difficultés  
rencontrées**

**3.1. fête et travail, des situations  
bien différentes**

**3.2 le besoin d'utilité**

### **CHAPITRE 3**

#### **"PREALABLES" A UNE PATRIMONIALISATION**

**1. Développement d'une action  
collective, une démarche favorable à  
l'élaboration des "préalables".**

**1.1. l'enrichissement des tâches, le  
respect des stratégies individuelles...  
des facteurs propices à la dynamique de  
l'action**

**1.2. la recherche de qualité**

**2. Des approches croisées : un atout  
pour une patrimonialisation**

2.1. une recherche multidirectionnelle

2.2. une pratique de "regards croisés"

### **CONCLUSION**

### **ANNEXES**

#### **I. CULTURE ET TRAVAIL DU LIN (fiche technique)**

1. les semis
2. La croissance
3. L'arrachage
4. Le rouissage
5. La mise en gerbes et en meules
6. L'égrenage
7. Le broyage
8. Le teillage.
9. Le peignage
10. Le filage

#### **II. "LA VIE AUTOUR DU LIN", IMAGES DANS LA PRESSE LOCALE**

## CHAPITRE 1

|                        |
|------------------------|
| <b>LE TERRAIN</b>      |
| <b>L'OBJET D'ETUDE</b> |
| <b>SON APPROCHE</b>    |



### 1. Le terrain

Comme il a été indiqué dans la présentation générale de la recherche, les travaux ci-après constituent une étude "particulière", en ce sens qu'ils portent sur une commune, structure qui représente le cadre principal d'insertion des individus.

Plourin-lès-Morlaix est située en bordure Nord des Monts d'Arrée et par là-même très proche géographiquement du groupement de cantons considérés précédemment.

Il peut paraître surprenant d'inclure dans une même recherche des terrains si divers quant à leur taille, mais aussi leur histoire, leur forme juridique.

Plusieurs points ont conduit à considérer avec intérêt le rapprochement de tels territoires.

- L'analyse conduite dans les chapitres précédents a permis de mettre en évidence les représentations que les populations voisines des pays de Léon et de Trégor en Finistère ont mutuellement développées au cours des siècles.

Les recherches présentées ci-avant ont porté sur des collectivités du Léon.

Plourin-lès-Morlaix, est une commune située à la frontière du Trégor et du Léon, côté Trégor, ce pays coupé en deux au moment de la Révolution Française, lors du découpage administratif ayant permis la création des départements bretons.

- Les travaux antérieurs ont fait référence à des communes "sûres de leur passé". Il s'agit ici au contraire d'un territoire qui ne se connaît pas vraiment.

A l'inverse des cités déjà décrites, c'est l'histoire économique moderne (XIX<sup>e</sup> siècle) qui est ici la mieux connue... mais, la plupart du temps, celle-ci est interprétée comme l'illustration de l'histoire de Morlaix, la sous-préfecture voisine.

Aussi, peu regardée par les "spécialistes", la commune est par là-même peu connue et reconnue.

Il paraît important d'indiquer cependant que, depuis une dizaine d'années, sous l'impulsion de différents acteurs sociaux (élus, cadres culturels...), il s'y développe une démarche identitaire pour laquelle se mobilise volontiers une bonne partie de la population locale.

Quelques précisions permettront de mieux cerner les données structurelles et culturelles du terrain considéré.

Plourin-lès-Morlaix est une commune très étendue (4266 hectares), la plus vaste du canton de Morlaix, la ville limitrophe.

De tradition rurale, Plourin a connu cependant, à côté de l'activité agricole, l'essor puis le déclin de "petites industries" (papeteries, tanneries, travail du lin aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles). Certaines de ces activités sont restées vivantes dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, tels les teillages de lin, employant alors près de cent personnes.

L'exode rural lié aux modifications de l'agriculture et à la disparition successive de ces "fabriques", a provoqué une chute sensible de la population qui, de trois mille cinq cents personnes au début du siècle est passée à deux mille habitants vers 1960.

Puis, la commune, comme la plupart des agglomérations situées en périphérie d'une ville, a connu une augmentation importante de sa population.

Aujourd'hui, près de cinq mille personnes vivent dans cette collectivité locale où l'activité agricole reste encore importante, représentant près de dix pour cent de la population active.

On compte très peu d'entreprises sur ce territoire situé loin des grands axes de circulation.

Aussi, les catégories de professions intermédiaires et d'employés qui y sont représentées en grand nombre travaillent le plus souvent dans les communes voisines.

Le tourisme est peu développé, mais la vie associative et culturelle, elle, y est active. Différents équipements publics et installations collectives sont mis à la disposition de la population par les élus locaux qui déclarent "souhaiter permettre des loisirs spécifiques de qualité, autonomes par rapport à la ville la plus proche".

Fait assez rare pour des communes de cette taille, des structures culturelles fonctionnent avec des personnels professionnels depuis plus de dix ans.

Il en est ainsi de la Bibliothèque Municipale ou encore de l'Office d'Animation qui organisent différentes animations et assurent la coordination des manifestations réalisées à l'initiative des associations locales. Par suite, diverses expositions temporaires sont régulièrement proposées à la population de la commune et de ses environs ou, plus récemment, aux touristes, l'été, mais il n'existe pas de lieu culturel permanent réservé à ce type d'activité.

La définition d'une zone de protection du patrimoine, Z.P.P.A.U.<sup>1</sup>, a été l'occasion de faire l'inventaire des "richesses" patrimoniales, publiques et privées de la commune.

Cette initiative a été prolongée par la participation de la collectivité à la création, en Bretagne, d'une association des "Communes du Patrimoine Rural", un regroupement ayant pour objectif de donner une sorte de label "aux valeurs propres de la campagne".

Toutes ces démarches illustrent l'affirmation identitaire évoquée précédemment avec, à côté de la mise en valeur d'éléments d'architecture prestigieuse telle que l'église, la reconnaissance d'un patrimoine rural, le marquage d'objets et d'espaces symboles de la vie quotidienne et l'organisation de diverses actions de valorisation.

On peut alors constater pour ce nouveau terrain, des opérations, des "expériences" qui ne sont pas sans

---

<sup>1</sup>Z.P.P.A.U. : Zone de Protection du Patrimoine et l'Aménagement urbain. Plourin a été la première commune rurale de Bretagne à adopter ce document administratif (1988).

rappeler celles décrites dans l'étude précédente.

- La transformation du presbytère en foyer socio-culturel illustre la mutation des objets cultuels en objets culturels. De même, après restauration et mise en valeur, des lavoirs, des fours à pain, perdent leur caractéristique d'objets utilitaires et se trouvent transformés eux aussi en objets culturels.

- Des chemins creux, voies de communication d'hier, sont régulièrement aménagés à l'intention des randonneurs et cette réhabilitation du paysage donne lieu à divers travaux où se rassemblent les acteurs engagés dans la patrimonialisation de ces éléments du quotidien (activités de débroussaillage par exemple).

La commune étudiée cherche également à exprimer ses acquis culturels en célébrant localement des "événements" nationaux, qu'il s'agisse de la fête de la Musique ou de l'animation des journées du Patrimoine et de l'Environnement.

Ainsi, s'est-elle montrée partie prenante dans la commémoration des valeurs de la République, en 1989, ayant choisi de mettre en avant la vie du peuple plourinois à l'époque de la Révolution Française, retenant "le pain et le lin" comme thèmes symboliques d'une grande fête populaire organisée à l'occasion du Bicentenaire.

Cette manifestation, ainsi que les diverses initiatives prises à partir de cette "mise en scène locale" seront sujets d'interrogations quant "au bon usage de l'histoire dans la promotion touristique".

**2. L'objet de l'étude : la patrimonialisation du lin à Plourin.**

***2.1. Un événement culturel local important : la célébration du Bicentenaire de la Révolution Française***

Dans le contexte communal présenté ci-avant, le Bicentenaire de la Révolution française a été célébré tout au long de l'année 1989, par des conférences rappelant l'histoire de la Révolution en Bretagne, par la plantation d'arbres de la Liberté, par le développement d'actions éducatives (autour du thème "Révolution") dans les établissements scolaires de la commune...

De plus, diverses manifestations, festives et culturelles, ont été proposées à la population.

Comité du Bicentenaire, Municipalité, Groupe d'Histoire locale, Office d'Animation, Bibliothèque, Association des Retraités et du Troisième Age, Services Techniques Municipaux, des groupes, des personnes, aux sensibilités, aux statuts parfois très différents, se sont associés pour organiser, en septembre 1989, une manifestation placée sous le signe "du pain et du lin".

Comme il a été précisé, cette rétrospective du Bicentenaire a été l'occasion de célébrer la vie de la population plourinoise, en rappelant comment les paysans trégorrois de la commune, loin des réformes élaborées dans la capitale, cherchaient à continuer à vivre en cultivant

froment, seigle, blé noir mais aussi lin et chanvre.

- Une exposition centrée sur l'histoire du lin en Bretagne permit d'apprendre nombre d'informations sur cette plante, sa culture, son travail....

- Anciens et plus jeunes eurent plaisir à se rencontrer le temps d'une veillée pour égrener les souvenirs de certains, qui, à Plourin, à une époque assez récente (début du XX<sup>e</sup> siècle), cultivaient ou encore travaillaient le lin dans l'un des quatre teillages encore en activité.

- Enfin, la journée consacrée à la mise en valeur de divers savoir-faire, lors de la "Fête du Pain et du Lin", constitua le temps fort de cet anniversaire.

Il n'était pas très évident de rassembler autour d'une telle "mise en scène" et ce, à une date hors saison touristique, un choix d'ailleurs réfléchi : *"une manière de privilégier le spectateur local"*, une attitude significative quant à la représentation que certains membres de la communauté considérée peuvent avoir du "touriste".

Et le public a répondu massivement à l'invitation qui lui était lancée. Avec plus de deux mille personnes, la fête est devenue événement.

Dès l'inauguration, le maire avait précisé les objectifs recherchés par les organisateurs : *"Nous voulons associer la culture, au*

*sens originel de l'agriculture, avec la culture de l'esprit. Nous voulons également mettre en valeur notre culture collective".*

On avait retrouvé ce qui, hier, faisait la base de l'économie locale. Les "acteurs" voulaient se donner les moyens de la faire "revivre".

Le banal, le quotidien, tout ce qui faisait la vie rurale d'autrefois, éléments si souvent cachés, allaient être mis à l'honneur.

- Des topinambours, des panais, du froment, du blé noir, toutes ces nourritures constituant "l'ordinaire" d'autrefois, étaient cultivés à nouveau.

- Le four communal était remis en chauffe.

- Une parcelle de terre était ensemencée en lin.

Les recherches effectuées pour la préparation du Bicentenaire : consultation d'archives publiques, de traces écrites appartenant à des fonds privés, lecture "orientée" de certains espaces, ... avaient permis de s'assurer que la culture de cette plante était présente sur le territoire communal au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Mais, si à Plourin on avait la mémoire du lin "industriel"<sup>2</sup>, la commune, dans l'ensemble, n'avait pas conscience d'être associée à cette histoire ancienne du lin de Bretagne.

---

<sup>2</sup>On peut rappeler ici que de nombreux Plourinois, au XIX<sup>e</sup> siècle et XX<sup>e</sup> siècle, avaient connu les conséquences des fluctuations de l'activité linière.



Pas de tradition orale à ce sujet, peu de traces architecturales "prestigieuses", peu de traces écrites... Bien au contraire, les travaux de recherches universitaires effectués sur la place du lin en Bretagne pouvaient plutôt donner l'idée que Plourin, anciennement, se trouvait étranger à cette activité qui, alors, aurait pu démarrer sur le sol plourinois au moment de la Révolution Industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle..

Aussi, valoriser la vie des paysans au travers du lin déclaré cultivé localement il y a deux cents ans, c'était lancer une sorte de défi au langage officiel.

Cette approche de l'événement, et à travers lui, de l'histoire du "pays", a trouvé un écho favorable près de tous ceux qui ont participé à la fête populaire.

Les enquêtes réalisées ont permis de mettre en évidence que chacun avait trouvé grand intérêt à découvrir des marques ignorées de l'histoire collective de la cité.

## ***2.2. une patrimonialisation en marche***

Pour certains, cette fête correspondait à un événement précis. Par là-même, elle devait rester ponctuelle.

Pour d'autres au contraire, il était souhaitable de renouveler les échanges vécus lors du Bicentenaire.

1989 avait donné une occasion de mettre en route mémoires individuelle et collective. Il s'agissait de savoir poursuivre les recherches entamées.

Aussi, en 1990, sans anniversaire à célébrer, une manifestation festive a été organisée, portée à nouveau par une équipe de bénévoles. Après la "grande fête", une animation à vocation plus "familiale" a été proposée. Elle a permis de révéler à la population locale l'état des connaissances acquises sur la tradition linière plourinoise.

Cette seconde rencontre allait également montrer comment, en une année, des Plourinois s'étaient appropriés ou avaient cherché à "réhabiliter" un peu de "leur" histoire.

En 1991, le lin à nouveau a été "célébré". Et, cette fois, sous l'impulsion de certains des acteurs, le Centre de Loisirs de la commune a intégré dans son programme la découverte du lin. Des groupes d'enfants sont venus regarder et partager les façons de faire retrouvées ou mises au point pour

assurer culture et travail artisanal du lin.

Ainsi, durant trois années, des hommes, des femmes et aussi des enfants, se sont trouvés au coeur de manifestations aux styles et contenus spécifiques.

Amenés à se rencontrer au cours des festivités ou lors de leur préparation, ils ont pu échanger. La mémoire de chacun a beaucoup travaillé.

Rappeler, à partir du lin, une partie de l'histoire de Plourin, avait permis de mettre en valeur des lieux, des objets mais aussi des façons de faire, et par là-même les hommes et les femmes qui avaient su les faire.

Les diverses actions réalisées avaient progressivement transformé la représentation que les uns et les autres pouvaient avoir de l'histoire de leur commune.

Certains exprimaient alors le souhait que ces mises en valeur trouvent des prolongements durables. Des acteurs sociaux venaient de s'approprier un "nouveau patrimoine".

Reconnu par les siens, mais aussi par tous ceux qui suivaient cela "en voisins", ce patrimoine devenait "présentable" à un public plus large.

La lecture de cette démarche d'acquisition des "préalables" à une patrimonialisation, la recherche de son sens constituent les points qui ont retenu toute l'attention dans l'approche du sujet.

### 3. L'approche du sujet

La pratique de l'observation participante, et même plus précisément de "la participation observante", a permis de développer une réelle familiarité avec le domaine soumis à analyse.

La distanciation, façon de faire indispensable au chercheur pour espérer accéder à une compréhension de ce qui lui est donné à voir et partager, a également été recherchée.

D'autre part, si les éléments d'analyse suivants sont le fruit d'une réflexion personnelle, ils résultent également de la confrontation de points de vue avec des acteurs locaux, réalisée avec le concours de la Bibliothécaire-Documentaliste, tout spécialement à l'intérieur du groupe d'Histoire Locale ou encore lors d'un travail de terrain d'étudiants, dans le cadre d'un enseignement donné en Licence d'Ethnologie à l'Université de Brest.

Ainsi, des acteurs sociaux engagés dans les actions de "création ou valorisation d'images", ont bien voulu entrer en apprentissage d'implication et désimplication, cette alternance difficile mais indispensable pour donner une valeur scientifique à l'engagement pratiqué.

L'étude réalisée permettra de situer les acteurs responsables des mises en scène de reconstitution de l'identité locale.

Le travail présentera également les méthodes et moyens utilisés dans cette

commune péri-urbaine pour mobiliser une partie importante de la population autour de l'affirmation d'une identité collective rurale.

Il cherchera à analyser en quoi l'usage de l'histoire paraît jouer un rôle fondamental dans la reconnaissance de valeur par et pour les Plourinois eux-mêmes, et tentera d'expliquer l'importance donnée localement aux "préalables" dans la démarche de promotion touristique.

Enfin, cette analyse sera l'occasion de chercher à dégager dans cet appel à identité que l'on peut qualifier de "contre-offensive", les enjeux cachés derrière ces mises en scène d'identité, cet "objet-prétexte qu'il faut toujours chercher à aborder de manière détournée"<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> D.CHEVALLIER, A.MOREL, *Identité culturelle et appartenance régionale*, Terrain n°5, 1985.

## CHAPITRE 2

LA MISE EN SCENE

D'UNE CULTURE POPULAIRE,

AFFIRMATION D'UNE IDENTITE

En 1989, Plourin, commune péri-urbaine, sans emblème identitaire, mais à la frontière de deux pays à forte identité, décide de retisser la trame de ce qui faisait sa vie quotidienne au moment de la Révolution.

- la décision de mettre en scène la culture populaire,

- une manière de s'approprier un événement national,

- l'occasion d'une exploration de la mémoire collective.

L'analyse suivante permettra de présenter les moyens utilisés pour investir cette mémoire et la démarche suivie pour remonter l'histoire.

Elle pourra donner une illustration du rôle des pratiques dans la création ou l'affirmation d'une identité.

Elle tentera également de saisir le jeu des acteurs qui mobilisent leur énergie au service de productions festives collectives, ces occasions de développement des relations sociales : une façon de pratiquer la lecture d'une action qui, célébrant hier, se révèle créatrice de présent.

## I- LES "ACTEURS" ENGAGES DANS L'EDIFICATION D'UN PATRIMOINE

A l'image des mélanges dans lesquels le lin, aujourd'hui, se trouve souvent associé à d'autres composants pour la fabrication des tissus, un véritable "brassage de populations" s'est réalisé pour mettre en valeur les activités de travail autrefois nécessaires pour réussir la culture et la transformation de cette plante selon des procédés artisanaux.

A travers la mise en scène de ces activités, une partie de la communauté a accepté de mimer son histoire. Il paraît important de chercher à mieux situer les individus, les groupes qui, aujourd'hui, portent sur le devant d'une scène, des pratiques culturelles construites à partir d'hier.

### 1.1 Les acteurs locaux

Elus, responsables et membres des structures d'animation, passionnés d'histoire locale, des groupes comportant davantage de "gens nés ailleurs" que de "gens du pays" ont joué le rôle de metteurs en scène, d'animateurs ou encore de coordinateurs.

Ils ont fait appel à des Plourinois, "familiers" du lin ayant acquis hier dans le monde du travail, pratiques et savoirs sur le sujet.



Parmi les agriculteurs actuellement à la retraite, certains, en effet, à côté du blé, de l'orge et autres céréales ont cultivé cette plante jusque dans les années 50. Ils ont pu ainsi apprendre les méthodes à suivre pour obtenir un produit de qualité.

Comme on l'a déjà précisé, d'autres hommes et femmes, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ont, eux aussi, appris à travailler cette plante.

En tant qu'employés dans les usines de teillage de la commune, ils ont découvert les exigences à remplir pour transformer le lin en une filasse de qualité, stade précédent le filage réalisé, alors, dans des usines du Nord de la France. Certains, même, ont eu l'occasion d'acquérir expérience et savoir-faire en tant que paysan et ouvrier tout à la fois.

Ces "spécialistes" sollicités par le Comité d'organisation ont accepté volontiers de participer pleinement aux manifestations et à leur préparation, donnant leur avis, acceptant de montrer, démontrer et transmettre.

Les différents entretiens réalisés près des responsables des manifestations ont permis de saisir que *"sans eux, rien n'aurait pu être véritablement construit"*.

Cet appel aux compétences locales est un élément important car il traduit l'un des sens qui ont pu être perçus en analysant l'action engagée : à travers la mise à l'honneur de tous ceux qui, autrefois, devaient accomplir les tâches nécessaires pour obtenir un lin de qualité, l'un des enjeux était de démontrer une capacité à révéler les qualités de toutes celles et ceux qui restent habituellement "hors

célébrité"... Une attitude favorisée par l'événement pris en référence, à savoir la mémoire des valeurs du peuple.

A côté de ces "connaisseurs", appelés pour être "acteurs", et à côté des "promoteurs", différentes personnes de la commune, intéressées par les nouveautés introduites par l'évocation du passé, se sont, elles aussi, investies.

Retraitées pour la plupart, de l'agriculture ou non, elles sont venues découvrir le lin en participant aux différents travaux de semailles, d'arrachage ou encore de rouissage ou de mise en gerbes.

La présentation des acteurs locaux serait incomplète si l'on n'indiquait pas le rôle actif des personnels communaux sollicités dans le cadre de leur activité professionnelle et pouvant se considérer parfois comme "acteurs malgré eux".

En décrivant ainsi les personnes engagées, on risque de donner une image figée du groupe impliqué dans la valorisation des modes de vie et autres marques signifiantes de la culture locale.

Or l'action l'a montré. Chaque année, bien des transferts de rôles se sont effectués.

Des organisateurs sont devenus demandeurs pour apprendre les gestes et façons de faire des "familiers" du lin... tandis que certains des "habitués" ont largement participé à la

mise sur pied des programmes à proposer.

De même, l'enthousiasme et la passion des uns ont souvent eu pour effet de pouvoir entraîner les autres bien au-delà des intentions premières d'investissement personnel.

Faire travailler ensemble ces hommes et ces femmes aux habitudes, aux passés, et aux objectifs bien différents parfois pouvait sembler relever d'un pari impossible à gagner.

L'analyse donnera l'occasion de mettre en évidence ce qui, dans la démarche, a fait se développer des objectifs communs.

Elle donnera également des éléments de réflexion sur les difficultés qui ont pu se manifester dans le processus engagé.

## 1.2. les acteurs "extérieurs"

Si l'ensemble des acteurs locaux a été présenté, il est important d'ajouter que, la première année, un appel fut lancé vers des personnes extérieures à la commune.

Des contacts furent établis avec différents organismes spécialisés aujourd'hui dans la culture du lin pour s'approvisionner en graines de qualité et aussi profiter de conseils avisés.

De même, une association de retraités habitués à se produire dans diverses manifestations a été sollicitée. Elle a pu montrer au public les étapes de la filière-lin, c'est à dire les différentes transformations du produit et ce, selon des procédés artisanaux.

Ces précisions permettent de situer l'attitude des principaux acteurs.

En 1989, le travail de mémoire collective n'était guère avancé. Les connaissances locales de certaines chaîne opératoires étaient mal assurées.

Chacun souhaitant conduire une action qui mériterait l'obtention d'un "label-qualité", le groupe s'est entouré de personnes aux compétences reconnues : un appel aux experts a donc été lancé, par crainte de ne pouvoir faire face aux exigences nécessaires.

Dès la seconde année, une fois la confiance développée, la démarche fut marquée par une réelle autonomie vis à vis de toutes les "personnes-ressources" extérieures.

## II LA MISE EN SCENE D'UNE IDENTITE,

partage de savoirs et de pratiques...  
une méthode pour remonter le temps.

La démarche suivie pour mettre en valeur les ressources locales concernant "la vie autour du lin", a consisté à donner une place notable aux savoirs et acquis de tous ceux qui, hier, avaient eu à travailler cette plante, que ce soit à un bout de la chaîne ou à un autre.

L'échange, l'action et l'expérimentation, "outils" très utilisés dans la préparation et la réalisation des animations ont constitué les principaux moyens de reconstruction de la mémoire locale.

Cette façon de procéder a permis de faire revenir sur scène des "acteurs" associés à une partie de l'histoire du lin sur Plourin.

Elle illustre l'intérêt de faire appel aux témoignages, ces sources nouvellement reconnues comme porteuses d'Histoire et souligne le rôle de l'action comme moyen original et efficace de collectage de la mémoire locale.

Les différents sujets et objets d'échanges, les occasions de mise en commun de pratiques, les conditions de réalisation et par là-même les facteurs de facilitation ou au contraire de restriction ont pu être regardés et analysés.

*1 L' échange, un "outil" de travail pour la "mémoire"*

Entre ceux qui ne savaient pas et ceux qui savaient, ceux-là même qui avaient appris hier à regarder le lin grandir, à le toucher, à le sentir... de nombreux échanges ont permis de mettre au point techniques et façons de faire nécessaires pour mener à bien les différentes animations.

Si les contacts personnels ont été fréquents et riches, le travail en groupe a été précieux, réalisé à l'occasion d'expositions, de visites de sites ou de rencontres diverses.

Ainsi, en 1989, une veillée a constitué un élément marquant pour l'activation de la mémoire collective. Elle a pris également une place déterminante dans l'édification des "préalables".

De nombreux habitants de Plourin, mais aussi des communes voisines, se sont réunis sur les lieux d'une exposition présentant l'histoire de la culture et du travail artisanal ou industriel du lin en Bretagne autrefois. Entourés de plantes sur pied ou en "bâton"<sup>(1)</sup>, mais aussi de peignes et bancs à égrener<sup>2</sup>, les personnes présentes ont sollicité la mémoire et le savoir des "spécialistes".

Les anciens liniculteurs et anciens tailleurs Plourinois de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, invités à se raconter, ont peu à peu livré leurs expériences. Des épisodes heureux ou

---

<sup>1</sup> Expression rencontrée dans les inventaires après décès du 18<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> Une présentation des étapes principales de la culture et du travail artisanal du lin, sorte de fiche technique, est donnée en Annexe.

difficiles et même douloureux de cette période passée ont pu être dits car le style des échanges, marqué par la simplicité, a permis à chacun de s'exprimer avec sincérité.

Petit à petit, le public s'est trouvé totalement convaincu : le thème retenu pour célébrer l'Anniversaire était vraiment le bienvenu... "*car Flourin, à plusieurs époques, avait bien rimé avec lin*".

En fin de soirée, une agricultrice retraitée s'est installée sur un banc à égrener et s'est mise à refaire des gestes "oubliés" depuis bien des années, n'hésitant pas à interpeller les "spectateurs" pour l'aider à séparer au mieux les graines des tiges de lin séché.

Ce fait permet de saisir, au même titre que les éléments qui seront présentés ultérieurement, le rôle donné à l'action pour retrouver l'histoire et la faire connaître.

## 2. Un appel aux pratiques et savoir-faire des "familiers" du lin

Après la veillée, le groupe constitué pour organiser le "menu de l'Anniversaire", se déclarait décidé à tout mettre en oeuvre pour montrer du lin plourinois, "dans tous ses états".

Il fallait assurer le suivi nécessaire pour obtenir une plante dont chacun serait fier.

Ces diverses opérations constituèrent des occasions de

restitutions ou d'appropriations de savoirs et de savoir-faire.

Elles permirent à tous ceux qui y participèrent, comme acteurs ou comme spectateurs, de découvrir non seulement un produit mais le rôle joué par les hommes pour obtenir celui-ci.

### *2.1. Mise en valeur d' expériences acquises hier.*

La conduite de l'arrachage du lin a constitué un terrain privilégié de mise en commun de techniques et de pratiques et s'est révélée riche d'enseignements divers.

#### *- restitution de savoir-faire*

Pour les uns, il s'est agi de retrouver des acquis (plus ou moins enfouis ou un peu déformés), obtenus hier, par mimétisme près des parents, ou encore par application de consignes précises... car le lin est une plante fragile "qu'il faut apprendre à prendre".

Ceux-là ont démontré combien une telle opération pouvait être rapide et de qualité tout à la fois, assurant au "travail" un rythme régulier, avec, à chaque gerbe, une certaine quantité arrachée.

#### *- apprentissage de techniques "nouvelles"*

A côté de ces hommes et femmes d'expérience, certains acteurs avaient tout à apprendre.

Quelques novices, n'ont guère su ou voulu se soumettre aux lois



d'imitation que nécessite toute initiation, persuadés peut-être de pouvoir découvrir par eux-mêmes les secrets de l'opération.

D'autres, inquiets sans doute devant tant d'inconnu, ont parfois attendu longtemps avant d'oser participer... Une façon de se comporter qui a, évidemment, entraîné diverses taquineries.

Pour la plupart, cependant, les personnes présentes ont su saisir cette occasion d'apprendre.

Comme pour tout apprentissage, les erreurs n'ont pas manqué : travail désordonné, pratiques un peu gauches (poignées de lin irrégulières ou bien encore mal disposées sur le sol pour permettre un rouissage efficace)...

En regardant faire les "spécialistes", en sachant profiter de l'enthousiasme, du dynamisme, de l'aide de ces "gens de métier", la technique peu à peu, a pu s'assimiler... mais *"la surface cultivée n'a jamais été suffisante pour permettre réellement au métier de rentrer"*.

La participation observante qui a été pratiquée a permis de saisir combien les "anciens du lin" avaient apprécié de voir leur "travail" reconnu et comment les "nouveaux" estimaient avoir enrichi leur capital de connaissances et d'expériences.

Ainsi, les façons de procéder ont contribué à mettre en valeur le simple, le banal, répondant au projet de valorisation de la culture populaire.

Et l'approche pratiquée a suscité une sensibilisation, une mobilisation ou tout simplement la reconnaissance de valeur, par un grand nombre de personnes.

\* Les uns ont apprécié cet appel à la mémoire de ce qu'ils avaient vu hier, et à la restitution des pratiques anciennes.

\* D'autres ont découvert combien l'essai d'appropriation de techniques "nouvelles" était source d'un réel enrichissement, mais aussi le révélateur de difficultés à surmonter avant d'atteindre un certain "art de faire".

## ***2.2 Prise en compte des savoirs d'aujourd'hui***

Par souci de qualité ou parfois de facilité, à différentes étapes de la culture et du travail du lin, les acteurs ont cherché à apporter telle ou telle acquisition récente.

La mise en gerbes, décrite ci-après à titre d'exemple, a été l'occasion de mêler savoirs acquis hier et pratiques actuelles.

Après le rouissage, le lin est mis en bottes. Les gerbes sont alors liées avec quelques tiges puis rassemblées en une meule en attendant que la plante soit utilisée ou engrangée.

Durant les trois années de fête autour du lin, un certain temps s'est écoulé entre cette opération et la date de la manifestation. La fibre risquait d'être abîmée par trop d'humidité. Chaque fois, il a été proposé de disposer sur le sol un grand film de plastique... et la plante, en attente, s'est ainsi très bien conservée.

L'évocation de cette démarche permet de préciser la représentation que certains responsables avaient des différentes animations. *"Il ne s'agissait pas de faire croire à une fidèle reconstitution du passé, une "prétention", d'ailleurs, qui n'aurait pu faire illusion!"*

Les hommes et les femmes "engagés" ont ainsi pu s'affirmer tels qu'ils sont aujourd'hui.

Cette approche, par le sentiment de liberté qu'elle a autorisé, a constitué un facteur d'authenticité. Elle s'est révélée importante car

chacun des participants s'est senti accepté dans sa globalité : l'histoire pouvait "se revivre" sans rigidité excessive.

Il faut cependant ajouter qu'un tel mode d'intervention exige de l'attention et une grande rigueur pour repérer ce qui relève des acquis d'hier et les distinguer des pratiques d'aujourd'hui.

Il faut faire preuve d'un réel souci de communication pour expliquer cette distinction et ne pas prendre le risque de provoquer dans les esprits des spectateurs et même de certains acteurs, quelques possibles confusions : un recul qui est apparu difficile à avoir "dans le feu" de l'action.

Ce point souligne la difficile synthèse entre passé et présent.

La reconstitution d'une identité sur la base de savoirs et de savoir-faire vécus dans une fête n'est pas sans rencontrer quelques difficultés.

### 3. Un aperçu des difficultés rencontrées

Les manifestations festives et culturelles décrites précédemment occupent en quelque sorte une place charnière, exprimant à la fois des pratiques professionnelles d'hier et devant répondre aux besoins des activités ludiques d'aujourd'hui.

Une telle situation peut être source de gêne, voire d'embarras pour certains des acteurs, peu habitués à ces mélanges de genres.

#### *3.1. fête et travail, des situations bien différentes.*

Comme les faits l'ont montré, les échanges, les partages, les mises en commun de pratiques ont permis à une bonne partie de la collectivité étudiée de remonter l'histoire des hommes et des femmes qui, hier, à Plourin, travaillaient le lin.

Ces échanges se sont déroulés dans l'aire des loisirs, une situation qui présente des limites pour l'approche précise d'une histoire du travail!

L'exemple ci-dessous permettra d'illustrer les différences de contraintes et d'enjeux que l'on peut rencontrer en situations de fête, par rapport au travail.

*- des références différentes, (choix du terrain pour la culture du lin).*

L'année du Bicentenaire, il fallait une parcelle dans le bourg et d'accès facile. Le terrain de la future "maison de retraite", en plein coeur de la commune, allait faire l'affaire.

Le pratique l'avait emporté... le symbolique aussi pouvait avoir joué. Demain, les résidents pourraient se sentir pleinement associés à la vie de leurs ancêtres qui, en 1789, cultivaient lin, chanvre, blé, panais, topinambours... ces plantes semées à nouveau, deux cents ans après, sur les terres de "la future résidence pour anciens".

L'année suivante, le même champ, à nouveau, a été travaillé. Mais la troisième année, les données ont changé. Labours et semailles furent organisés le jour de la fête du cheval, autre manifestation locale. Alors, cette fois, par commodité, le lin futensemencé sur le terrain de cette nouvelle fête.

Dans tous les cas considérés, la qualité de la terre<sup>3</sup>, facteur déterminant de la quantité comme de la qualité de lin obtenu à la récolte, n'avait pas été la référence prise en considération.

Cet exemple illustre la différence entre une situation réelle de travail, marquée par un souci de production et de rentabilité, et une fête dans laquelle la notion de rendement n'est pas fondée sur les mêmes critères.

---

<sup>3</sup>La terre doit être riche et limoneuse.

Cet aperçu montre également comment fête et travail ne sont pas soumis aux mêmes contraintes.

*- le risque de "folklorisation" (appropriation de techniques inconnues de tous les "familiers locaux").*

Une fois le lin séché, on sépare les capsules de graines de la tige de lin. Les tiges sont introduites dans les dents d'un peigne appelé égrenoir. L'égrenage, cette première étape de traitement du lin, a déjà été décrit en évoquant la veillée. Ce travail a été expérimenté autrefois par plusieurs Plourinois, principalement des femmes, souvent sollicitées pour remplir cette tâche à la ferme.

Ce traitement du lin doit être complété par les opérations de broyage et de teillage. Il s'agit de débarrasser la filasse des débris de bois, le "kanastr"<sup>1</sup>, comme disent les "habitués".

Avant la mécanisation, après avoir écrasé la paille avec une broie, on la battait ensuite au moyen d'une espade plantée sur un banc.

En 1989, personne ne pouvait dire comment se pratiquaient broyage et teillage artisanaux". A Plourin, en effet, site de plusieurs usines de teillage, dès avant 1850, ces opérations se faisaient industriellement selon le procédé des moulins flamands.

Aussi, comme on l'a déjà indiqué, la première année, un groupe "d'extérieurs" avait été sollicité pour montrer aux acteurs

---

<sup>1</sup> Le "kanastr", terme breton pour désigner la chènevotte.

locaux comment fibres et bois pouvaient être séparés et traités.

Puis, la deuxième année, forts d'avoir regardé puis de s'être entraînés, les Plourinois eux-mêmes ont voulu assurer les étapes nommées.

Une "appropriation" des techniques était osée!

L'année du Bicentenaire, en tant que spectateurs du broyage et teillage "à la mode d'antan", les différents acteurs avaient su observer... mais le temps, pour bien s'imprégner, avait été très court.

Après, à l'entraînement, il leur manquait l'exemple. Personne à "imiter", personne pour critiquer! Aussi, des approximations ont pu être constatées quant au choix des outils fabriqués localement ou encore sur les procédés de traitement des fibres.

De telles descriptions permettent de comprendre les difficultés rencontrées en voulant montrer des gestes du travail appris lors d'une fête.

Elles illustrent le besoin déjà évoqué de chercher les repères de ce qui fait l'objet d'une reproduction ou au contraire relève d'une adaptation, voire d'une création, dans une action qui mélange restitution et appropriation.

Sans véritable enjeu du côté production, une place conséquente est laissée disponible pour le jeu et l'imagination, ce qui se comprend aisément quand il s'agit de fêtes...



ces manifestations dont l'une des "missions" est de chercher à faire oublier l'ordinaire.

Ces données montrent également la nécessité de prendre pas mal de précautions lorsqu'un projet inclut de procéder à une transmission de pratiques et de savoir-faire.

Bien des déformations peuvent se manifester, auxquelles peut s'ajouter le risque d'illusion, une situation facile à se développer lorsque des enfants se trouvent invités à regarder et puis à appliquer<sup>5</sup>... car, ces nouveaux acteurs, prêts à vivre dans la fête leur propre imaginaire, ne sont guère formés pour faire les distinctions qui, pourtant, parfois, seraient bien nécessaires.

### *3.2 le besoin d'utilité*

Il est un autre point à ajouter pour tenter de cerner à la fois les richesses et les difficultés des situations analysées.

Des "familiers" du lin, tout comme des agriculteurs retraités, tous ces acteurs fidèles à participer à toutes les animations, ont su manifester les impressions laissées par l'action dans laquelle ils étaient impliqués. Ils ont ainsi donné quelques unes des représentations que peuvent avoir les différentes personnes engagées dans une même entreprise.

---

<sup>5</sup>Des "familiers" du lin ont exprimé leur surprise face à cette démarche : "Moi, je n'ai commencé à arracher le lin qu'à seize ans".

Il en est quelques uns qui, ayant accepté de faire ressurgir savoirs et savoir-faire acquis dans le travail, ces gens heureux de pouvoir évoquer avec sérieux et qualité des traits de leur vie passée, très vite, se sont interrogés : *"S'agit-il au total d'être ou de jouer à être agriculteur ?"*

Ainsi, les organisateurs furent interpellés : *"Cui, mais ce lin, à quoi va-t-il servir?"* a demandé l'une des personnes confrontées au délicat travail du rouissage sur pré.

A court terme, cette "actrice" avait pu être rassurée. Le lin cultivé avait été travaillé puis filé la prochaine année dans le cadre de l'animation pédagogique engagée avec les enfants... mais cela ne pouvait être considéré comme "la" solution à la délicate question des débouchés.

Une telle déclaration joue le rôle d'une invitation pour les responsables des animations qui viennent d'être décrites...

Une proposition de réflexion sur le sens réel de toutes ces mises en scène...

Une occasion de développer toujours plus de lucidité dans le regard porté sur l'action engagée et sur ses prolongements possibles...

Une façon de faire avancer la pensée concernant le passage du ponctuel au durable.

Une question d'importance pour le développement des préalables à une patrimonialisation.

## CHAPITRE 3

PREALABLES A UNE

PATRIMONALISATION

Les faits précédemment décrits ont pu montrer comment la célébration d'un "événement" a joué le rôle de révélateur et s'est révélé être un important facteur de reconstruction d'une identité.

A Plourin, "le quotidien", thème mis en scène pour commémorer les valeurs de la République, a retenu l'attention d'un grand nombre de personnes qui se sont senties pleinement concernées par ce sujet.

Mises en mouvement, prises de conscience, mais aussi de confiance, développement d'un travail de mémoire, individuel et collectif, ... sont peu à peu devenus les caractéristiques des actions menées dans cette commune pour valoriser "la vie autour du lin".

Durant trois années, des manifestations aux styles et contenus présentant chaque fois des variantes sensibles, ont permis de diversifier les procédés de réactivation de la mémoire et apporté des éléments de réponse à un besoin collectif de reconnaissance et d'existence.

Prétextes à innovation, à créativité, elles ont joué le rôle de moyen de communication.

Ainsi, petit à petit, des individus, des groupes, susceptibles d'assurer la valorisation du patrimoine-lin ont appris à connaître et à reconnaître la valeur de ce "produit" sur Plourin : une attitude fondamentale pour envisager la transformation d'une suite de mises en scènes ponctuelles en un projet de longue durée, pour accepter de se donner à voir de façon permanente, pour entreprendre ainsi la

réelle promotion touristique d'un "produit".

L'étude suivante cherchera à mettre en valeur les facteurs qui, sur le territoire considéré, semblent jouer le rôle important de "préalable" dans ce processus de patrimonialisation.

### **FACTEURS FAVORABLES A UN PROCESSUS DE PATRIMONIALISATION**

La façon dont l'action s'est construite, c'est à dire la manière dont les individus et groupes se sont mobilisés, la pluralité des médiateurs utilisés peuvent être considérées comme des éléments particulièrement signifiants dans l'élaboration des "préalables" considérés.

D'autre part, la multiplicité des outils utilisés pour mettre en lumière les signes de l'histoire du lin sur la commune, ainsi que la pratique d'une confrontation des différentes formes d'exploration du passé, peuvent être interprétés comme facteurs favorables à l'appropriation ou la réappropriation de l'histoire et de la culture locales par les habitants eux-mêmes : une autre condition pour la patrimonialisation!

1. développement d'une action collective, une démarche favorable à l'élaboration des préalables.

Le travail de groupe qui a été réalisé pour organiser les valorisations ponctuelles du patrimoine-lin, présente des caractéristiques de mobilisation des ressources individuelles qui ne sont pas sans rappeler celles de la construction d'une action collective<sup>1</sup>.

Cette construction concerne les individus ou groupes impliqués directement dans la mise en scène des marqueurs de culture populaire mais également ceux qui, d'une manière ou l'autre ont bien voulu répondre aux sollicitations des organisateurs ou encore les personnes qui ont joué un rôle stimulant en sachant faire part de leurs interrogations.

Une telle démarche provoque une réelle appropriation des actions de valorisation par les acteurs, qu'ils soient "engagés volontaires" ou "appelés". Elle assure le développement de réseaux d'information et de communication, des conditions importantes en tant que préalables à la mise en valeur, pour l'extérieur, des ressources répertoriées : toute patrimonialisation, en effet, demande, pour être réalisée, l'accord et la coopération des populations concernées.

Les points suivants permettent d'illustrer quelques unes des expressions de cette action collective.

---

<sup>1</sup> P. MANN, *L'action collective*, A.Colin, coll.U, 1991

*1.1. L'enrichissement des tâches, le respect des stratégies individuelles, des facteurs propices à la dynamique de l'action.*

D'une année à l'autre, on a pu voir s'étendre le champ d'intervention de ceux qui avaient pris en charge la représentation de "la vie autour du lin".

Ce fait a été pour chacune des personnes concernées un facteur de réel enrichissement. Cette façon de procéder a constitué un élément déterminant pour la dynamique de l'action engagée.

En évitant de rester figé au niveau des connaissances établies, en acceptant invention et innovation, le groupe s'est donné les moyens nécessaires à l'apprentissage d'une action collective qui, pour se construire, a besoin d'un cadre ne présentant pas trop de rigidité.

*1.2. La recherche de qualité*

L'observation et l'analyse permettent de présenter la recherche de qualité comme donnée caractéristique des diverses actions organisées.

Tous ceux qui ont pu approcher le travail réalisé pour cultiver le lin se sont déclarés frappés par l'enjeu que chacun, chaque fois, se fixait : obtenir un produit qui serait reconnu de bonne qualité.

Ce désir de "faire du beau travail", dans le cadre d'un acte gratuit, la recherche continue d'un "contrôle qualité" peuvent être

interprétés comme les manifestations d'un esprit d'entreprise.

Ces attitudes, ces manières d'être ont fait se développer des relations de qualité entre les différentes personnes concernées.

Ainsi, l'atmosphère qui a régné lors de l'arrachage, du rouissage ou de la mise en gerbes du lin, a rappelé à plus d'un l'ambiance des grandes journées de travail d'autrefois.

Des signes d'amitié se sont également manifestés au moment des soirées où se sont retrouvés, loin de la fête et des regards "extérieurs" tous ceux qui, chaque année, côte à côte, avaient bien voulu oeuvrer.

Ces traces se repèrent encore, aujourd'hui, à distance, à la façon dont les uns et les autres se saluent quand l'occasion leur est donnée de se rencontrer.

Les diverses actions où se sont groupés jeunes et anciens, Plourinois de souche ou encore d'adoption ont donc permis de tisser des liens assez profonds, exprimant ainsi comment Hier peut être une aide pour bien vivre aujourd'hui.

Mais, les observations ont permis de saisir combien cette qualité de relation n'avait pas un caractère spontané.

Des préalables, parfois longs, ont été nécessaires, car la rencontre, la découverte de l'autre, ne se font pas sans demander du temps.



Ainsi, à chaque étape de la culture du lin, ou encore dans les fêtes, lors des "démonstrations", il a fallu apprendre à mieux connaître chacun, l'accepter, l'écouter, le deviner parfois... Un travail qui a pu se montrer délicat, et qui a, plus d'une fois, demandé un certain savoir-faire.

La rencontre entre enfants et retraités en donne un exemple intéressant. Il a fallu l'intervention d'un intermédiaire pour que les deux groupes s'apprivoisent vraiment : un préalable obligé pour réussir un travail collectif dans lequel, par la suite, on a pu voir se développer, échange, partage et même complicité.

Ces différentes observations illustrent pleinement les rapports sociaux de tous ces gens qui, aujourd'hui s'engagent dans des actions de valorisation du patrimoine-lin sur le territoire déterminé.

Relations de pouvoirs ou bien de dépendances sont vécues de façon différente selon l'âge, la personnalité, le "statut" de chacun ou encore selon le système d'organisation proposé...

Tous ces "facteurs humains" peuvent être considérés comme des éléments signifiants à prendre en compte dans l'organisation de mises en valeur de patrimoine pour un public plus large que le local.

2. Des approches croisées : un atout pour une patrimonialisation

La mise en commun de pratiques et de savoir-faire, en faisant toujours référence au concret de la vie, a joué le rôle important d'amorçage de la mémoire et a permis d'augmenter peu à peu la connaissance des "traces" de l'activité linière ancienne sur la commune.

Mais, les limites de ce seul mode de collectage sont apparues à certains acteurs.

L'attention portée au dire tout comme au faire ne pouvait suffire pour répondre au besoin de garantie et d'authenticité qui était recherché.

Certains acteurs ont alors souhaité diversifier les moyens d'investir la mémoire. et développé des confrontations

2.1. *une recherche multidirectionnelle*

Peu à peu des confrontations ont pu se faire entre les données recueillies à partir des pratiques, des savoir-faire ou des échanges divers avec l'histoire inscrite dans l'espace, la pierre ou les écrits.

Ainsi, le travail sur les habituels témoins de l'historien s'est fait sans abandonner pour autant celui "sur le vivant".

Cette façon de faire peut être considérée comme l'expression "d'un bon usage de l'histoire" dans l'acquisition des préalables à une patrimonialisation.

*- un travail sur l'écrit*

Les recherches réalisées sur les "traces écrites" à l'occasion de la préparation du Bicentenaire de la Révolution Française avaient seulement permis de "vérifier" que la vie d'alors, à Plourin, était bien marquée par les activités de culture et de travail selon des procédés artisanaux.

Mais, comme on l'a déjà rappelé, cet aspect de l'histoire était très mal connu et même méconnu...

Pas de transmission orale, pas de traces dans les travaux d'érudits ou d'universitaires traitant de la place du lin dans l'économie de la Bretagne d'hier.

Cette dernière constatation peut d'ailleurs trouver une explication dans la difficulté de trouver des informations sur la commune étudiée, une difficulté qui est en grande

partie due à une décision administrative prise justement au moment de la Révolution, c'est à dire la création des Départements Bretons, un point qui a déjà été évoqué.

Celle-ci a entraîné la définition de nouvelles frontières, provoquant la séparation de paroisses réunies précédemment sous l'autorité d'un même évêché.

Ainsi, Plourin, avec quelques autres communes du Trégor, s'est trouvée rattachée au Département du Finistère et à l'évêché de Quimper et de Léon, tandis que la majorité des communes de ce même Trégor, ont été intégrées aux actuelles Côtes d'Armor et à l'évêché de St Briec et de Tréguier.

Cette nouvelle définition des autorités laïques et religieuses a donc séparé les paroisses trégorroises et est à l'origine de bien des complexités lorsqu'on cherche à accéder à diverses archives, car les sources d'informations sur la commune, selon les périodes considérées, se trouvent réparties dans plusieurs directions.

Aussi, des recherches sur le Plourin des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles peuvent être parfois déclarées infructueuses... tout simplement parce qu'en référence à cette nouvelle organisation, elles sont conduites parfois en "intégrant" la commune au pays du Haut-Léon.

Il s'agit chaque fois d'un point de vue "extérieur" qui ne saurait être celui d'un chercheur local car les habitants de Plourin se reconnaissent pleinement de la famille du Trégor.

De telles difficultés pour aborder la réalité, loin de décourager, ont eu plutôt un effet stimulant car le désir était grand localement d'approfondir des recherches qui donneraient l'occasion d'apporter des idées neuves, et de pouvoir ainsi rectifier quelques "oublis" mal acceptés !

Listes nominatives, actes de prisage, inventaires après-décès et autres pièces archivées ont été consultés. Ces recherches ont permis d'ajouter diverses informations et précisions sur la culture et le travail du lin réalisés par les paysans de Plourin au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ainsi, les surfaces de terre ensemencées en lin ont pu être répertoriées. La mention des outils nécessaires autrefois à la culture ou au travail de la plante a été relevée dans les inventaires après-décès qui ont été consultés.

Cette démarche a été encouragée par l'attitude participante de certains érudits locaux qui n'ont pas hésité à mettre à la disposition des "chercheurs de mémoire", des archives privées attestant d'une présence de lin sur la commune bien avant la Révolution.

Mais, ces travaux, en cours, sont marqués de difficultés.

L'archive représente le discours du notable ou du spécialiste. Il faut bien des efforts pour pouvoir établir des passerelles entre les divers compte-rendus et rapports disponibles aujourd'hui à la lecture et l'analyse et pouvoir estimer, à

partir de ces documents, la place réelle d'un produit dans l'économie d'une commune.

De plus, les renseignements donnés sont souvent de type statistique ou encore mettent plutôt l'accent sur ce qui sort de la norme, rarement sur l'ordinaire.

Il est toujours plus facile de retrouver les traces d'un négociant ou encore d'un marchand-toilier que celles du paysan qui, hier, à Plourin, se contentait de cultiver et travailler le lin, "au service des autres" !

Aussi, une fois réalisée l'identification de quelques textes de référence irréfutables, il faut savoir renoncer à découvrir de nombreuses citations explicites sur une commune associée aujourd'hui comme hier, à la vie économique du "pays de Morlaix"<sup>2</sup>.

Il faut apprendre à reconnaître la communauté sous d'autres appellations, comme par exemple, "les environs de Morlaix", la ville la plus proche : une expression significative, relevée fréquemment dans les archives consultées!

Cet appel aux outils habituels de l'histoire, et les premiers résultats obtenus ont permis à plus d'un d'apprécier, dans cette mise à jour des traces de fragments d'Histoire, l'importance du thème retenu pour la célébration locale de la culture populaire.

---

<sup>2</sup> Le nom de la commune étudiée a évolué au cours des siècles. Cette transformation illustre parfaitement les problèmes d'identité soulevés : Plourin-Tréguier, puis Plourin, Plourin-Morlaix, et, depuis une cinquantaine d'années, Plourin-lès-Morlaix.

Ceux qui se sont engagés dans ce type de recherche y ont appris aussi à se garder de trop d'imaginaire, ou encore d'un possible débordement affectif. Alimentés par les ambiances de fête, de tels comportements risqueraient de donner au lin, à Plourin, une autre place que celle qu'il tenait hier, à savoir, celle d'une culture d'appoint.

*- architecture, toponymie*

Conjointement, des recherches se sont développées sur les marques laissées dans la pierre.

Qu'il s'agisse de maisons, de granges, de mares à rouir, ou d'autres lieux de vie autour du lin, là encore, la pratique de "regards croisés" s'est développée.

Le regard porté sur les lieux-dits s'est lui aussi transformé. Compte-tenu des savoirs accumulés, certains noms ont pu être également rattachés à une histoire ancienne du lin sur la commune.

Ainsi, des réactions en chaîne de réactivation de la mémoire se sont développées.

De telles démarches jouent un rôle important dans l'élaboration des préalables en question car elles se révèlent efficaces pour faire évoluer les représentations que les uns et les autres peuvent avoir d'un lieu ou d'un milieu.

Ainsi, la référence aux inscriptions des traces du passé dans

les monuments prestigieux ou dans les sources les plus officielles de l'Histoire façonne les mentalités.

La plupart des communes de la recherche présentée précédemment se considèrent "sûres de leur passé"... quant à la place tenue par la culture et le travail du lin sur leurs territoires.

Les richesses accumulées à la période où cette plante était de bon rapport ont en effet laissé de nombreuses traces dans l'architecture civile et religieuse; des traces qui, de l'enclos paroissial à la maison du paysan-marchand-toilier, peuvent être classées dans le patrimoine "prestigieux", celui que l'on est habitué à reconnaître comme Patrimoine.

Et chacun s'accommode volontiers de l'absence éventuelle de précisions sur la vie sociale correspondant à cette période d'expansion de biens publics ou privés... ou encore de l'occultation qui est faite des périodes qui ont vu le déclin de cette activité linière au moment où des communes comme Plourin continuaient "à vivre du lin".

A Plourin, au contraire, on peut considérer que l'activité de type industriel des XIX<sup>e</sup> et début XX<sup>e</sup> siècles, a constitué une sorte d'écran pour appréhender le passé linier plus ancien de la commune.

Toutes ces précisions permettent de situer les différences d'approche qui peuvent se manifester dans la production d'images de pays.

Elles permettent de comprendre la place qu'il faut donner au temps



pour retrouver l'histoire et pouvoir aborder des sujets sur lesquels il y a eu rupture.

C'est petit à petit, seulement, qu'il apparaît possible de faire évoluer les perceptions, les représentations d'espaces, de lieux, d'objets, de modes de vie... ces conditions préalables à la promotion d'un "produit".

Ces diverses réflexions expriment également comment un travail sur l'identité collective et la mise en scène de sujets jusque là "oubliés" peuvent opérer une véritable séduction sur certains des acteurs fortement engagés.

Mais, en cherchant à accumuler un grand nombre de "preuves" pour oser avancer des idées en marge des "discours savants" répertoriés auparavant, les chercheurs locaux se laissent parfois aller, comme on l'a déjà indiqué, à un rapport sentimental avec l'objet de valorisation, une attitude qui peut devenir un obstacle à une recherche objective et de qualité.

## ***2.2. une pratique de regards croisés***

La méthode utilisée pour ce travail de mémoire "en marche", joue un rôle important dans l'élaboration de préalables : les recherches menées par diverses personnes s'effectuent selon un mode de va- et- vient, c'est à dire avec confrontation des informations recueillies à partir des différentes sources.

Ces mises en commun, la lecture attentive des études générales et régionales déjà parues sur le lin ou des documents d'archives présentés ci-dessus, ont permis d'enrichir ainsi progressivement les connaissances locales qui, par exemple, ont pu être mises au service d'une nouvelle approche de l'espace : *"Il devient plus facile de repérer les traces d'une mare à rouir, si l'on sait que dans tel village, du lin était cultivé à l'époque reculée où se pratiquait un rouissage à l'eau"*.

Cette démarche se révèle occasion d'échanges nombreux et enrichissants entre des acteurs aux connaissances, méthodes et engagements pourtant parfois bien éloignés... un facteur de cohésion dans les rapports des personnes engagées dans ces recherches effectuées avec des regards croisés.

## CONCLUSION

Les actions de valorisation du lin sur la commune de Plourin, occasions de partage, de transfert de savoir-faire, ont permis, par le choix d'une référence au vécu, au quotidien, d'investir réellement la mémoire de chacun.

Par la mobilisation d'une partie des forces sociales locales, et par l'appel à une diversification des sources d'information, un véritable travail de réhabilitation de la mémoire collective a pu se faire. Un nouveau mode de lecture de l'Histoire de la commune s'est développé.

De fonction commémorative, la fête s'est transformée en agent de recherche d'identité locale.

Peu à peu, le thème de "la vie autour du lin" a contribué à la réappropriation d'un patrimoine culturel, au développement du sentiment d'être "plus sûr de son passé", cette attitude indispensable pour construire l'avenir.

L'organisation du futur, la transformation d'actions ponctuelles locales en actions ouvertes sur l'extérieur et inscrites dans la durée, sont les questions posées.

Les acteurs sociaux sont-ils prêts à transformer un produit culturel en un produit marchand ? à vendre le patrimoine-lin dans le but d'un développement du tourisme local ?

Si l'on a mis en évidence un certain nombre de préalables indispensables à une telle patrimonialisation, les différentes

observations qui ont été menées ont pu montrer que le passage du ponctuel au durable se présente d'une manière plus complexe que la représentation qu'une première lecture pourrait conduire à faire.

Sans chercher à faire l'inventaire des diverses raisons qui peuvent faire frein à une telle décision, on se posera la question du rôle possible de l'histoire dans la difficulté d'intégrer l'objet de culture considéré dans une perspective de production.

Comme il a été indiqué, à partir des recherches qui ont été menées et continuent de l'être, Plourin, aujourd'hui, se trouve assuré d'avoir participé, hier, à la culture et au travail du lin dans la région Bretagne à laquelle la commune se trouve rattachée. Elle a pu vérifier le bon choix de célébrer le populaire à l'occasion du Bicentenaire.

Mais, offrir au regard étranger l'image du banal, de l'ordinaire, est une étape difficile à franchir car il s'agit alors d'accepter de vendre autre chose que de la "mémoire rose"<sup>1</sup>.

Un conflit peut se développer entre ce que l'on a été et ce que, peut-être on aurait aimé être... en référence à la "réussite" de certains qui développent une image "de marque".

Cette question pose le problème des ancêtres que l'on est prêt à fabriquer ou que l'on accepte d'avoir quels qu'ils soient.

---

<sup>1</sup> JEUDY (H-P.), Mémoires du Social, P.U.F, Paris, 1986

Elle renvoie au jeu de l'être et du paraître.

Elle provoque également cette autre réflexion : quelle réponse, une telle orientation pourrait donner au besoin d'imaginaire, une des caractéristiques de la patrimonialisation ?

Au stade actuel , il semble difficile de savoir si l'appel à identité, exprimé à travers le processus qui a été analysé, mais aussi à rapprocher d'autres démarches réalisées dans la cité, jouera le rôle d'élément de défense, de repli, de résistance, ou au contraire deviendra un catalyseur de développement local.

Si les acteurs s'engagent dans la voie d'une promotion, il leur faudra se conforter dans l'idée de valoriser le simple, l'ordinaire.

Pour diffuser cette culture populaire, ils auront à combattre les préjugés dont elle est l'objet, et à se montrer capables de révéler les qualités d'un territoire "sans nom", c'est à dire connu jusque-là, sans signe particulier<sup>2</sup>.

Une telle démarche demandera aussi de développer le réseau de relations, de communications qui, comme on l'a décrit, s'est peu à peu construit entre population d'origine et population accueillie, permettant à ces derniers de consolider leur sentiment d'appartenance.

Elle pourrait alors révéler l'enjeu d'outrepasser l'identitaire pour donner un sens à aujourd'hui.

---

<sup>2</sup> MARIE (M.), Un Territoire sans nom, Librairie des Méridiens, Paris, 1982

## **ANNEXES**

**CULTURE ET TRAVAIL DU LIN**

**(fiche technique)**



Les savoirs locaux, leur confrontation avec les écrits déjà existants sur le lin, permettent de décrire l'essentiel des étapes caractéristiques de la culture du lin et de son travail selon des procédés artisanaux.

### 1. Les semis

Les semis se font de la mi-mars à la mi-avril, dans une terre fertile, profondément labourée.

### 2. La croissance

La végétation dure environ cent jours. Pendant ce temps, il faut sarcler, ôter les mauvaises herbes, essentiellement les chardons qui poussent facilement dans la terre riche requise pour la culture. Quand la floraison intervient, la fleur de couleur bleue ne dure que quelques heures : ouverte le matin, elle se fane à midi. Les capsules de graines oléagineuses se forment immédiatement après. Puis arrive le temps où le lin est bon à être arraché.

### 3. L'arrachage

Le lin ne se fauche pas. Ainsi peut-on conserver les tiges dans toute leur longueur et obtenir ensuite des fibres plus longues. Le lin est tiré par poignées. Celles-ci sont étalées en rangées sur le pré ou sur un pré voisin





si le terrain n'est pas bien plat ou si l'on a fait un autre semis en même temps que le lin, (du trèfle par exemple).

#### 4. Le rouissage

##### *4.1. Le rouissage sur pré<sup>1</sup>*

Cette opération consiste à exposer les tiges de lin à l'action conjuguée du soleil, de la pluie et de la rosée. Le processus biologique qui en résulte provoque la décomposition des gommages qui relient les fibres entre elles et au bois. Après le rouissage, il est possible de séparer les tiges et de les détacher du bois. Durant les trois à quatre semaines que dure le rouissage, le lin est retourné régulièrement.

##### *4.2. Le rouissage à l'eau*

Le rouissage se faisait autrefois en eau stagnante dans des mares à lin ou routoirs, "poull-lin" en breton.

Une combinaison des deux modes de rouissage pouvait être pratiquée selon les conditions climatiques.

#### 5. La mise en gerbes et en meules

Une fois roui, le lin est rassemblé en bottes. Chacune est liée avec quelques tiges de lin, puis on fait des javelles et l'on monte une meule en attendant d'engranger.

---

<sup>1</sup> méthode employée à Plourin ces dernières années, la seule expérimentée par les "familiers du lin" durant la première partie du XX<sup>e</sup> siècle.

### 6. L'égrenage

Cette opération consiste à séparer les graines des tiges. Les poignées de lin sont frappées sur une sorte de grand peigne métallique fixé sur un banc, l'égrenoir ou séran, "ranvell" en breton.

### 7. Le broyage

Les tiges sont ensuite broyées à l'aide d'une broie qui casse le bois des tiges.

### 8. Le teillage

Il s'agit de débarrasser les fibres du bois. Les tiges broyées sont frottées sur une espade ou échang, lame de bois fixée verticalement sur un banc.

### 9. Le peignage

Les fibres de lin teillé sont passées dans des peignes métalliques afin de les débarrasser des débris de bois, les anas ou chènevotte. On peut alors obtenir une filasse lisse.

### 10. le filage

Les fibres subissent une torsion permettant d'obtenir du fil de lin.

## CONCLUSION GENERALE

Revenant au titre de ce rapport "DU BON USAGE DE L'HISTOIRE DANS LA PROMOTION TOURISTIQUE D'UNE REGION", l'exploration des diverses expressions et manifestations locales nous semble opportune pour mesurer les chances de consolidation de la vocation touristique de la région considérée. Bien entendu, il va de soi que ce type d'actions ne suffit pas, qu'il y a nécessité, prioritairement, de mettre en place des structures d'accueil, des logis provisoires et des lieux adaptés de restauration.

Ces conditions matérielles réunies, il s'agit d'offrir aux visiteurs une manière de lecture du pays qui leur a été signalé par un ensemble de supports publicitaires ou d'informations rassemblées dans les guides. Les campagnes publicitaires vantant les charmes d'une région sont généralement bâties sur trois ou quatre stéréotypes propres à frapper l'imagination et à toucher un public citadin sensible à des qualités affichées comme l'"authenticité", le "naturel", la "permanence".

Les photographies sont aujourd'hui les meilleurs éléments de la propagande. Quand il s'agit de tourisme de masse, les motivations des voyageurs se sont attachées à ces images réductrices mais frappantes. Ils vont vers l'"authentique". Ce qui les attend est surtout une composition actuelle de données anciennes plus ou moins réactualisées.

Si les stéréotypes font venir le touriste, il convient de profiter de son temps de présence sur le terrain pour lui permettre de les dépasser, de lui faire appréhender la réalité derrière l'image et la vie derrière le cliché. Ce travail de préparation qui rend assimilable un pays inconnu passe par toutes sortes d'actions qui touchent à la viabilité du terrain, à son attraction générale, à sa capacité à susciter l'intérêt.

Susciter l'intérêt, c'est répondre aujourd'hui aux attentes culturelles comme aux espérances du voyageur en matière culinaire ou de confort du séjour. Dans ce domaine, dépasser le stéréotype, c'est offrir des facettes élaborées de la culture locale, c'est faire saisir la profondeur temporelle du lieu, c'est révéler la complexité des systèmes sociaux et économiques qui ont permis à la collectivité de durer.

Cette exposition de la culture locale ne va pas sans un travail préalable où se mêlent la recherche historique, la reconquête des sites, le recueil de la mémoire, la mise en forme des connaissances recueillies et leur exposé original et attrayant.

Dès l'entrée de cette conclusion, nous devons rappeler que les deux territoires pris en considération n'ont pas défini des objectifs tout à fait identiques. Le Pays d'Accueil des Enclos et des Monts d'Arrée s'est lancé délibérément dans une politique de promotion touristique. Se prévalant d'un patrimoine architectural reconnu, il entre dans ce qu'on peut nommer la phase d'exploitation économique de ce patrimoine.

La commune de Plourin quant à elle, si elle ne rejette pas l'idée de la nécessaire organisation de l'activité touristique, donne priorité au travail interne de construction identitaire. Cette construction identitaire répond à un besoin de création de cohésion sociale. En effet, dans des proportions beaucoup plus importantes que dans les communes du Pays d'Accueil, Plourin a connu une montée rapide de sa démographie et le besoin d'intégration des immigrants stabilisés est une priorité par rapport à l'attraction et à la fixation saisonnière des estivants.

Par ailleurs, la position limitrophe de Plourin par rapport à Morlaix lui a donné une histoire particulière. Commune rurale certes mais associée

étroitement au développement de l'agglomération urbaine et, du fait de la proximité morlaisienne, il est probable que cet état de fait ait accéléré le délitement de la société paysanne. Par ailleurs, la montée spectaculaire de la démographie plourinoise justifie pleinement cette recherche d'intégration par la désignation et la mise en lumière des anciens savoir-faire, spécialement les connaissances en matière linière(1).

La proximité de la "grande ville" a pu, tout au long du XXème siècle, masquer, occulter, entamer l'identité locale plus fortement que dans les communes plus éloignées des pôles administratifs et marchands. Dans un tel contexte, le souci des élus et des cadres culturels est donc le développement du sentiment d'appartenance à un territoire défini en ses frontières et témoignant d'un passé social complexe mais désormais appréhendable.

Parlant des zones d'implantation des couches urbaines périphériques, Michel Marié évoque leur état d'"immigrés déterritorialisés par une longue pratique de la mobilité et de la grande ville". Sans qu'il en soit ainsi pour tous les nouveaux habitants de Plourin, on peut lire dans le souci des autorités à encourager la vie associative, la mise en lumière du passé, un programme d'insertion géographique qui vise à offrir aux résidents de la dernière heure, ballottés par des mutations successives, une terre d'accueil identifiable permettant la stabilisation.

C'est une manière de comprendre cette politique d'exhumation d'un passé illustré par des traditions fortes. Ici, aussi, il s'agit d'"épaissir le temps" et de proposer aux anciens résidents comme aux derniers venus un paysage ponctué de signes, d'objets légués par l'histoire.

.....  
 (1) On doit noter, pour éviter toute erreur de représentation, que cette émigration est à la fois régionale, nationale, rarement extra-européenne.



Ne disposant pas de patrimoine architectural légitime de l'importance des enclos déclarés monuments historiques il y a cent ans, le travail collectif mené à Plourin se centre sur la relecture des reliefs de l'activité humaine du XIXème siècle.

Dans le lin et la mémoire de sa production, il y a en effet tous les ingrédients susceptibles de mobiliser les autochtones et les nouveaux venus. Ces derniers entretiennent un rapport favorable à cette plante qui donne un produit prestigieux, rare, qui, même mêlé à d'autres textiles, est signe de qualité du vêtement et donc de distinction de qui le porte.

Les gens du pays, les anciens qui l'ont produit reconquièrent une place dans le collectif alors qu'ils sont invités à en dévoiler les mystères de la production. Par ailleurs, d'autres patrimoines sont repérés, soulignés et montrés à tous.

Dans une commune comme Plourin, l'intérêt pour l'activité touristique apparaît comme secondaire. En fait, l'immense travail d'exhumation et de mémoire, la mise en valeur des sites, tous travaux effectués en un premier temps dans un but d'intégration sociale, servent très largement, tels qu'ils se révèlent, la demande touristique : espaces à parcourir, lieux historiques à visiter, savoirs artisans rendus lisibles au plus grand nombre.

Par contre, les communes rurales du Pays d'Accueil sont moins préoccupées par l'intégration de populations immigrantes. Même Landivisiau ne connaît pas un développement démographique spectaculaire. Quant aux communes qui l'entourent, elles sont surtout anxieuses de se maintenir en l'état, n'espérant pas reconquérir le niveau de peuplement qui était le leur à la fin du XIX ème siècle. Ici, aujourd'hui, l'assimilation des familles immigrées (celles-ci sont en nombre modeste) ne pose pas de problèmes particuliers, sociaux ou culturels.

Les communes rurales du pays des enclos se distinguent sans doute par la solidité de leur corps social. Cette solidité est aussi à la base de la résistance à toutes sortes de changements. Les paroisses, plus encore que les communes, se donnaient à voir comme des structures complexes et achevées. Elles opéraient avec efficacité l'intégration des hommes et absorbaient, si elles voulaient bien se soumettre à leurs règles, les populations venant d'ailleurs.

De tels ensembles sont restés longtemps indifférents à leurs richesses patrimoniales. Les cohortes grossissantes de touristes, à partir de 1960, étaient considérées comme une nuisance passagère qui devait disparaître à la fin de l'été. La circulation dans le bourg redevenait alors normale.

Aujourd'hui, la perception du flux touristique est différente. Le discours qui accompagne le phénomène, les nécessités économiques incitent la population à considérer les migrations estivales comme des gisements à exploiter. L'enclos paroissial fait venir l'estivant, il faut alors le retenir comme consommateur de biens localement produits.

A cette vision réaliste de la situation contemporaine s'oppose la représentation paysanne dont ses représentants se déclarent maîtres du sol, de son exploitation, de son appropriation, garants de la morale qui lui est propre. Cette morale est avant tout une morale du travail, de la victoire de l'homme sur une nature qui lui résiste.

Ils ont peu de poids dans l'esprit des plus traditionnels ces voyageurs de l'été, ignorants des règles élémentaires de l'usage du sol, des cultures et des animaux. Désœuvrés, maladroits dans les sentiers comme au bord des pâtures, décontenancés par une averse en juillet, ils sont la cible de l'ironie des sédentaires

expulsant leurs propres frustrations en décochant avec précision quelques flèches acérées.

Dans les communes rurales du pays des enclos, une partie de la population autochtone continue à opposer une réelle résistance aux corps étrangers, aux structures nouvelles qui sont proposées (associations, regroupements ponctuels) et cette résistance s'explique par une situation objective.

Pour la majorité des agriculteurs, l'adhésion à des structures associatives est dictée par la nécessité professionnelle. Souvent nés dans le pays, y ayant des attaches parentales, ils voient moins bien que les migrants la nécessité de se regrouper pour affirmer une identité locale. Ils savent qu'ils sont d'ici. Ils ont la science de la terre et des bêtes et l'état des choses au XIX<sup>ème</sup> siècle les tourmente peu.

Par contre, la proximité de la cité morlaisienne a pu contribuer, à Plourin, à accélérer la décomposition sociale de la communauté paysanne. Plourin se trouverait alors, plus tôt que les communes du pays des enclos, en passe d'entrer dans la phase de recomposition de la société locale où les traits culturels urbains prévaudraient sur les traits culturels ruraux. Ou, plutôt, les éléments livrés par la société rurale (un territoire, une tradition productive, des savoir-faire) seraient "retraités" dans une optique d'usage urbain. Produits ou confectionnés dans une perspective d'intégration des migrants, ces éléments de la culture paysanne, conditionnés pour un usage citadin, répondraient, ipso facto, à une demande touristique qui est massivement d'origine urbaine.

"Entre le touriste et son spectacle, mettre le pays et ses habitants". Selon Michel Marié, c'est là la meilleure parade contre une dégradation des rapports entre habitants du lieu et visiteurs. Le pays ne peut être

un champ d'exploration ouvert, seulement ponctué d'écriteaux. L'accès à la société rurale qui est une demande sociale effective doit passer par ceux qui en ont la charge, qui y vivent, qui en détiennent les clés de lecture.

Se pose alors la question des intermédiaires, des "montreurs de patrimoine", des guides pris dans un sens large. L'élaboration de ces nouvelles fonctions est à peine amorcée.

Parmi les défricheurs des lieux patrimoniaux propres à être montrés, voire exploités, il y a les héritiers directs de la mémoire des lieux : anciens agriculteurs, anciens meuniers, anciens teilleurs de lin, etc... Ils apportent à leurs concitoyens leurs connaissances, leurs habiletés manuelles, leurs savoir-faire. Ceux-ci sont enregistrés, mis en exergue au cours de fêtes, de célébrations. Sortis du contexte banal du travail ordinaire, ces savoir-faire et ces pratiques subissent quelques modifications, quelques simplifications de manière à les rendre lisibles au plus grand nombre. Les anciens souffrent parfois de ces édulcorations mais consentent, la plupart du temps, à ces ajustements nécessaires.

Après d'eux, les cadres culturels regroupant à la fois des professionnels de la culture comme des amateurs, ayant tous connu des migrations multiples et capables de traduire la demande sociale citadine.

Ce qui a été désigné plus haut (page 94) par les "préalables à la patrimonialisation", est le fait de ces deux groupes implantés localement, les anciens producteurs et les cadres culturels qui s'attellent à une action commune de clarification. Cette coopération est le meilleur gage de réussite de mise en scène du local.

Une remarque mérite de prendre place ici. Malgré la parenté des pratiques de patrimonialisation à Plourin et dans les communes évoquées dans la première partie de ce rapport, des différences sont perceptibles.

Tout se passe comme si les communes détentrices de patrimoine prestigieux se dispensaient de cette longue construction identitaire. Le patrimoine, légitimé de l'extérieur et depuis très longtemps, s'imposerait à tous et jouerait comme force emblématique. L'adhésion de toute la population communale à cet instrument d'identification ne va pourtant pas de soi et on peut penser que faire l'économie de la phase préalable (désignation, exposition et explicitation) serait préjudiciable. Car si le grand patrimoine est légitimé "de l'extérieur", son appropriation locale reste à faire.

Comme on l'a vu, en première partie, des événements culturels, des activités de recherches sont susceptibles d'y contribuer.

Poser le problème de l'ouverture des communes rurales, détentrices de patrimoine historique, aux activités touristiques, c'est poser le problème du développement local.

Longtemps entendu comme rupture avec le passé, le développement local semble devoir l'intégrer aujourd'hui. La connaissance du passé ne nuit pas, tout au contraire, à la conduite du temps présent. Or, il y a moins d'un demi-siècle, le progrès exigeait comme un arrachement aux déterminations anciennes : traditions, méthodes de travail, rapports sociaux, représentations. Professionnaliser l'agriculture était la condition indispensable à la survie des populations rurales. Sans cette professionnalisation, l'espace était menacé par la désertion de ses agents déclarés non compétitifs.

Réalisée entre 1950 et 1980, cette professionnalisation de l'agriculture ne s'est pas faite sans opérer de grandes coupes dans la population agricole. Les rangs des productifs se sont éclaircis mais tous ont augmenté considérablement leur productivité.

Les paysans devenus agriculteurs puis chefs d'entreprises agricoles ne constituent plus la fraction majoritaire de la population rurale mais la culture rurale demeure vivace. Par ailleurs, les campagnes se peuplent de nouveaux groupes socio-professionnels qui forment des sous-systèmes sociaux, héritiers d'une culture urbaine, dotés de stratégies et d'objectifs spécifiques, inaugurant de nouveaux rapports à l'environnement. La coexistence, la cohabitation des agriculteurs et de ces groupes sociaux semble un type d'alliance susceptible de favoriser le renouvellement des usages de l'espace rural et ceci tant pour les autochtones que pour les visiteurs temporaires.

Le développement local, c'est la capacité qu'a une société de se transformer par elle-même. Cette capacité ne vient pas uniquement d'elle-même. Elle est le fait d'expériences d'origine exogène et endogène. Elle utilise les apports historiques et doit composer avec les formes structurelles de la population. Elle suppose, obligatoirement, l'abandon de formes d'expression et d'action produites dans le passé et doit affronter un certain délitement de la société agricole.

Dans ce contexte, le flux touristique est plus qu'une population consommatrice dont il faut soutirer les épargnes. Le tourisme est un facteur exogène qui contribue à la recomposition de la communauté villageoise en obligeant celle-ci à repenser ses structures et ses formes d'expression. Il est probable que la phase initiale de contact entre les autochtones et les voyageurs passe par une curiosité convergente vis-à-vis des richesses culturelles du lieu.

**ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE**

- Jean-Pierre JEUDY (sous la direct.de) - *Patrimoines en folie*, Ministère de la Culture, Coll. Ethnologie de la France, Cahier n°5, éditions MSH, 1990.
- MOSES I.FINLEY, *Mythe, mémoire et histoire*. Les usages du passé. Flammarion, nouvelle bibliothèque scientifique, 1981.
- Pierre CHAUNU , *La mémoire et le sacré*, Calmann-Lévy, 1978.
- Michel MARIE et Jean VIARD , *La campagne inventée*, Editions Actes Sud, 1977.
- Michel MARIE et Christian TAMISIER , *Un territoire sans nom*, Librairie des Méridiens, 1982.
- Michel MARIE, *Les terres et les mots Une traversée des sciences sociales*. Méridiens Klincksieck, Coll. Analyse institutionnelle, 1989.
- Sylvette DENEFLÉ (coordination), *Identités et économies régionales*, Actes du Colloque de Nantes, Editions L'Harmattan, 1992.
- André MICOUD (textes recueillis par), *Des Haus-Lieux*. La construction sociale de l'Exemplarité, Editions du CNRS, 1991.
- Patrimoines en débat*. Construction de mémoire et valorisation du symbolique in *Les Papiers Economie-Société-Communication*, Presses Universitaires du Mirail, n°9, 1992.
- Denis CERCLET et Louis-Jean GACHET,(textes réunis par), *Patrimoine ethnologique et tourisme*. A propos des circuits culturels, ARA, 1988.
- Bernard KAYSER, *La renaissance rurale*. Sociologie des campagnes du monde occidental, Armand Colin, 1990.
- Anne GUILLOU, SAINT-THEGONNEC, *Parcours*, Cahiers de l'Enclos, n°1, Editions Nature et Bretagne, 1991.



Alain CROIX, Fanch ROUDAUT, *Les Bretons, la mort et Dieu*, Messidor-Temps Actuels, 1984.

Jean TANGUY, *Commerce et industrie dans "Finistère"*(sous la direction de Yves Le Gallo), Editions de la Cité, 1972.

Ronan LE PROHON, *Vie et mort des Bretons sous Louis XIV*, Editions Beltan, 1984.

Jean MUSSAT, *La Renaissance en Bretagne*, Le Doaré, 1961.

S. TANGUY, *Les Enclos et l'argent, l'arrière-plan financier des réalisations artistiques dans le Léon aux XVII ème et XVIII ème siècles*, Mémoire de Maîtrise,UBO, 1985.

- ANDRIEUX ( J.Y.), GIRAUDON (D.) - *Teilleurs de lin du Trégor, Skol Vreizh n°18, Morlaix, 1990*
- BERENGER (J.), MEYER (J.), - *la Bretagne, de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, d'après le mémoire de Béchameil de Nointel, 1976, Klincksieck, Paris.*
- BILLAUX(P.) - *Le lin au service des hommes, Baillièrè, Paris, 1969*
- BOURDAIS(F.), DURAND (R.) - *L'industrie et le commerce de la toile au XVIII<sup>e</sup> siècle, C.T.H.S., Etudes et Documents, tome 7, Paris, 1922.*
- CHEVALLIER (D.) et MOREL (A.) - *,Identité culturelle et appartenance régionale, in Terrain n°5, 1985.*
- CROIX (A.) - *Comment faire de l'histoire locale, Revue ARMEN, n°42, Douarnenez, 1992*
- CROZIER (M.), FRIEDBERG(E.) - *L'acteur et le système, Le Seuil, 1977*
- FONS DE KORT ( ) *Pont-Pol, moulin à papier, moulin à teiller, Morlaix, 1988.*
- GAULTIER DE KERMOAL (M.) - *Les états de la Bretagne et l'industrie des toiles, Revue de Bretagne et de Vendée, 1866 Tome X, 2<sup>e</sup> série*
- GEFFROY (L.) et (C.) - *Le lin du Trégor, Rennes, 1986.*
- GOFFMAN (E.) - *La Mise en scène de la vie quotidienne, Minuit, le Sens Commun, 1987*
- JEUDY (H-P.)- *Mémoires du Social, P.U.F, Paris, 1986.*
- JODELET (D.) - *Mémoire de masse, in "Bulletin de Psychologie", Tome XLV, n° 405*
- KERHERVE (J.), ROUDAUT (F.), TANGUY (J.) - *la Bretagne en 1665, d'après le rapport de Colbert de Croissy, Cahiers de Bretagne Occidentale n°2, C.R.B.C.*
- MINOIS (G.) - *L'Evêché de Tréguier au XV<sup>e</sup> siècle, Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Rennes, 1975.*
- MINOIS (G.) - *Un échec de la Réforme catholique en Basse Bretagne, Le Trégor du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, Thèse, Rennes II, 1984.*
- MONS (A.) - *Image de la scène municipale, in "Ethnologie Française", XIX 2, 1989.*

OLIER (E et Y.) - *la maison de tisserand à porche extérieur surélevé du XVII<sup>e</sup> siècle dans le Haut-Léon*, in *Archéologie de Bretagne*, n°7, 1980

SEE (H.) - *L'Industrie et le Commerce de la Bretagne dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Plihon, Rennes, 1922

TANGUY (J.) - *La production et le commerce des toiles "Bretagne" du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Actes du 91<sup>e</sup> congrès des Sociétés Savantes

THOMAS (G.) - *Contribution à l'histoire de l'industrie et du commerce de la toile en Basse-Bretagne*, B.A.S.F, 1944

TOURAINÉ (A.) - *Le retour de l'acteur*, Essai de sociologie, Fayard, 1982.

**"LA VIE AUTOUR DU LIN"**

**IMAGES DANS LA PRESSE LOCALE**

# Plourin commémore à sa manière

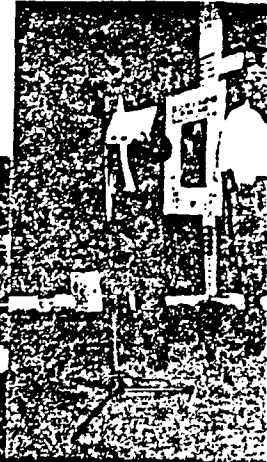
## Travailler, manger, fêter "à l'ancienne"

La collaboration de nombreux Plourinois a permis d'exposer les objets, les vêtements, les draps, les tuniques, témoins d'une activité autrefois importante dans la commune.

Pain cuit dans l'ancien four communal, beurre baratté, bouillie d'avoine, crêpes sur feu de bois, autant de produits qui constituaient "l'ordinaire" de nos ancêtres.

## LES ACTIVITÉS TRADITIONNELLES

### L'EXPOSITION "LE LIN ET LE CHANVRE"



L'inauguration  
par Pierre Barbier,  
maire.

Le témoignage  
des activités  
du passé.



Prêtes pour porter le pain  
au four communal.

Le four communal  
va être bien rempli.



La bouillie  
d'avoine  
au feu de bois.

Les crêpes  
au feu de bois.



Le bon goût  
du beurre fermier baratté.

Rouissage du lin

T. 02.08.94

## Des gestes oubliés

Dans le cadre du bicentenaire de la Révolution, des parcelles de terre ont étéensemencées en lin, culture aujourd'hui tombée en désuétude, mais qui, en 1789, était à l'honneur dans les nombreuses exploitations agricoles bretonnes.

Hier matin, des mains expertes, comme celles de Mmes Yvonne Paugam et Rosalie Salou, ont procédé au rouissage du lin, opération consistant à retourner les tiges précédemment arrachées, afin que le soleil les brunisse et les débar-

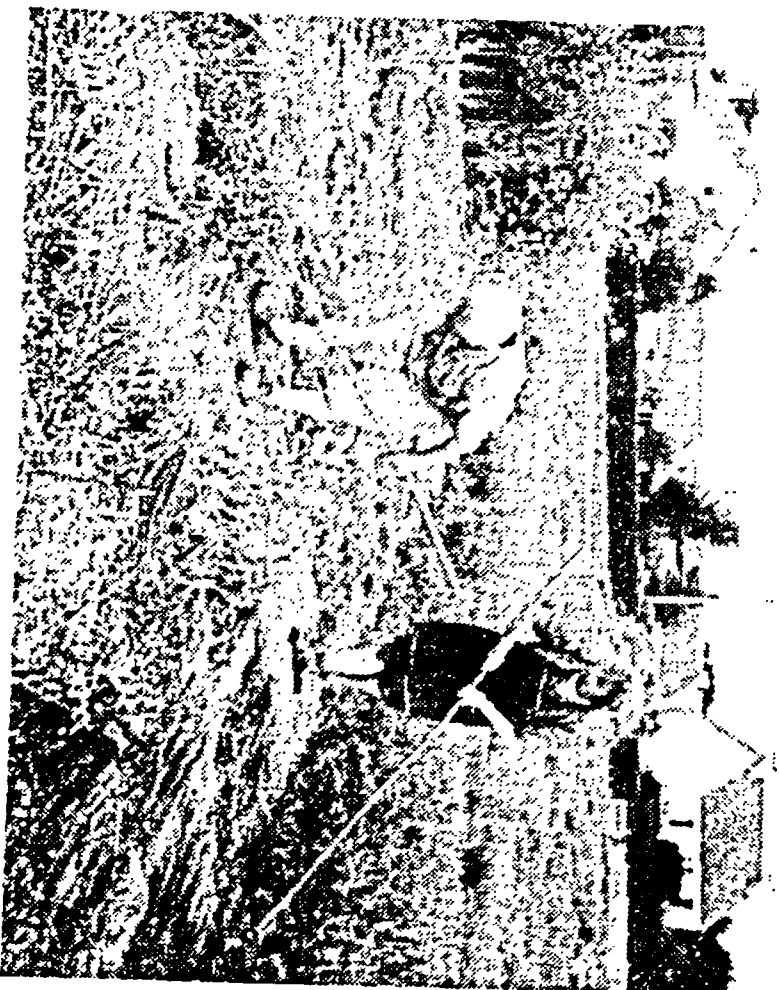
rasse de certaines substances gelifiantes. C'est un travail assez pénible, effectué avec un long bâton fourchu à l'extrémité, ce qui demande une certaine habileté. Mais Mmes Salou et Paugam ont eu dans leur jeunesse l'occasion de le pratiquer à la grande époque des teillages de lin de la vallée du Jarlot.

Ces travaux d'une autre époque ont valeur de témoignage historique. Une façon originale de célébrer le bicentenaire.

---

Mmes Rosalie Salou et Yvonne Paugam procédant au rouissage du lin.

---



de Télégramme de Brest

## Arrachage du lin à Plourin

### La tradition revit

Depuis trois ans, Plourin-les-Morlaix renoue avec la tradition du lin. La commune a été pendant de nombreuses années un lieu de production et, surtout, de traitement du lin. Jusqu'en 1953, Plourin a eu une activité soutenue dans ce domaine. D'où l'idée de faire revivre la tradition linicole plourinoise à travers une fête réunissant enfants et anciens.

Mercredi après-midi, malgré le temps incertain, la fête de l'arrachage a pu se dérouler normalement. Une vingtaine d'enfants du centre de loisirs, autant d'adultes, ont participé à l'arrachage de la plante. Le lin récolté l'an dernier a été utilisé pour des opérations de teillage menées sur des outils artisanaux traditionnels. Là encore, les adultes ont retrouvé les gestes

d'autrefois pour le plaisir des enfants.

Parallèlement à cette activité, une exposition sur le lin est présentée à Ti-An-Oll. Dans les années qui viennent, le lin pourrait prendre une place plus importante sur le plan culturel et historique à Plourin : des étudiants en ethnologie se penchent avec intérêt sur la question.



Enfants et adultes ont retrouvé les gestes d'autrefois.

O.F. 25-07-91

## APRES LES FETES DU LIN...



Le lin, fleur bleue qui, jadis, fit la richesse des paroisses toilières. Bientôt on fera pèlerinage aux champs azurés dans les communes qui, sur un mouchoir de poche, font revivre la culture ancestrale, tel Plourin-lès-Morlaix.

cle des tiges couchées en beaux alignements pour le rouissage à terre. Actuellement c'est, malgré sa durée, celui qui est pratiqué car rouir dans l'eau courante, demande une constante surveillance.

Et puis on ira voir aussi le specta-

Y.

*Courrier du Léon et du Trégor*  
20.10.90



## TABLE DES MATIERES

### Avant-propos

#### I - LE CADRE DE LA RECHERCHE

- |    |   |      |
|----|---|------|
| 1- | Le cadre théorique                                | p.3  |
| 2- | Des recherches sur le phénomène patrimonial       | p.5  |
| 3- | Le cadre géographique et culturel de la recherche | p.9  |
| 4- | La construction d'une image de marque             | p.13 |

#### II - MANIFESTATIONS FESTIVES ET MISE EN SCENE DU PAYS

- |    |  |      |
|----|--|------|
| 1- | Une vie festive locale sans témoin                 | p.20 |
| 2- | La mise en scène du local pour un regard extérieur | p.24 |
| 3- | La création d'un espace touristique                | p.30 |

#### III - L'ETUDE DU RAPPORT AU PASSE

- |    |   |      |
|----|---|------|
| 1- | Le cadre de l'observation, l'Université d'été       | p.34 |
| 2- | La diffusion des contenus historiques et ses effets | p.36 |
| 3- | Les usagers de l'histoire locale                    | p.40 |

#### IV - LA FRESQUE MEDIEVALE ou LA THEATRISATION DE L'HISTOIRE

- |    |   |      |
|----|---|------|
| 1- | Les leçons de vacances  | p.49 |
| 2- | Un spectacle pour soi et pour l'autre   | p.53 |
| 3- | Le rapport à l'argent ou l'imprécise frontière entre professionnels et amateurs bénévoles | p.58 |
| 4- | Un nouveau rapport à l'espace et au temps   | p.63 |
| 5- | La culture et le jeu social et politique  | p.65 |

#### V - CULTURE SAVANTE - CULTURE POPULAIRE. QUAND L'OBJET CULTUEL DEVIENT OBJET CULTUREL

- |    |   |      |
|----|---|------|
| 1- | La restauration de l'orgue de Guimiliau | p.68 |
| 2- | L'orgue, un objet cultuel en mutation   | p.70 |

### Conclusion partielle

**CHAPITRE 1****LE TERRAIN, L'OBJET D'ETUDE, SON APPROCHE**

- |   |       |
|---|-------|
| 1. Le Terrain   | p. 84 |
| 2. L'objet de l'étude : la patrimonialisation du lin dans une commune.                | p. 89 |
| 2.1. un événement culturel local important, la célébration de la Révolution Française | p. 89 |
| 2.2. une patrimonialisation "en marche"   | p. 93 |
| 3. L'approche du sujet  | p. 95 |

**CHAPITRE 2****LA MISE EN SCENE D'UNE CULTURE POPULAIRE,****AFFIRMATION D'UNE IDENTITE**

- |   |        |
|---|--------|
| I. Les acteurs engagés dans l'édification d'un patrimoine | p. 99  |
| 1.1 Les acteurs locaux                                    | p. 99  |
| 1.2 Les acteurs "extérieurs"                              | p. 102 |

II la mise en scène d'une identité :  
partage de savoirs et de pratiques, une  
méthode pour remonter le temps.

1. L'échange, un "outil" de travail  
pour la mémoire p.105
2. Un appel aux pratiques et savoir-  
faire des "familiers" du lin. p.106
  - 2.1. mise en valeur des expériences  
acquises hier p.107
  - 2.2 prise en compte des savoirs  
d'aujourd'hui p.110
3. Un aperçu des difficultés  
rencontrées
  - 3.1. fête et travail, des situations  
bien différentes p.112
  - 3.2 le besoin d'utilité p.116

### CHAPITRE 3

#### "PREALABLES" A UNE PATRIMONIALISATION

1. Développement d'une action  
collective, une démarche favorable à  
l'élaboration des "préalables". p.121
  - 1.1. l'enrichissement des tâches, le  
respect des stratégies individuelles...  
des facteurs propices à la dynamique de  
l'action p.122
  - 1.2. la recherche de qualité p.122
2. Des approches croisées : un atout  
pour une patrimonialisation p.125

2.1. une recherche multidirectionnelle

p. 126

2.2. une pratique de "regards croisés"

p. 132

## CONCLUSION

## ANNEXES

I. CULTURE ET TRAVAIL DU LIN (fiche technique)

p. 139

1. les semis
2. La croissance
3. L'arrachage
4. Le rouissage
5. La mise en gerbes et en meules
6. L'égrenage
7. Le broyage
8. Le teillage.
9. Le peignage
10. Le filage

CONCLUSION GENERALE

p. 145

BIBLIOGRAPHIE

p. 155

ANNEXE : La vie autour du lin

p. 159

TABLE DES MATIÈRES

p. 164